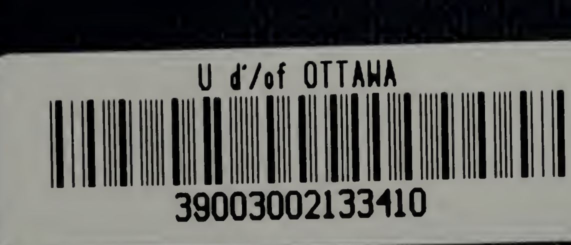
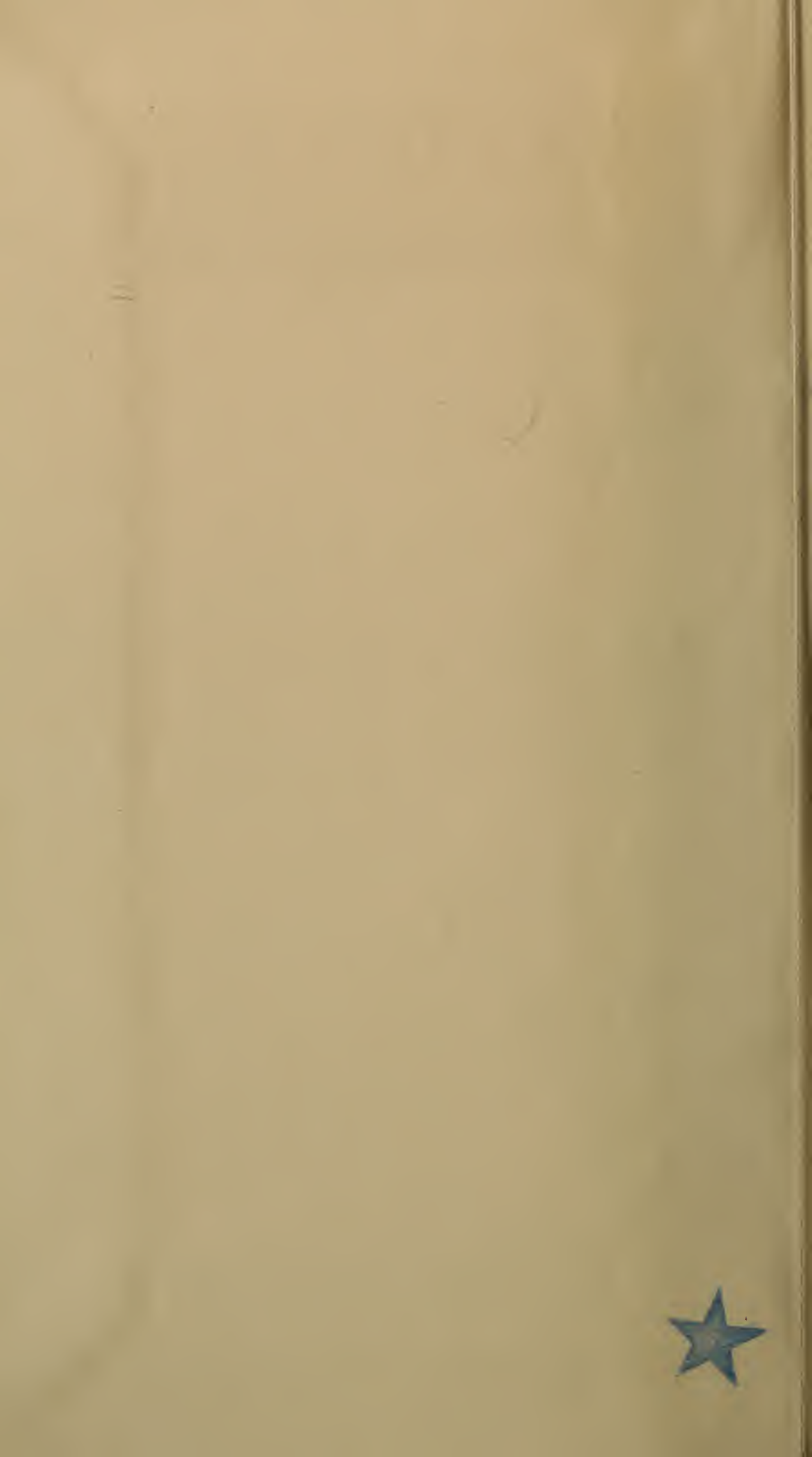

U d'/of OTTAWA
39003002133410



LE GILBLAS

DE

LA RÉVOLUTION,

OU LES CONFESSIONS

DE LAURENT GIFFARD.

I.

CET OUVRAGE SE TROUVE :

Leipsig.	BOSSANGE frères, Reichs-Strasse. ZIRGÈS.
Manheim.	ARTARIA et FONTAINE.
Francfort.	JUGEL.
Berlin.	SCHLESINGER.
Bruxelles.	TARLIER.
Genève.	PASCHOUD.

PARIS. — IMPRIMERIE DE FAIN, RUE RACINE, N°. 4,
PLACE DE L'ODÉON.



Couché, fils dir.

Giffard et Jérôme Grindal, en 1789.

LE GILBLAS

DE

LA RÉVOLUTION,

OU LES CONFESSIONS

DE LAURENT GIFFARD.

PAR L.-B. PICARD,

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

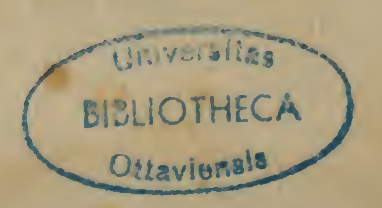
TOME PREMIER.

PARIS.

BAUDOUIN FRÈRES, LIBRAIRES,

RUE DE VAUGIRARD, N°. 36.

1824.



LE GILBLAS

DE LA RÉVOLUTION,

OU LES CONFESSIONS

DE LAURENT GIFFARD.

Ire. PARTIE. — Ier. LIVRE.

CHAPITRE PREMIER.

LAURENT GIFFARD ET SES PRATIQUES.

Le 24 juin 1789, le lendemain de la séance royale tenue à Versailles, dans la salle des états généraux, peu de jours après la fameuse séance du jeu de paume, je sortis de bonne heure pour aller coiffer

mes pratiques. J'avais vingt-deux ans; premier garçon de M. Ripert, maître perruquier à Paris, j'étais fort bien avec toutes les personnes que j'avais l'honneur de raser et de coiffer. Jeunes, vieux, bourgeois, abbés, gens de cour, gens de robe, hommes du peuple, hommes mariés, veufs, célibataires, tous aimaient à causer avec moi. Comme j'avais la main leste et légère, j'en expédiais beaucoup en peu de temps.

Le premier chez qui j'allai était un monsieur Moreau Déristel, ayant le titre d'avocat, intendant, homme d'affaires, surveillant à Paris les intérêts de plusieurs familles nobles de province, et de quelques communautés religieuses. « Eh bien! » Giffard, » me dit-il, d'un air triomphant, « voilà donc le gouvernement » qui reprend tout-à-fait son autorité! Je » voudrais bien savoir ce que diront vos » factieuses pratiques, de l'auguste séance » royale qui a eu lieu hier? » — « Eh! » eh! « repris-je en souriant, » je m'attends

» à voir ce matin bien des figures allon-
» gées. » — « Le roi est trop bon! ah! que
» n'avons-nous un despote bien prononcé
» Accorder au tiers état ce qu'il deman-
» dait et plus qu'il ne demandait! mais au
» moins c'est de son bon plaisir, et voilà
» ce que nous voulions. » — « On dit que
» le tiers a eu l'audace de rester assemblé
» malgré les ordres du roi. » — « Je le
» sais; on cite même des phrases d'une
» insolence vraiment inconcevable adres-
» sées à M. le grand-maître des cérémo-
» nies. Mais qu'est-ce que cela fait? Des
» phrases! » — « En effet, à quoi cela
» peut-il mener? des phrases! » — « Ah!
» ah! messieurs de l'assemblée nationale,
» messieurs du jeu de paume, philosophes,
» patriotes, mutins, factieux, rebelles que
» vous êtes, vous vous imaginez qu'une
» valeureuse et antique noblesse, qu'un
» pieux et respectable clergé se laisseront
» tranquillement dépouiller! Morbleu!
» si j'avais été ministre, à la première

» nouvelle du rassemblement du jeu de » paume, je me serais mis à la tête des » troupes; oui, moi-même..... » En parlant de la sorte, M. Moreau Déristel agitait d'un air terrible, et comme s'il eût tenu un cimeterre, le petit couteau de toilette dont il se servait pour ôter sa poudre. « Oui, en avant! » répondis-je, me sentant gagner par son ardeur martiale. Je fis un grand geste du bras droit, et comme je tenais à la main ma houppe chargée de poudre, j'en couvris le visage de M. Déristel. « Prenez donc garde à ce que vous » faites, Giffard, » me dit-il, en s'essuyant les yeux avec la manche de son peignoir. Je le priai de m'excuser; c'était un effet du courage qui m'animait. « Oui, » continua-t-il, je les aurais entourés dans » leur jeu de paume; j'aurais saisi toutes » les mauvaises têtes et je les aurais fait » pendre. » — « Oh! pendre! c'est un peu » fort; moi, je me serais contenté de les » faire mettre à la Bastille. » — « Ou à

» Bicètre. » — « Oui, à Bicêtre comme de » la canaille. » Je quittai M. Déristel pour aller chez M. Dairiol.

Ce M. Dairiol était un chirurgien gascon de vingt-huit à trente-ans, un peu roux, et cachant ses cheveux sous une perruque blonde bien poudrée, un peu plus courte que les perruques des médecins. Il était vif, chaud, très-actif, très-remuant, fort assidu à une loge de francs-maçons : je ne sais comment il était parvenu à se faire nommer électeur de son district; il se vantait d'avoir puissamment contribué par ses cabales aux choix des députés de Paris. « Vite, vite, Giffard, me dit-il, » dépêchez-vous. Il faut que je sorte ; on » m'attend à une conférence de quelques-» uns de nos électeurs. Vous savez ce qui » se passe? Concevez-vous que les ministres aient eu l'audace, l'insolence, de » hasarder un acte d'autorité comme ce-» lui de la séance royale, surtout après » l'auguste assemblée du jeu de paume?

» Ils paient déjà leur sottise. Quelle
» belle contenance a déployée l'assemblée
» nationale après le départ du roi! »
» — « Superbe! lui dis-je. » — « Et les
» paroles foudroyantes lancées par notre
» éloquent tribun au maître des céré-
» monies! » — « Admirables! » — « Aujour-
» d'hui, en 1789, quand les lumières sont
» généralement répandues, quand la nation
» est assemblée, vouloir trancher de l'arbi-
» traire! nous donner du bon plaisir! N'est-
» ce pas absurde? » — « Stupide! » —
» « Odieux? » — « Révoltant! » — « Je
» suis bien aise de vous dire, mon cher
» Giffard, et je vous engage à le répéter
» à toutes vos connaissances, à toutes vos
» pratiques, que vos électeurs vont se
» rassembler, malgré les frayeurs de
» quelques poltrons, pour appuyer les
» mesures de nos courageux députés et se
» montrer dignes de la confiance et des
» suffrages de leurs concitoyens: tant pis
» pour ceux d'entre nous qui resteront

» chez eux. » — « Oui, monsieur Dairiol, » je vais le dire à tout le monde, et vous » pouvez compter sur la reconnaissance » de tous les bons bourgeois. »

J'allai chez M. de Volnis : c'était un homme de lettres déjà fort distingué. Dans sa jeunesse il avait fait des vers, il avait travaillé au Mercure ; depuis il avait publié des ouvrages philosophiques et politiques. Il avait eu deux voix à la dernière élection de l'académie, et il espérait bien être nommé à la première vacance. Il n'était pas prêtre, mais il portait le costume ecclésiastique et il avait un bon petit bénéfice. Depuis qu'il avait été question des états généraux, il s'était agité, tourmenté ; il avait présenté des plans, des rapports, des projets aux ministres, et il avait beaucoup d'humeur contre la cour parce que ses plans, ses rapports, ses projets n'avaient pas été goûtés. Malgré son costume et son bénéfice, il s'était prononcé pour la double représentation du tiers; il

avait fait des brochures ; il avait intrigué pour être nommé par le clergé ; il avait intrigué pour être nommé par le tiers état ; et il avait beaucoup d'humeur contre le parti populaire parce que d'autres brochures avaient été préférées aux siennes, et qu'il n'avait été nommé ni par le clergé ni par le tiers état. Pendant que je le coiffais, il lisait tous les événemens de la veille dans le *Point-du-Jour*, un des journaux de l'époque. A chaque phrase, il levait brusquement les épaules, si bien qu'il dérangea plusieurs fois mon peigne, et tantôt le premier, tantôt le second rond de sa coiffure. Enfin jetant avec colère le journal sur une table : « Certainement, » dit-il, je n'ai jamais désiré être député, » et l'on sait que si je l'avais voulu.... » Mais c'est à présent surtout que je me » félicite de ne pas l'être. Quel rôle joue- » rais-je au milieu de ces têtes ardentes et » factieuses et de ces obstinés et orgueil- » leux patriciens ! Ils y sont : qu'ils s'en ti-

» rent ; je m'en lave les mains. » — « Et » moi aussi, lui dis-je. Il est fort à crain» dre que ces gens-là n'embrouillent en» core plus les affaires. » — « Au lieu de » choisir des hommes de lettres, des phi» losophes,... je ne dis pas comme moi, » mais appartenant à la secte, puis qu'ils » disent que c'est une secte,... dont je » m'honore de faire partie, aller choisir » des marchands, des bourgeois, des » curés, des médecins et des avocats! Ah! » que je prévois de malheurs! » Ici, sans répondre, je soupirai et je levai les yeux au ciel. Il continua : — « Où » sont les chefs, les soldats, les trésors » sur lesquels s'appuieront les députés » qui veulent résister à l'autorité ? » » — « Voilà ce que c'est. Où sont les » chefs, les trésors ? » — « Et, d'un autre » côté, voilà donc la raison, les idées phi» losophiques qui vont rétrograder! » — » « J'en ai peur. » — « Ah! Giffard, Gif» fard, que nos ministres et notre as-

» semblée auraient besoin de ces hommes
» à tête forte, capables de trouver, d'i-
» maginer de grandes ressources! mais on
» ne veut pas nous écouter. » — « Ah!
» monsieur l'abbé, » lui dis-je, en lui
ôtant son peignoir, « quel dommage qu'on
» ne vous ait pas nommé député! »

J'allai chez un comédien d'un petit théâtre des boulevards: il se nommait Thibaut de son nom de famille, et Durosay de son nom de théâtre. Tout en se faisant coiffer, il étudiait un nouveau rôle. « Mon-
» sieur sait sans doute ce qui s'est passé
» hier à Versailles? lui dis-je. » — « Par-
» bleu! hier, après le spectacle, j'ai été
» jouer le compère d'un de mes camarades,
» dans des proverbes, chez un gros payeur
» des rentes; on ne parlait pas d'autre
» chose, et on se disputait... on se disputait...
» à faire plaisir: j'en ai bien ri. Ce qui se
» disait dans le salon était plus bouffon
» que ce que nous disions sur le théâtre. »
» — « Mais... qu'en pensez vous? » — « Ce

» que j'en pense ? mais je ne vois pas » pourquoi on ne s'entendrait pas; il me » semble qu'on accorde tout ce qui est » demandé dans les cahiers. » — « C'est » juste ; et alors pourquoi ne s'entendrait-» on pas ? » — « Je sais bien ce qui cho-» que le tiers état; c'est que, toutes ces » belles choses nous étant accordées d'un » ton absolu, impérieux, on semble mécon-» naître les droits de la nation ; et enfin » la nation a des droits. » — « Oui, certes, » la nation a des droits. » — « Entre nous, » mon cher Giffard, quoi que je ne m'oc-» cupe guère que de mes plaisirs et de » mon état, depuis toutes ces querelles » parlementaires qui, disent-ils, sont de-» venues nationales, j'ai souvent réfléchi » que la noblesse...... C'est une belle chose » sans doute; mais est-elle dans la na-» ture ? » — « Non, elle n'est pas dans la » nature: Voltaire l'a dit. » — « Vous » avez lu Voltaire ? » — « Et Jean Jac-» ques. » — « Voilà des hommes ! comme

» ils s'élèvent contre les préjugés! Après
» cela, je pense bien qu'il faut des dis-
» tinctions entre les citoyens, et que l'au-
» torité... » — « Oh! sûrement, il faut que
» l'autorité ait de la force pour contenir
» le peuple. » — « Allons, allons, Giffard, »
dit-il en se levant, « tout se terminera
» bien: on criera, on se disputera; on
» s'arrangera; les préjugés tomberont et
» la profession de comédien ne sera plus
» avilie. » — « Et nous autres perruquiers,
» nous ne serons plus confondus avec la
» populace. »

J'étais en retard; je courus bien vite chez M. Dérigny, jeune abbé encore moins avancé dans les ordres que M. de Volnis. C'était le fils d'un tailleur. Il s'était laissé tonsurer par déférence pour sa mère qui était dévote; mais il reculait de tout son pouvoir l'instant où il devait entrer au séminaire. Il cherchait tous les moyens de faire entendre à sa mère, sans lui causer trop de chagrin, que l'état ecclésiasti-

que ne lui convenait pas : c'était un jeune homme ardent, impétueux. Externe au collége des Quatre-Nations, il avait fait d'excellentes études. Au recit des grands traits de patriotisme et d'amour de la liberté dont fourmillent les auteurs grecs et latins, sa tête avait fermenté, son âme s'était exaltée, en sorte qu'au moment où il sortait du collége, trouvant toute la France dans l'effervescence d'un commencement de révolution, il avait embrassé avec transport le parti qui voulait la liberté, l'indépendance et l'égalité des citoyens. Il était irrité contre l'arbitraire, contre les prétentions des deux ordres privilégiés, mais surtout enflammé d'amour et de respect pour les généreux députés du tiers état. « Le ciel m'en est témoin, me dit-il,
» ce n'est pas moi que je considère, c'est
» ma patrie : je ne vis, je ne respire que
» pour ma patrie ; tout mon désir est de
» voir nos droits assurés, les préjugés dé-
» truits, les abus renversés ; que je meure,

» et que mes concitoyens soient heureux » et libres! Est-il un Français qui aujour- » d'hui ne doive se ranger sous les ban- » nières de la liberté? On dit que les au- » tres états de l'Europe voient avec cha- » grin ce qui se passse parmi nous : qu'ils » nous attaquent, qu'ils nous fassent la » guerre, j'irai combattre, combattre et » vaincre pour ma patrie. » A ces généreux sentimens exprimés avec autant de noblesse que d'énergie, je me sentis frappé d'un enthousiasme patriotique. « Non, » m'écriai-je, il n'est pas de Français qui » ne doive penser comme vous; et moi » aussi je suis prêt à combattre, prêt à » à vaincre ou à mourir pour ma patrie et » pour la liberté. »

Ma dernière pratique était M. le marquis de Rinville; c'était aussi un jeune homme de mon âge. Chef de la branche aînée de sa famille, tous les fiefs lui étaient dévolus: sa mère habitait le principal manoir aux environs de Saint-Lô. Elle

avait pour homme d'affaires à Paris ce M. Moreau Déristel dont je venais de couvrir le visage de poudre dans mon zèle aristocratique. Le marquis de Rinville était déjà capitaine de cavalerie, et il espérait devenir bientôt colonel. Il ne faisait que de courtes apparitions à sa garnison, et il passait presque toute l'année à Paris au milieu des plaisirs de la cour et de la ville. On s'étonnera qu'un jeune et riche seigneur se fît coiffer par un perruquier et non par son valet de chambre; la première raison, c'est qu'il n'avait pas de valet de chambre. Sa mère lui faisait à Paris une très-forte pension, mais pas assez forte cependant pour qu'il pût tenir une maison digne de son nom et de son rang. Il avait un fort joli appartement au second, chez un parent, dans un des beaux hôtels du faubourg Saint-Honoré, un cabriolet, deux chevaux de selle et un jokei. Puis il m'avait pris en grande amitié, en grande familiarité. Je

coiffais le maître; je montrais à coiffer au jokei; j'étais le confident, et quelquefois, il faut bien le dire, l'agent des nombreuses bonnes fortunes de M. le marquis. Fort élégant, fort recherché dans sa parure, M. le marquis courait les bals, les concerts, les spectacles, les assemblées les plus brillantes de la capitale; il courtisait les dames de la cour, les bourgeoises, les actrices et les grisettes; il fréquentait surtout l'Opéra, le Théâtre-Italien et les Variétés-Amusantes; il n'avait pas de petite-maison, mais il pouvait disposer de celles de ses amis. Il n'était pas chez lui quand j'arrivai; il ne tarda pas à rentrer. « Que » le diable les emporte tous! s'écria-t-il. » » — « Qui donc? » — « Tous les politiques. » Oui! de tous les partis, même du nô- » tre. Il semble qu'on ne puisse plus cau- » ser d'autre chose en France. Jusqu'à la » petite Rosalie qui se permet de lancer » des épigrammes contre la noblesse... Eh! » mais, petite sotte, lui ai-je répondu, qui

» te donnerait des diamans et un équi» page, s'il n'y avait plus ni grands sei» gneurs, ni prélats? Jusqu'à ma vieille tante » la douairière, qui s'effraie et qui s'ima» gine que le peuple va nous dévorer... Eh! » ma chère tante, lui ai-je dit, n'ayez donc » pas peur; ils n'oseront rien faire; ils » crieront bien haut; mais deux compa» gnies de cavalerie légère, quelques coups » en l'air... et ils se dissiperont d'eux-mê» mes. » Encore ému de l'enthousiasme que m'avaient inspiré les discours du jeune abbé Dérigny, « Cependant, monsieur le » marquis, lui dis-je, si les bourgeois, le » peuple et l'assemblée nationale, qui a un » caractère légal, se réunissent pour ré» sister.... » — « Ils n'oseront pas, te dis» je. D'abord, il n'y a pas, il ne peut pas » y avoir d'assemblée nationale; nous ne » connaissons que des états généraux di» visés en trois ordres, et encore le tiers » n'y était admis que pour présenter ses » doléances. Nous savons cela, nous autres

» gentilshommes. Oh! qu'ils ont été mal » avisés, nos ministres et nos damnés par» lemens, de ressusciter ces anciens états » généraux! et moi qui jusqu'ici ai fait la » folie de me prononcer contre les mi» nistres avec les frondeurs, les philoso» phes de la cour! comme j'étais dupe! » je les abandonne. A la bonne heure, si » j'avais eu deux ans de plus, j'aurais été » comme eux me battre pour les insur» gens d'Amérique contre les Anglais; mais » de retour en France, je ne me joindrais » pas aux factieux et à la populace. » » — « En effet, il me paraît bien éton» nant que des gens comme il faut fassent » cause commune.... » — « C'est incroya» ble; c'est ce qui m'indigne; mais ils en se» ront punis: et vous, osez persister, mes» sieurs les bourgeois; nous saurons bien » vous mettre à la raison; et cela se terminera » comme cette révolte pour le pain dont » ma vieille tante m'a parlé, qui a eu lieu » il y a une vingtaine d'années, et où

» tout a fini par un perruquier pendu. »
» — « Diable! mauvaise fin. » — « Allons,
» vite, coiffe-moi; on m'attend à un triste
» dîner d'étiquette où ils vont encore
» m'ennuyer de leurs dissertations politi-
» ques. Heureusement je m'échapperai
» de bonne heure pour aller souhaiter le
» bonsoir à ma jolie danseuse, et de là, je
» cours chez le gros commandeur où l'on
» doit boire et jouer au quinze toute la
» nuit. » — « Allons, monsieur le marquis,
» vous me rassurez: je vois que les gens
» de qualité n'ont rien à craindre; et cela
» me fait plaisir; car j'ai les inclinations
» très-nobles, moi; j'aime les gens de
» qualité; si j'ai un chagrin, c'est de n'être
» pas gentilhomme. »

Comme je rentrais à la boutique, je vis au coin de la rue un homme vêtu misérablement, mais qui avait un chapeau d'ordonnance orné d'un nœud de rubans, une espèce de poche ou de gibecière devant

lui en velours d'Utrecht rouge, dans laquelle étaient de petits cahiers imprimés et couverts d'un papier doré. Il jouait tant bien que mal d'un mauvais violon, en chantant à pleine voix des chansons telles que la *Bourbonnaise*, la *Catacoua* et autres chefs-d'œuvre. C'était aussi une pratique; il se nommait Jérôme Grindat; il venait tous les huit jours se faire raser dans notre boutique. Il y entra presque en même temps que moi. Celui-là ne m'interrogea pas, ne chercha pas à me faire causer; et lorsque je m'avisai de lui parler des événemens du jour, je vis qu'il ne savait même pas qu'il y eût eu la veille une séance royale. Il ne se doutait pas de ce que voulait dire le mot d'états-généraux. Pourvu qu'il vendît assez de ses chansons pour donner du pain à sa femme et à deux enfans en bas âge, aller au cabaret le dimanche et même quelques jours de la semaine, il était content. « Mon Dieu! me disais-je,

» comme le peuple est ignorant et insou-
» ciant ! »

Après le dîner, dans la boutique de M. Ripert, je tressais en silence des cheveux sur une tête à perruque, et je me rappelais avec étonnement les langages divers que j'avais entendu tenir à mes différentes pratiques ; mais ce qui m'étonnait encore plus, malgré la légèreté de mon âge et de mon caractère, c'est que tour à tour j'avais pensé, j'avais parlé comme chacun, et que par conséquent j'avais pensé, j'avais parlé comme tous. Je m'interrogeai moi-même ; je me demandai quelle était ma véritable opinion, et je me trouvai fort embarrassé pour me répondre.

Le soir, après mon ouvrage, j'allai boire du cidre et manger des échaudés chez mesdemoiselles Beaumont. C'étaient deux jeunes orphelines, couturières de profession,

qui logeaient au troisième étage de notre maison. Je trouvai chez elles Louis Lefèvre, compositeur d'imprimerie, leur tuteur et mon ami.

CHAPITRE II.

QUELQUES DÉTAILS SUR GIFFARD ET SES AMIS.

Il y avait alors six ans que mon père, barbier-perruquier du bourg de Quissac en Languedoc, aux environs de Nîmes, m'avait envoyé à Paris. Deux sentimens se combattent dans l'âme des parens quand il s'agit du choix d'un état pour leurs enfans : ils voudraient que leur fils fût plus qu'ils ne sont eux-mêmes ; ils voudraient que leur fils continuât leur profession. Par suite de la première de ces deux idées, mon père m'avait fait entrer au collége de Nîmes. J'y fis si peu de progrès qu'avant la fin de ma troisième, il crut devoir me

rappeler près de lui. Alors, revenant à la seconde des deux idées, et voulant que je me distinguasse dans son état, il avait pensé que je devais faire mon apprentissage à Paris. En conséquence, vers l'âge de seize ans, je m'étais mis en route pour la capitale, muni d'un modeste trousseau, de quelques écus, de la bénédiction de mon père, et d'une lettre de recommandation pour Louis Lefèvre, fils d'un de nos voisins, qui avait quitté le pays quelques années avant moi, et qui exerçait à Paris le métier de compositeur d'imprimerie. Comme j'aimais mes aises et les bons repas, j'étais arrivé à peu près sans un sou. Heureusement Louis Lefèvre était un brave et honnête garçon, qui m'avait fort bien accueilli, qui m'avait logé pour la première nuit dans sa petite chambre, et le lendemain même m'avait fait entrer en qualité d'apprenti chez M. Ripert, maître perruquier, dont la boutique était au rez-de-chaussée de la maison dont lui-

même occupait une petite chambre au troisième étage.

Lefèvre était doux, bienveillant et sans ambition. Il n'était pas beau, mais il n'avait pas une laideur repoussante. Si le premier coup d'œil ne lui était pas favorable, on aimait ensuite à le considérer; la bonté était si bien empreinte sur sa physionomie! Il n'avait aucun des vices si communs parmi les ouvriers des grandes villes. Je ne l'ai pas vu une seule fois pris de vin. Il se livrait le dimanche à un paisible délassement avec quelques amis. Si parfois, ne voulant pas se distinguer des autres, il ne travaillait pas le lundi, c'était pour passer la journée à lire; car il était laborieux et studieux. Cet amour de l'étude, et son état de compositeur d'imprimerie lui avaient donné plus d'instruction que n'en ont communément les ouvriers. Ses études s'étaient surtout tournées vers la morale; il s'appliquait à bien penser et à bien agir. Avec ces qualités, Lefèvre ne pouvait

manquer d'être estimé de tous ses camarades. Tous les jeunes ouvriers venaient lui demander des conseils que souvent ils ne suivaient pas. On remarquait dans son caractère une singularité qui, suivant moi, lui faisait beaucoup d'honneur: il était sévère, rigide, et même un peu colère, quand il voyait un jeune homme sur le point de mal faire; la faute était-elle commise, le jeune homme s'était-il mal conduit et se repentait-il, Lefèvre l'accueillait avec bonté, avec indulgence, et ne songeait plus qu'à l'aider à réparer sa faute, et à le soulager du repentir par de sages et doux conseils pour l'avenir.

Il s'en fallait que mon caractère ressemblât à celui de Lefèvre. Dès ma plus tendre enfance, je m'étais senti une grande vanité; j'éprouvais une espèce de rage de n'être que le fils d'un perruquier, et cette rage avait augmenté lorsque mon père, me faisant interrompre mes études, m'avait déclaré qu'il fallait prendre son état.

Mon chagrin avait diminué, et s'était même changé en joie, lorsqu'il m'avait appris qu'il allait m'envoyer à Paris; je m'étais flatté que je trouverais facilement dans cette grande ville les moyens de remplir les hautes destinées auxquelles je me croyais appelé. Je m'étais flatté surtout que j'allais m'y bien divertir : l'ambition n'était pas mon unique passion; j'étais dominé par un amour désordonné des plaisirs. Avec quelle ardeur je m'étais livré à cet amour des plaisirs, en attendant que je devinsse un grand personnage! Plein de mépris pour la société de mes camarades, j'avais cherché à m'approcher des personnes au-dessus de moi. J'avais bien éprouvé le chagrin de ne jouer qu'un rôle subalterne, et très-subalterne, auprès de ces personnes; mais j'aimais encore mieux flatter et ramper autour d'elles, que de vivre heureux et sans contrainte au milieu de mes égaux. Lorsque par hasard je me trouvais parmi des gens de

ma sorte, je prenais un ton de supériorité qui me valait des disputes, parfois des coups, et toujours des réprimandes douces ou sévères de mon ami Lefèvre. Les garçons perruquiers avaient plus de loisir que les autres ouvriers; deux ou trois fois par semaine je restais le soir dans la boutique; mais les autres jours, après avoir fait ma besogne du matin, je m'habillais avec soin, avec élégance; la plus grande partie de l'argent que je gagnais était employée en linge, hardes et bijoux. Je m'en serais voulu de n'avoir l'air que d'un bourgeois; je n'étais content que lorsque je me trouvais un air d'homme de qualité. J'allais promener mes grâces dans Paris. C'était un délice pour moi de me pavaner dans un café, d'y faire le seigneur, puis d'aller prendre ma place au parterre de la Comédie-Italienne, et de prononcer en connaisseur sur le talent des acteurs et le mérite des pièces. Comment cela se faisait-il? malgré toutes mes précautions, et, j'ose

le dire, le bon goût de ma parure, deux ou trois fois, dans des disputes de parterre, au milieu de plusieurs injures proférées par mes adversaires, je fus apostrophé du nom de garçon perruquier. Quelle humiliation! Cette fatale apostrophe suspendait tout à coup ma colère, et je me confondais dans la foule, pour y cacher ma honte. Bien fait, joli garçon, fort enclin à la galanterie et au sentiment, je ne pouvais manquer d'avoir de nombreuses bonnes fortunes parmi les couturières, cordonnières, lingères, filles de boutique et autres grisettes qui, comme on sait, ne sont point toutes des Lucrèces. Lorsque j'eus l'honneur d'être le confident et même l'agent du jeune marquis de Rinville, je voulus élever mon vol plus haut; pour me dissimuler à moi-même ce que ce rôle d'agent peut avoir d'avilissant, je ne manquais jamais de conter des douceurs à la femme de chambre ou à la marchande de modes qui voulait bien se charger de remettre

les billets ou les petits cadeaux que je lui glissais pour la maîtresse du marquis. J'eus même quelquefois l'audace d'élever mes vœux jusqu'à la femme qu'il courtisait. Le plus souvent je fus repoussé avec un fier dédain; mais il m'arriva deux ou trois fois d'être aussi heureux, et même plus heureux que M. le marquis. Telle était la vie que j'avais menée à Paris jusqu'en 1789: on voit que j'étais déjà un assez mauvais sujet.

Toujours résigné, jamais envieux, Lefèvre était heureux; jamais résigné, toujours envieux, j'étais dans une agitation perpétuelle. Je n'étais pas un de ces noirs envieux qui ont toujours le poignard levé sur leurs rivaux: dans mes accès d'envie je ne faisais de mal à personne; mais que je m'en faisais à moi-même! Je m'en souviens, c'est en allant coiffer le marquis de Rinville que je souffrais le plus: ce bel hôtel, ce beau jardin donnant sur les Champs-Élysées, cet élégant mobilier,... pourquoi

sont-ils à ces-gens là ? pourquoi pas à moi ? Avec cette disposition d'esprit, au moment où la révolution commençait, ne devais-je pas être aristocrate par mépris pour mes pareils, démocrate par jalousie contre les grands ?

Vers la fin de 1788, mesdemoiselles Beaumont avaient perdu leur père, qui était un compositeur d'imprimerie, camarade de Lefèvre ; dès leur enfance, la mort les avait privées de leur mère. Comme il arrive à presque tous les ouvriers, le pauvre Beaumont ne laissait rien à ses deux filles. Se sentant mourir, il avait prié son ami Lefèvre de veiller sur ses enfans, de leur tenir lieu de tuteur. Lefèvre s'était fait un devoir d'accepter la mission que lui confiait son ami mourant. Heureusement l'aînée, mademoiselle Agathe Beaumont, âgée de dix-sept ans, avait terminé son apprentissage de couturière; elle pouvait gagner sa vie et montrer son métier à sa jeune sœur Thé-

rèse, alors âgée de quatorze ans. Lefèvre avait loué pour ses pupilles une petite chambre en face de la sienne, et tous les soirs, après le travail, il venait passer quelques momens avec elles. On causait, on jouait à la mouche, et l'on faisait ensemble une petite collation à laquelle l'amitié, la confiance, une douce gaieté présidaient. La conduite exemplaire et la bonne réputation de Lefèvre, qui avait alors trente ans, empêchaient que ces petites réunions fissent jaser les voisines. Lorsque j'avais passé la soirée à travailler dans la boutique, j'étais admis chez mesdemoiselles Beaumont. Lefèvre avait pensé que ses discours, ses conseils, l'exemple de la vie simple, modeste et laborieuse de ses deux pupilles pourraient m'être utiles et m'engager à mener une meilleure conduite.

Les deux orphelines étaient fort bien: l'aînée, mademoiselle Agathe, dans tout l'éclat de la jeunesse et de la beauté, grande,

bien faite, avait de la douceur dans les traits et de la langueur dans les yeux. Sa physionomie annonçait une âme bonne et sensible. Discrète, obligeante, jamais médisante, attentive à dire du bien de tout le monde, fort laborieuse, très-pieuse, très-aimante, et attachant un grand prix à être aimée, elle était heureuse d'être chérie de sa sœur et de son tuteur. Thérèse, la cadette, n'était encore qu'une enfant, moins belle que sa sœur, mais peut-être plus jolie. Sa figure, sans être régulière, était vive, piquante, animée, et son humeur était aussi vive que sa physionomie. Bonne, mais maligne, presque toujours d'une gaieté folle, elle aimait tendrement son tuteur, mais elle le craignait, et elle en avait sujet, car elle était railleuse; on lui avait tant répété dès sa plus tendre enfance qu'elle avait de l'esprit! elle cherchait sans cesse à le faire briller et parfois elle en abusait. Le bon mais sévère Lefèvre l'arrêtait souvent au milieu de ses

épigrammes; les remontrances du tuteur effrayaient, affligeaient Thérèse; elle pleurait. Alors Lefèvre s'attendrissait, lui demandait presque pardon de l'avoir grondée; Thérèse essuyait ses larmes, reprenait sa gaieté, puis recommençait ses médisances. Pendant l'hiver, elles allaient toutes les semaines avec Lefèvre à un petit bal de société. Agathe dansait avec plaisir, mais s'arrêtait dès quelle se sentait fatiguée; Thérèse ne quittait pas la place, rentrait excédée de lassitude, et le lundi, elle avait bien de la peine à se remettre à l'ouvrage.

L'amitié que Lefèvre avait pour moi me valait de la part des deux jeunes couturières un bon et amical accueil; mais moi, si effronté partout ailleurs, j'étais timide et gêné avec elles. J'allai deux ou trois fois à leur petit bal; j'y renonçai bientôt. La société était trop sage, trop paisible; toutes les femmes m'y paraissaient des bégueules, tous les jeunes danseurs des

nigauds; et puis, c'étaient des petites gens.

Il fallait bien que dans nos réunions du soir il fût un peu question de politique. Elle commençait à se glisser dans tous les discours. Lefèvre avait trop de bon sens, je dirai même trop de lumières, pour ne pas désirer de grands changemens dans l'administration et le gouvernement. Dès le douze juillet, il avait fait des patrouilles pour maintenir le bon ordre, et il fut nommé caporal de son district. Agathe se faisait un devoir de penser comme son tuteur; pleine d'amour et de respect pour nos rois, elle avait été effrayée, affligée de nos premiers troubles; elle s'était réconciliée avec la révolution, lorsque, le 17 juillet, elle avait vu le roi venir la confirmer à l'Hôtel-de-Ville. Thérèse ne pouvait cacher son impatience et son ennui dès que nous parlions des affaires publiques.

Pour moi, par habitude, pour me conserver mes pratiques, je continuais de tenir à chacun le langage qui pouvait lui

plaire, mais définitivement j'étais patriote. Oui, je croyais entrevoir dans les changemens qui se préparaient le bonheur de la patrie et le mien. Pouvais-je ne pas prendre feu pour la révolution, moi qui n'étais rien et qui aspirais tant à devenir quelque chose? Poussé par une grande curiosité, par un grand amour du bruit et de la nouveauté, je me mêlais dans tous les groupes. En qualité de premier garçon d'un maître perruquier, j'avais été admis à remplacer M. Ripert dans la garde nationale: j'étais assidu à mon district, j'avais un bel uniforme que je me flattais de porter assez militairement; je n'eus pas le bonheur d'obtenir un grade, mais j'assistai à toutes les cérémonies, à toutes les bénédictions de drapeaux. Présent à toutes les émeutes, j'en atteste le ciel, je m'y montrai braillard et mutin, jamais féroce; j'eus même quelquefois le bonheur d'arrêter la férocité de plusieurs. La première fois que j'eus l'audace de monter à la tri-

bune de mon district, je me sentis un peu embarrassé pour trouver mes phrases, mais bientôt je m'enhardis, les paroles me vinrent avec facilité, et je crois en vérité que j'eus quelques beaux mouvemens d'éloquence.

J'avais une belle écriture, et je mettais assez passablement l'orthographe; je m'offris pour copier une adresse que notre district voulait envoyer à tous les autres. La netteté de ma copie me valut les complimens du bureau. Dès ce moment, lorsqu'il y avait quelque chose à écrire, j'étais un de ceux à qui l'on s'adressait, et bientôt j'eus l'honneur d'être nommé secrétaire.

Secrétaire d'un district! appelé à des fonctions publiques par les suffrages de mes concitoyens! quelle gloire! je me croyais un personnage. A peu près à la même époque, une de mes pratiques, M. de Volnis, l'écrivain philosophe, composa un ouvrage où, en se gardant de chanter trop brusquement la palinodie, et conservant

encore une légère couleur de philosophie, il professait des principes bien anti-populaires. Il me prit pour son copiste; en sorte que, sous la dictée de M. de Volnis, j'écrivais des pages bien aristocratiques, tandis qu'au district je rédigeais ou je copiais des adresses, des rapports et des procès verbaux pleins du patriotisme le plus ardent.

Dans la matinée, tour à tour aristocrate et patriote, les soirs, j'étais tout-à-fait démocrate.

CHAPITRE III.

CONDUITE DE GIFFARD ET DE PLUSIEURS DE SES PRATIQUES. — AMOURS DE GIFFARD ET D'AGATHE.

Les événemens se succédèrent. Je vis toutes mes pratiques rester plus ou moins fidèles à l'opinion que chacune avait annoncée dès les premiers jours. M. de Volnis continuait d'avoir de l'humeur, et l'épanchait dans ses ouvrages, et dans un journal où il affectait de blâmer tous les partis. Le comédien Durosay était de la garde nationale, se montrait assidu à son district, et continuait à se moquer de tout le monde. Le jeune Dérigny n'était plus abbé; il avait obtenu de sa mère de renoncer à l'état ecclésiastique; il était atta-

ché à l'état major de la garde nationale. Je l'avais vu plein d'audace et d'ardeur, le 14 juillet, se mêler aux assaillans de la Bastille; je l'avais vu plein de courage et d'humanité arracher au péril de sa vie, des mains de la populace, un malheureux invalide qu'on allait massacrer.

Plus que jamais, j'allais faire le docteur et l'orateur dans les groupes. Un jour je pérorais sur le quai de l'École, au bas du pont Neuf: vers la fin de mon discours, j'aperçus, parmi les auditeurs, M. Moreau Déristel, l'intendant de la mère du marquis de Rinville; il écoutait d'un air sérieux et attentif. Je fus un peu confus d'être pris en flagrant délit de patriotisme devant une de mes pratiques aristocrates; mais je fus bien surpris de l'entendre crier avec tous les autres, d'une voix forte et presqu'en enthousiaste : « *Vive la nation!* »

Le lendemain, lorsque j'allai le coiffer, nous étions tous les deux assez embarrassés de notre contenance : je pensais à mon

discours, il pensait à son cri de *vive la nation*. Le premier il prit la parole, et ce fut pour me faire une profession de foi tout-à-fait patriotique. « Oh! oh! dis-je, » monsieur est bien changé. » — « Oui; » j'ai reconnu mes erreurs. Je suis devenu » patriote... très-patriote. » — « Et moi » aussi, » repris-je. Depuis ce temps, M. Déristel ne cessa de me vanter son civisme, et même de blâmer, devant moi, l'obstination et l'aveuglement des aristocrates. J'ai toujours pensé qu'il avait peur de moi, depuis qu'il m'avait entendu parler dans un groupe.

Si je lui faisais peur, d'autres m'effrayaient. M. Dairiol, le chirurgien électeur, était au nombre des hommes exagérés qui déjà se piquaient d'être plus patriotes que l'assemblée, plus patriotes que la première municipalité et que la garde nationale, contre laquelle ils cherchaient à soulever le peuple. Ce M. Dairiol s'était chargé de faciliter les arrivages des sub-

sistances; il y déployait une grande activité. Quelques-uns prétendaient que ses violences nuisaient plus qu'elles ne servaient; ils ajoutaient qu'il y trouvait un secret bénéfice.

J'avais la faiblesse de crier aussi haut que M. Dairiol; mais, au fond du cœur, j'aimais bien mieux le patriotisme noble et modéré de mon ami Lefèvre et du jeune Dérigny. Au 6 octobre, tandis que je tremblais des horribles excès auxquels mes discours avaient peut-être contribué, je vis encore le jeune Dérigny exposer sa vie pour sauver, pour protéger les infortunés gardes-du-corps.

M. le marquis de Rinville toujours persuadé, malgré les terribles insurrections qu'il avait vues éclater, que la révolution n'était qu'un feu de paille, toujours fort tranquille sur les suites, avait pris le parti de persifler amèrement les révolutionnaires, confondant dans ses épigrammes et dans sa haine les patriotes sages et les pa-

triotes exagérés, qu'il traitait tous d'enragés. C'était surtout avec moi qu'il était railleur. Malgré toutes mes précautions, mon patriotisme était connu de M. le marquis. D'ailleurs, comme nous étions les plus forts, je cachais moins mes sentimens; cependant, dès que M. le marquis commençait à s'emporter, je me gardais de le contrarier; je supportais ses boutades patiemment et sans répondre. J'avais tant à cœur de conserver son amitié!

Fort accommodant avec M. le marquis, je portais quelquefois chez Lefèvre et ses pupilles l'exagération de mes opinions politiques; mais à la voix de mon honnête ami je devenais aussi raisonnable que lui. Ce fut alors qu'il me sembla voir que j'avais inspiré un tendre sentiment à mademoiselle Agathe Beaumont. En faisant mes confessions, je dois faire aussi celles de mes amis; et, il faut bien le dire, la vertueuse Agathe fut un moment sensible à mon mérite. Il est donc vrai que presque toujours il y a

un instant dans la vie de la femme la plus sensée où un libertin brillant et vaniteux lui paraît préférable à l'homme sensible, modeste et rangé!

Elle se persuada que si elle devenait ma femme, elle prendrait sur moi un empire égal à celui de son tuteur, et qu'elle parviendrait sans peine à me corriger de tous mes défauts. La bonne et simple fille, croyant voir qu'elle ne m'était pas indifférente, espérant que je ne tarderais pas à déclarer mon amour, cherchait déjà comment elle pourrait me laisser entendre avec pudeur, avec décence qu'elle n'était que trop disposée à bien recevoir mon aveu.

Que mes projets étaient différens des siens! Dès le premier moment j'avais été frappé de sa beauté, et, sans penser au mariage, j'en avais été aussi amoureux que je pouvais l'être; puis, distrait par d'autres amours, et moi, si hardi avec les autres femmes, me sentant toujours timide auprès d'elle, j'y avais renoncé. Quand je

crus remarquer qu'elle m'accordait une tendre préférence, toujours sans penser au mariage, je repris tout mon premier amour. Je ne pouvais me défendre d'un reste de timidité qui m'empêchait de parler; mais j'étais plus assidu auprès d'elle, mais j'étais attentif, galant, empressé; et la pauvre Agathe, qui attribuait aux vues les plus honnêtes mon empressement, mes attentions, ma galanterie, y répondait avec une naïve et imprudente reconnaissance. Fatal sort des jeunes filles! tout séducteur est hypocrite, et elles croient à la sincérité du perfide. Déjà il y avait entre nous une espèce d'intelligence; nous nous devinions, nous nous comprenions, et nos sentimens ne furent bientôt plus un mystère, ni pour Thérèse ni pour Lefèvre.

La jeune Thérèse, espiègle et maligne, ne manqua pas une occasion de nous lancer quelques plaisanteries qui embarrassaient sa sœur, et dont je feignais adroitement d'être embarrassé. Le bon Lefèvre devint

triste et rêveur; il cherchait à paraître gai, à rire, même à nous encourager dans nos amours; mais il était aisé de voir qu'il était atteint d'un profond chagrin.

Cet honnête homme avait eu d'autres desseins en m'attirant dans la société de ses pupilles. Lui-même aimait Agathe; il s'était flatté de l'épouser; il s'était flatté que moi, qui étais plus jeune, je pourrais avec le temps plaire à Thérèse. Que devint-il quand il crut s'apercevoir qu'Agathe avait de l'inclination pour moi! Plein de modestie, il trouva cette inclination toute naturelle; plein de générosité, il voulut n'apporter aucun obstacle aux vœux de sa pupille, il espérait qu'elle serait heureuse avec moi puisqu'elle m'aimait, et c'était le bonheur d'Agathe plutôt que le sien qu'il désirait. Il se proposait de contribuer au bonheur de cette chère pupille en me rendant meilleur; il me parlait, il me recevait avec encore plus d'intérêt et d'amitié; il me prodiguait les conseils, les

leçons avec une indulgence, une affection dont je ne pouvais me défendre d'être touché. Il était résolu d'étouffer son amour; mais combien il lui en coûtait!

Le chagrin, les projets si généreux de son tuteur n'avaient pu échapper à mademoiselle Agathe. Les femmes les plus simples sont clairvoyantes pour deviner les sentimens qu'elles inspirent. La situation de Lefèvre fit naître une vive compassion dans l'âme de mademoiselle Agathe; elle le plaignait, elle s'accusait de me préférer à lui; elle essaya de surmonter son inclination, de me traiter avec réserve, avec froideur; elle redoubla de témoignages de tendresse pour son tuteur. Vains efforts! elle avait pour lui du respect, de l'estime, de l'amitié; c'était pour moi qu'elle avait de l'amour. Il ne savait qu'aimer; je savais plaire.

Telle était ma situation avec mademoiselle Agathe. Je m'indignais de ma timidité qui m'empêchait de déclarer les belles intentions que j'avais sur elle, et peut-

être elle s'impatientait de la timidité qui m'empêchait de lui déclarer les vues honnêtes qu'elle me supposait.

Cependant mon service au district, mon service près de M. de Volnis, mes assiduités près du marquis de Rinville m'empêchaient de rester aussi souvent à la boutique que l'aurait voulu M. Ripert; il ne me voyait plus les soirs, et le travail des perruques était en souffrance. Il me chercha querelle, je me fâchai, je le quittai; mais j'aimais trop mon indépendance pour chercher un autre maître. A la même époque à peu près, Lefèvre et mesdemoiselles Beaumont furent obligés de déménager. Ils allèrent demeurer dans une maison ou une tante du jeune Dérigny occupait une petite chambre au quatrième; je pris moi-même une chambre au même étage. Presque toutes mes pratiques, au grand déplaisir de M. Ripert, consentirent à ce que je continuasse de les coiffer: je n'eus pas de peine à en

acquérir de nouvelles et me voilà perruquier chambrelan (1). Au milieu de l'effervescence générale, je ne craignais guère que la communauté des maîtres perruquiers s'avisât de me chercher chicane. Je joignis bientôt un autre état au mien. Grâce à l'occasion de voir beaucoup de monde dans la matinée, je me fis brocanteur. J'achetais d'une pratique qui se trouvait dans la gêne des bijoux, du linge, de petits meubles, des gravures, des livres, et je revendais le plus cher que je pouvais à une autre pratique ce que j'avais acheté bon marché.

Ainsi j'étais perruquier, brocanteur, copiste, secrétaire, confident et agent de bonnes fortunes; je faisais fort joliment mes affaires et je dépensais gaiement l'argent que je gagnais facilement.

---

(1) On appelle ainsi les ouvriers qui travaillent en chambre, parce qu'ils ne sont pas maîtres.

Nous étions en 1790 : aux approches de la fête de la fédération, toutes les inimitiés politiques me parurent suspendues, et j'étais tenté de croire tout le monde patriote.

CHAPITRE IV.

INCARTADE DE GIFFARD. — RÉSOLUTION D'AGATHE.

Un bon citoyen comme moi ne pouvait se dispenser de prendre part aux travaux du Champ-de-Mars. N'était-ce pas à la fois un acte de civisme et une partie de plaisir? J'y étais allé avec plusieurs amis. Après avoir manié la pioche, la bêche, et traîné tumultueusement la brouette au milieu de la plus grande chaleur du jour, nous entrâmes chez un traiteur du Gros-Caillou pour nous rafrîchir et nous bûmes copieusement d'un mauvais vin de cabaret. Nous regâgnames notre quartier en troupe chantant à tue tête

des chansons grivoises et patriotiques, nous excitant nous-mêmes à la joie la plus bruyante, poussant des cris de *vive la nation* à gorge déployée, forçant les passans à crier avec nous, et faisant de longues stations et d'amples libations à chaque cabaret qui se trouvait sur notre passage, en sorte qu'en arrivant à ma demeure, j'étais complétement ivre.

Je montai seul à ma chambre. En passant devant la porte de mesdemoiselles Beaumont, je vis qu'elle était entr'ouverte; je la poussai, j'entrai; mademoiselle Agathe était seule; sa sœur avait été en journée chez une dame du voisinage, et ne devait pas revenir avant dix heures du soir. Lefèvre devait passer une partie de la nuit à son imprimerie. Il faisait encore jour; mais mademoiselle Agathe avait déjà de la lumière; elle avait un ouvrage très-pressé à terminer. A ma vue, l'aimable fille laissa d'abord lire dans ses yeux, selon son usage, un plaisir qu'elle ne cherchait pas à dissi-

muler; mais bientôt m'examinant avec attention, elle s'aperçut de l'état où m'avaient mis nos fréquentes stations dans les cabarets de la route. C'était la première fois que je paraissais ivre devant elle. Son premier mouvement fut un mouvement de répugnance; mais tout à coup, se voyant seule avec moi, sachant que sa sœur et son tuteur étaient absens pour long-temps encore, elle éprouva un grand effroi. Mes paroles n'étaient pas de nature à la rassurer. Enhardi par le vin et par l'occasion, je lui fis brusquement cette déclaration d'amour que jusque-là je n'avais osé lui adresser, cette déclaration que la tendre fille attendait depuis si long-temps, qu'elle avait été disposée à bien recevoir, à laquelle elle s'était préparée à répondre avec tant de franchise. Son trouble, son épouvante, et il faut bien le dire, sa répugnance augmentèrent. Elle se taisait, détournait les yeux et semblait vouloir me repousser de la main. Je saisis cette

main qu'elle chercha vainement à retirer, et, la baisant avec transport, je lui parlai de mariage, non comme un amant délicat qui aspire à obtenir un tendre aveu d'une femme vertueuse, mais comme un grossier séducteur qui cherche à faire entendre qu'il réparera par un mariage l'insulte qu'il médite. Je voulus l'embrasser et la serrer dans mes bras. Elle se leva vivement: « Sortez, sortez. » me dit-elle Au lieu de lui répondre, je m'élançai vers la porte que je voulus fermer. Elle s'attachait à moi, me retenait les bras, et l'indignation se mêlant à la terreur: « Malheureux, s'é-» cria-t-elle, tu perds à jamais tous tes » droits sur mon cœur! » Malgré ses cris, malgré ses pleurs, égaré par l'ivresse, après avoir poussé la porte, j'allais mettre le verrou..... La porte s'ouvrant avec violence me repousse à quelques pas, et je vois paraître un jeune homme en uniforme.

C'était une de mes pratiques, M. Dérigny, ce jeune abbé qui, plein de patriotisme,

avait quitté le petit collet pour entrer dans l'état major de la garde nationale. Il venait de voir sa vieille tante qui demeurait au-dessus des demoiselles Beaumont; en passant devant leur porte, il avait entendu les cris de mademoiselle Agathe. « Au secours, au secours, s'écria-t-elle en le voyant et en se jetant dans ses bras. » Furieux, je veux m'élancer sur Dérigny; il me saisit violemment, me fait faire une pirouette, me jette hors de la chambre et je roule sur l'escalier jusqu'au second étage.

Au bruit de ma chute, tous les habitans de la maison sortent effrayés de leurs appartemens, une lumière à la main, en sorte qu'il était impossible que ma mésaventure eût plus de témoins, et qu'elle fût éclairée par une plus belle illumination. « Ce n'est » rien, dit le jeune Dérigny, du haut de » l'étage supérieur, monsieur a fait un » faux pas; j'espère qu'il n'est pas blessé. » Au même moment la petite Thérèse ren-

trait. Me voyant entouré de tous les locataires, et apprenant ma chute, elle s'approche avec le plus vif intérêt; mais reconnaissant qu'en effet je n'ai pas la moindre contusion, et s'apercevant de mon ivresse, elle se met à rire et monte chez sa sœur. « N'a-t-on pas raison de dire qu'il » y a un Dieu pour les ivrognes », s'écrie un des locataires en rentrant chez lui ? » — « Un honnête homme s'y serait tué, dit » un autre! » et il rentra chez lui comme le premier. — « Appuyez-vous sur moi, mon» sieur Giffard, » dit un troisième plus compatissant, « je vais vous conduire jusqu'à » votre lit, et demain il n'y paraîtra plus. » Quelle honte pour un homme qui avait autant de vanité! J'éprouvais une espèce de rage, et j'étais encore plus confus; je montai sans proférer un mot. En passant devant la porte de la fatale chambre, j'entendis le jeune Dérigny dire à mademoiselle Agathe : « Reprenez vos sens, ma» demoiselle; vous n'avez plus rien à crain-

» dre; je vous laisse avec ma tante et votre
» sœur. » Sa vieille tante, tout effrayée,
était sortie de chez elle comme les autres
locataires au moment où j'avais roulé à peu
près une vingtaine de marches. Je vis le
jeune homme saluer ces dames d'un air
respectueux, et descendre lestement l'escalier, toutefois pas aussi rapidement qu'il
me l'avait fait descendre.

Le lendemain, je me levai de très-bonne
heure, et je courus chez monsieur Dérigny. Dès qu'il m'aperçut, il m'éclata de
rire au nez, et d'un ton moqueur : « Ah !
» vous voilà, Giffard, me dit-il; je vous
» sais gré d'avoir commencé par moi votre
» tournée. Allons, coiffez-moi. » — « Vous
» coiffer!..... morbleu! monsieur l'abbé,
» monsieur l'officier, croyez-vous... parce
» que je ne suis qu'un perruquier... Mais,
» monsieur, grâce au ciel et à l'assemblée,
» l'égalité est proclamée ; je suis aussi
» garde national, moi, et j'espère que vous
» me ferez raison..... » — « De quoi? re-

» prit-il; de vous avoir empêché de com-
» mettre une mauvaise action? » A ces mots, malgré toute mon effronterie et la colère dont j'étais animé, je ne pus m'empêcher de baisser les yeux. Il continua :
« Monsieur Giffard, si la leçon que je vous
» ai donnée hier ne vous suffit pas, je suis
» prêt à vous en donner une seconde, mais
» après que nous aurons fait chacun notre
» service. On m'attend à l'état major; vos
» pratiques vous attendent; coiffez-moi. »
» — « Eh bien! oui, monsieur, je vais vous
» coiffer; mais ensuite..... » — « Ensuite,
» mon cher Giffard, vous sentirez que
» pour votre réputation il est important
» de ne donner aucune suite à cette aven-
» ture. J'ajouterai que vous devez vous
» taire quand ce ne serait que par égard
» pour mademoiselle Beaumont envers qui
» vous devez être empressé de réparer vos
» torts. Il serait beau vraiment que vous
» vous avisassiez de tuer son défenseur.
» Croyez-moi; ne faites pas de bruit; per-

» sonne, excepté mademoiselle Agathe et
» moi, ne connaît l'affaire telle qu'elle est
» arrivée. Je réponds que mademoiselle
» Beaumont ne la révélera pas même à
» son tuteur ; contentez-vous de passer
» pour un ivrogne. » — « Mais, monsieur... »
J'étais si confus qu'il me fut impossible de pousser plus loin ma phrase. J'achevai de le coiffer en silence, et je sortis.

J'ai fait bien des sottises dans ma vie ; je peux même dire que ma vie n'a été qu'une longue suite de sottises ; mais j'ai toujours eu de bons mouvemens soit avant, soit après mes fautes. Je réfléchis qu'en effet je m'étais conduit d'une manière horrible, que mademoiselle Agathe était belle, vertueuse, qu'elle était un excellent parti pour moi, que plus tôt un jeune homme se rangeait, plus tôt il se mettait en état de faire son chemin. Je ne doutais pas que la chère demoiselle ne m'aimât ; je résolus de réparer ma sotte entreprise et de combler ses vœux en l'épousant.

M. Dérigny ne s'était pas trompé; mademoiselle Agathe ne révéla l'aventure à personne; je jugeai qu'elle n'en avait parlé ni à sa sœur ni à son tuteur; car ni l'un ni l'autre ne me firent mauvaise mine. Je m'étais proposé de lui apprendre sur-le-champ mes honorables projets. Je ne doutais pas qu'ils ne fussent bien accueillis; mais, lorsque le jour même j'eus l'occasion de me trouver seul avec elle, je ne savais comment entamer l'entretien. Elle ne m'adressa aucun reproche; sa figure était sévère et point irritée. Tandis que je cherchais mes paroles, elle appela sa sœur qui était dans une chambre voisine, et qui s'empressa de venir la joindre. Deux jours se passèrent de la sorte, moi toujours embarrassé, elle toujours froide, silencieuse et trouvant toujours un prétexte pour me quitter ou pour appeler quelqu'un auprès d'elle. Enfin, le troisième jour, je m'enhardis, je la suppliai de m'entendre; elle ne me répondit point. Aux excuses que je

me permis de lui faire de mon affreuse conduite, aux accusations sans mesure que je portai contre moi-même, elle continua de garder le silence. Enfin, lorsque d'un ton respectueux, timide et trop pénétré pour n'être pas cru sincère, je lui parlai de mon amour sur la force duquel je rejetais tous mes torts, et du projet,... de l'espoir que j'osais former de les lui faire oublier en étant pour elle le plus tendre et le plus fidèle des maris : « Il est trop » tard, me dit-elle, d'un ton calme ; jamais » je n'épouserai l'homme qui s'est permis » envers moi un aussi odieux outrage. »

Par malheur mes bons mouvemens sont courts ; fort piqué, je résolus de punir mademoiselle Agathe en ne pensant plus à elle, et je n'y pensai plus.

Je n'ai pas besoin de dire que mon affaire avec M. Dérigny n'eut pas d'autres suites. Il continua de me traiter familièrement, avec bonté, et je continuai de le coiffer.

Pour m'étourdir, je redoublai de patriotisme, je redoublai d'ardeur pour le plaisir. L'époque était favorable ; sans parler de la grande fête de la fédération, tout le mois de juillet 1790 fut pour Paris une succession de fêtes et de divertissemens. Que de repas ! que de revues ! que de cérémonies ! Nos spectacles regorgeaient de monde et rivalisaient pour étaler toutes nos richesses dramatiques aux yeux des Français réunis de toutes les parties du royaume. Tous nos établissemens publics, tous nos monumens, toutes nos curiosités, nos palais, la bibliothéque, le cabinet d'histoire naturelle, les Invalides, les Gobelins étaient visités, admirés à toute heure par une foule toujours renaissante. Tous les cœurs se livraient à la joie et à l'espérance ; tout nous présageait la liberté, l'union, la paix et le bonheur. Tout le monde était dans l'ivresse.

CHAPITRE V.

MARIAGE D'AGATHE.—AGIOTAGE DE GIFFARD.

Au milieu de ma vie dissipée, malgré mon dessein de ne plus m'occuper de mademoiselle Agathe, je remarquai qu'elle conservait avec moi des manières froides et réservées, et je lui trouvais un petit air boudeur. Quelquefois j'en étais piqué; le plus souvent, plein de fatuité je me persuadais qu'elle n'avait pas cessé de m'aimer, et qu'elle serait à moi quand je voudrais lui faire la grâce de penser à elle.

Tout à coup, Lefèvre perdit sa tristesse. Quelques jours se passèrent, et il devint tout-à-fait gai, plus gai qu'il n'avait jamais été. J'étais étonné de ce change-

ment ; j'en eus bientôt l'explication. Voyant Agathe pensive et sérieuse, Lefèvre l'avait interrogée ; il s'apercevait avec peine, disait-il, que sa chère pupille ne me recevait plus aussi bien qu'autrefois. Sans révéler notre aventure, Agathe lui avait répondu que ma conduite lui inspirait des craintes, des réflexions qui m'étaient contraires ; puis elle lui avait fait le tableau des vertus, des qualités qu'elle désirait rencontrer dans l'homme qu'elle épouserait, et il se trouva que ces vertus, ces qualités, étaient précisément celles qui distinguaient Lefèvre. A cette double déclaration qu'elle ne m'épouserait pas, et qu'elle préfèrerait un homme qui lui ressemblât, quel bonheur pour Lefèvre ! c'était le premier rayon d'espoir qui brillait à ses yeux ; mais il était si modeste ! il n'osait se fier à ses espérances ! Il était si timide ! il n'osa presser Agathe de s'expliquer. En rougissant, en hésitant, il dit que l'heure l'appelait à son travail, et il quitta brusquement sa pu-

pille. Mais n'en était-ce pas assez pour que sa tristesse disparut.

Quelques jours après, il se trouva seul avec Agathe, il voulait parler; il se taisait. Ce fut Agathe qui la première, avec un sourire agréable, enchanteur, où il y avait autant de bonté que de confiance, lui proposa de reprendre la conversation de l'autre jour : « Enfin, lui dit-elle, vous êtes » mon tuteur; et c'est vous, c'est vous » seul que je dois consulter sur le choix » d'un mari. C'est à vous que je dois ré- » véler l'état où se trouve mon cœur. » Encouragé par des paroles si bienveillantes, et prononcées avec tant d'amitié, Lefèvre laissa enfin échapper l'aveu des doux projets qu'il avait formés, mais sans exigeance, avec la délicatesse du plus généreux amant, protestant qu'il désirait avant tout le bonheur de sa pupille, et qu'il la suppliait de s'expliquer avec une entière franchise. Après ces mots, il garda le silence, et il attendait en tremblant ce qu'elle

allait répondre. Agathe, d'un ton à la fois grave et tendre, lui avoua ce qui s'était passé dans son âme; elle lui avoua qu'elle avait éprouvé pour moi un sentiment de préférence, qu'en même temps elle avait cru remarquer l'amour de Lefèvre pour elle, qu'elle en avait été bien touchée; mais qu'elle aurait cru manquer à ce qu'elle lui devait à lui-même, si elle lui avait porté un cœur où il y avait de l'inclination pour un autre. « Heureusement, ajouta-t-elle, j'ai été » bientôt éclairée. » Alors, toujours en se gardant de révéler mon odieuse tentative, et même sans trop m'accuser : « Après » m'être bien convaincue, dit-elle, que » jamais je ne pourrais être heureuse avec » un homme du caractère de Giffard, j'ai » renoncé à lui pour toujours.... Mon » cher tuteur, ajouta-t-elle d'un ton ému, » vous m'avez inspiré une estime, un res- » pect, une amitié qui ne se démentiront » jamais; et si vous pensez comme moi que » ces sentimens doivent suffire au bonheur

» d'un ménage, que peut-être ils valent » mieux qu'un sentiment plus vif et né- » cessairement moins durable.... » Elle s'arrêta, baissa les yeux, et d'une voix faible, elle dit : « Je suis à vous; il ne tient » qu'à vous de changer bientôt ce nom de » tuteur en un autre plus doux et plus » tendre. » Elle avait laissé tomber sa main dans celle du modeste et heureux Lefèvre; il la saisit avec transport; dans son ivresse il ne pouvait trouver une seule parole pour exprimer tout son bonheur : mais doit-on s'étonner qu'à dater de ce moment il eût repris toute sa gaieté?

Lefèvre en y mettant beaucoup d'égards, de ménagemens, et conservant sa modestie même dans son triomphe, m'apprit bientôt qu'il allait épouser l'aînée de ses pupilles. Je fus un peu déconcerté de la nouvelle; mais aussitôt je pensai qu'Agathe et Lefèvre en se mariant me rendaient un véritable service, que, malgré mes sages résolutions, j'aurais pu me laisser entraî-

ner par mon goût très-vif pour Agathe et surtout par l'amour qu'elle avait pour moi; je pensai qu'après avoir mené encore pendant quelques années une joyeuse vie de garçon, je pourrais bien songer à la petite Thérèse qui promettait d'être bien plus aimable que sa sœur, à moins cependant, ce qui me paraissait très-probable, que je ne trouvasse l'occasion d'un riche et brillant mariage.

Je fus de la noce; la jeune mariée était éblouissante de beauté, et m'inspira quelques regrets. Unie à son tuteur et croyant n'avoir plus rien à craindre ni d'elle-même ni de moi, la généreuse Agathe avait oublié ma faute; elle n'était plus ni contrainte ni gênée par ma présence, et elle me témoignait une sincère et franche amitié. J'en conclus que j'étais encore aimé; je pensai que si je le voulais, je pourrais faire jouer un mauvais personnage à mon ami Lefèvre; mais aussitôt mêlant la délicatesse à la vanité: « Oh Dieu! me dis-je,

» moi, porter le trouble et le déshonneur
» dans le ménage d'un homme respectable!
» d'un ami!.... loin de moi cette affreuse
» pensée. » Je dansai beaucoup avec la petite Thérèse qui avait alors seize ans, et qui de jour en jour devenait plus médisante et plus coquette.

Pour ne pas m'exposer, pour ne pas exposer la trop sensible Agathe, je m'abstins de voir fréquemment les nouveaux mariés; je crus même devoir déménager; n'étais-je pas un voisin trop dangereux? Lefèvre me pressait beaucoup de multiplier mes visites, me reprochait d'abandonner mes amis. Tantôt je le trouvais déjà un bien bon mari; tantôt il me semblait qu'au milieu de ses instances et de ses reproches affectueux, il me savait gré de ma discrète conduite.

Agathe était une ouvrière très-habile, très-exacte et par conséquent très-employée; Lefèvre savait parfaitement son métier; le ménage prospéra. Il n'y avait

pas de fortune; mais il y avait toute l'aisance suffisante à d'honnêtes artisans. A la fin de chaque mois, on avait mis en réserve quelques économies qui devaient servir aux frais des maladies qui pourraient survenir, à l'éducation des enfans qu'on espérait bientôt avoir, et aux besoins de la vieillesse qui, grâce au ciel, était encore éloignée.

Pour moi, je ne faisais plus mon métier qu'en amateur; j'avais seulement conservé quelques pratiques de choix; ma principale ressource était d'être brocanteur. J'étais en relation avec des usuriers juifs ou chrétiens; je faisais prêter de l'argent sur billets ou sur gages à des femmes gênées par leur maris, à des fils de famille dont la majorité approchait, à des négocians pressés par des échéances, à des nobles qui voulaient émigrer. Les assignats m'ouvrirent une nouvelle branche de commerce; j'en achetai, j'en vendis. J'avais un commissionnaire zélé, actif, un

peu voleur, un peu espion, que j'envoyais opérer pour mon compte dans les cabarets du perron du Palais-Royal. Quelquefois j'y allais moi-même, et je joignis à mes autres métiers celui d'agioteur.

Quant à mes opinions politiques, je commençais à m'ennuyer de la continuité de notre effervescence; je trouvais que nos députés n'en finissaient pas. Suivant l'événement du jour, selon la personne avec qui je parlais, tantôt admirant, tantôt raillant ce qu'on faisait, inquiet de ce qu'on allait faire, m'accommodant à ce qui était fait, aujourd'hui effrayé, demain rassuré, tour à tour patriote vacillant ou ferme, aristocrate par complaisance ou par calcul, spéculant sur les assignats, et méditant de spéculer sur les biens du clergé, je cherchais tout à la fois à profiter et à me distraire de la révolution.

Il y avait alors une foule de journaux de tous les partis. Tous avaient des titres respectables; l'un s'appelait l'*Ami du roi*,

l'autre le *Patriote*, un autre le *Modérateur*; oh! s'ils avaient rempli bien en conscience ce que promettaient ces titres pompeux! On se souvient des horreurs que prêchait déjà l'effroyable journal qui s'intitulait l'*Ami du peuple.* Lefèvre, toujours patriote, mais toujours sage et modéré ne voulut pas tremper dans ces excès, même comme simple ouvrier; il quitta successivement plusieurs maisons où se fabriquaient les journaux exagérés dans un sens ou dans un autre, et qui contribuèrent si bien à corrompre la révolution. Les premières imprimeries de Paris se le disputaient, et jamais il ne manqua d'ouvrage.

CHAPITRE VI.

CLUBS ET COMÉDIE BOURGEOISE.

Les clubs et les sociétés populaires étaient déjà établis sur toute la surface de la France. Outre le fameux club des amis de la constitution qui, depuis, devint le club encore plus fameux des jacobins, outre le club éphémère des Feuillans, il y en eut beaucoup d'autres à Paris, occultes ou publics, et plus ou moins nombreux. Toujours curieux, toujours pressé de m'agiter, de me montrer, d'intriguer, j'eus la fantaisie d'être admis dans quelques-uns. Rien de plus facile. Chaque clubiste se faisait un point d'honneur de recruter parmi ses connaissances; on me

savait actif, remuant, bavard, inconséquent, et je pouvais paraître à chacun un homme précieux pour son parti.

Chose singulière ! j'étais encore patriote, et le premier club où je fus introduit était aristocrate. J'avais fourni à un ami du marquis de Rinville une partie de marchandises dont il cherchait à faire de l'argent. J'avais cru devoir déguiser devant lui mes sentimens. Il me donna rendez-vous pour terminer, dans une maison où il y avait beaucoup de monde : c'était un club. On se piquait d'y être plus royaliste que la cour ; on s'y exprimait avec rage contre les enragés. Il y avait des grands seigneurs, des parlementaires, d'anciens anoblis, quelques femmes titrées et de grosses bourgeoises qui faisaient les grandes dames. Je fus bien surpris d'y voir mon ancienne pratique M. de Volnis, l'écrivain philosophe. Malgré les beaux ouvrages qu'il m'avait fait copier, je ne le croyais pas de cette force d'aristocratie. Il

y avait long-temps que je ne l'avais vu et j'eus peine à le reconnaître. Il avait quitté le costume ecclésiastique; ce fut lui qui m'aborda le premier. En perdant son bénéfice, il avait achevé de perdre sa philosophie; mais, tout en faisant l'aristocrate forcené, il avait peur; il me recommanda de ne pas dire que je l'avais vu en si bonne société; je lui fis la même recommandation pour mon compte. Il se félicitait de ce que, n'ayant jamais été dans les ordres, il ne s'était pas trouvé dans l'alternative de prêter ou de refuser le serment imposé aux prêtres.

Cela me mit en goût : j'allai dans un club démocrate. J'y fus conduit par M. Dairiol, cet électeur de Paris si exagéré patriote; j'y vis des hommes bien vêtus, d'autres en guenilles et quelques femmes du peuple. Ce fut là que pour la première fois, j'entendis prononcer le mot de république. Je fus encore bien surpris; j'y trouvai une autre pratique, le comédien Du-

rosay. En sortant de la séance, j'étais épouvanté des projets, des rêves que je venais d'entendre; Fidèle à son système de se moquer de tout le monde, Durosay raillait les honorables membres ses collègues, et me soutenait qu'ils étaient plus ridicules que dangereux.

J'allai dans un club de modérés où l'on manqua de se prendre aux cheveux.

Ces promenades dans les différens clubs achevèrent de me donner de l'insouciance et même de la répugnance pour la chose publique. Au lieu de m'associer à un club, je m'associai à une troupe de jeunes gens qui ne songeaient qu'à passer le temps gaiement. C'étaient des clercs de procureur, des garçons marchands, des artisans qui jouaient la comédie bourgeoise. Ils avaient loué un appartement de deux ou trois pièces; en abattant une cloison, on avait fait une grande salle de deux petites. L'une d'elles avait été tant bien que mal transformée en théâtre; dans l'autre on avait

pratiqué un parterre et des loges. Un apprenti peintre en bâtimens, qui était un de nos acteurs, nous avait barbouillé des décorations; un fripier des piliers des halles nous louait des costumes. Quel plaisir! quel bonheur! que de bonnes fortunes! que d'aventures galantes avec les ouvrières en modes et les actrices des petits théâtres qui venaient faire avec nous les coquettes, les soubrettes, les ingénuités et les princesses, car nous jouions aussi la tragédie,.... des tragédies patriotiques! c'étaient les pièces que mes camarades aimaient de prédilection. Je le demande à tous ceux qui se sont amusés à jouer la comédie; ce goût ne devient-il pas bientôt une passion qui vous domine? je ne pensais, je ne rêvais qu'à la comédie.

J'obtins des succès très-flatteurs. J'aimais beaucoup à jouer les héros dans les tragédies, et les colins dans les opéras comiques; mais j'aimais surtout les petits maîtres, les marquis, les chevaliers dans

les pièces de bon ton. On trouvait que je portais à merveille l'épée et l'habit brodé; il n'y avait contre moi que mon maudit accent languedocien dont on prétendait que je ne pouvais me défaire; car moi, je soutenais que je n'en avais plus ou presque plus. Je m'étais gardé de dire à mes camarades que j'avais été garçon perruquier, et que je conservais encore quelques pratiques par amitié, par habitude et pour ne pas perdre ma main. Je me faisais appeler Giffard de Quissac, et l'on ne doutait pas que je ne fusse un jeune homme d'une très-bonne famille.

Je voulus faire admirer mes talens à mon ami Lefèvre, à sa femme et à la sœur de sa femme; je leur donnai des billets qu'ils acceptèrent avec reconnaissance. Ce soir-là, je me surpassai; je jouais le fils de Brutus et le marquis petit-maître de *la Feinte par amour*. Aussi quand j'allai les voir le lendemain, ils étaient dans l'admiration. La personne la plus enthousiasmée,

c'était la petite Thérèse. Bientôt elle laissa entrevoir à sa sœur qu'elle voudrait bien aussi jouer la comédie. Je pensai que Thérèse serait une excellente acquisition pour notre troupe; j'appuyai sa demande avec beaucoup de chaleur. Il s'en fallait que la proposition fût du goût de madame Lefèvre; elle craignait que la comédie ne dérangeât sa sœur qui n'avait pas déjà trop d'inclination pour son état. Connaissant le caractère vif et léger de Thérèse, sachant qu'elle passait les nuits à lire des romans, la bonne madame Lefèvre avait bien d'autres craintes; j'essayai de la rassurer, je lui vantai la bonne conduite de tous nos jeunes gens, la sagesse, la vertu de toutes nos dames. Madame Lefèvre n'était pas convaincue par tous mes beaux raisonnemens, et elle doutait surtout de celui qui répondait des autres. Cependant elle aimait tant sa sœur! Thérèse la priait d'un ton si caressant qu'elle se sentait ébranlée. Pour achever de la décider, son mari se

joignit à nous. Lefèvre, depuis son mariage, était devenu pour sa petite belle-sœur le père le plus tendre et le plus faible ; il la gâtait comme on gâte un enfant bien-aimé. Il fut convenu que madame Lefèvre ne quitterait pas sa sœur pendant les répétitions qui se faisaient le soir après le travail de la journée ; car chacun des acteurs et des actrices avait un état que la comédie lui faisait bien un peu négliger, mais qu'il fallait avoir l'air d'exercer. Il fut convenu que madame Lefèvre aurait la bonté de servir de femme de chambre à sa sœur pendant les représentations. La petite Thérèse sauta de joie en voyant qu'on cédait à ses vœux, et elle se mit tout de suite à étudier ses rôles. Je la présentai ainsi que sa sœur à la société, et elle fut agréée.

Les débuts de mademoiselle Thérèse Beaumont furent très-brillans ; elle jouait les jeunes princesses de la tragédie et les soubrettes de la comédie. On la cita bientôt comme une de nos premières actrices.

Comment n'en devins-je pas alors passionnément amoureux? Mon cœur était occupé d'une autre passion. Une demoiselle Aglaé Delbois, seconde fille de boutique d'une des principales marchandes de modes de la rue de la Ferronnerie, qui jouait les reines et les coquettes, m'avait inspiré des sentimens d'autant plus violens qu'elle faisait la cruelle avec moi.

Grâce à cette profonde passion, à mes spéculations sur les assignats, à mon commerce de brocantage, aux répétitions, aux représentations de nos comédies bourgeoises, tout mon temps était pris, toutes mes idées étaient absorbées; et les grands événemens qui remplirent l'année 1791 se passèrent sans que je m'en inquiétasse. Nous avions bien parmi nous quelques bons patriotes qui entrèrent en défiance de la cour au moment du départ du roi, qui reprirent toute leur confiance à l'acceptation de la constitution; mais nos tra-

casseries de coulisses nous occupaient bien plus que les affaires publiques.

Que de gentilshommes avaient déjà émigré! Le marquis de Rinville était encore en France; il se proposait bien d'aller joindre ses amis de Coblentz; mais il reculait toujours l'instant du départ. Il aimait tant Paris, quoiqu'il le trouvât déjà bien changé! Comment le quitter? C'était encore le lieu où il pouvait le plus facilement s'amuser et faire des dettes. Cependant il poursuivait de ses quolibets les patriotes; il les narguait par sa contenance impertinente, dans les promenades, dans les spectacles, surtout au théâtre de la rue Feydeau qui venait d'être construit, et où il ne manquait pas de se montrer les jours d'opéra italien, parmi les aristocrates les plus prononcés. Il croyait toujours que la révolution ne durerait pas, et que le premier coup de canon tiré par les armées étrangères ferait tout rentrer dans l'ordre et la soumission.

Un jour je lui parlai de notre comédie bourgeoise. « Oh! c'est trop plaisant, » s'écria-t-il en éclatant de rire, « Toi, » Giffard, jouer la comédie! » — « Et la » tragédie, s'il vous plaît, monsieur le » marquis, » repris-je avec une gravité importante. « La tragédie! c'est encore » plus comique. » Il continuait de rire aux éclats. « A votre aise, lui dis-je, mais » je vous réponds que, sans parler de » moi, qui ne vais pas trop mal, nous » avons des talens et de l'ensemble. A » notre dernière représentation, M. Du- » rosay, qui est certainement un des pre- » miers talens du boulevart pour la pan- » tomime et pour la diction, est venu nous » voir, et il a été très-content, si content » qu'il en était presque jaloux. » — « Ah! » parbleu! il faut que je voie cela; Paris » offre si peu de ressources aujourd'hui » que je ne veux pas laisser échapper cette » occasion de rire; il faut que tu me don- » nes une loge pour moi et pour mes

» amis. » A cette demande de M. le marquis, je me trouvai fort embarrassé. Je désirais, dans mon amour-propre, frapper d'admiration un connaisseur comme M. de Rinville; mais, d'un autre côté, M. le marquis et ses amis étaient si railleurs, si disposés à s'égayer aux dépens de nous autres, qu'en dépit de la révolution ils continuaient à regarder du haut de leur grandeur! Je tremblais que nos talens n'échouassent devant ces messieurs. Ma vanité l'emporta. Deux jours après, j'apportai à M. le marquis les coupons d'une loge de six places, où trois personnes pouvaient tenir à l'aise.

On jouait une tragédie patriotique. Le marquis et ses amis, suivant l'usage ordinaire de ces messieurs, arrivèrent fort tard, vers la fin du premier acte, et causèrent un grand scandale en entrant et en laissant tomber avec fracas leurs banquettes. Je ne sais quel bel-esprit de notre troupe dit en ricanant : « Ils ne sont pas

» changés depuis Molière. » A chaque vers ils faisaient retentir la salle de bravos et d'applaudissemens ironiques, en sorte que le parterre était courroucé, et que nous autres acteurs, sur le théâtre, nous étions tout déconcertés. Pour ma part, j'étais glacé, je ne me sentais plus mes moyens; la mémoire me manqua deux ou trois fois; j'appelai le souffleur à mon aide, et le pauvre souffleur, aussi troublé que les acteurs, feuilletait son livre sans pouvoir s'y retrouver. La tragédie se traîna ainsi jusqu'à la fin, avec des coupures forcées. Entre les deux pièces, le parterre furieux voulait faire un mauvais parti à MM. les aristocrates qui, tout fiers d'avoir jeté le désordre dans une troupe de comédiens bourgeois, regardaient le parterre d'un air insolent, et semblaient avoir remporté une victoire sur les patriotes français.

Mademoiselle Thérèse Beaumont n'avait point joué dans la tragédie; mais elle avait un joli rôle de soubrette dans la petite

pièce. Nous tremblions que ces messieurs ne troublassent également cette petite pièce, et mademoiselle Thérèse surtout avait une grande frayeur. Nous fûmes agréablement trompés. Ils furent attentifs, silencieux; ils applaudissaient, mais avec décence, et toujours à propos. Mademoiselle Thérèse, parmi tous les autres, eut le bonheur de leur plaire. Le marquis paraissait en extase du mérite et de la jolie figure de la jeune actrice.

CHAPITRE VII.

COMMENCEMENT D'UNE DOUBLE INTRIGUE AMOUREUSE.

Le lendemain, je trouvai M. de Rinville enchanté du spectacle; il s'était bien un peu diverti à la tragédie, beaucoup moins cependant que ses compagnons à qui, plusieurs fois, il avait voulu vainement imposer silence; mais il avait été ravi de la manière dont la petite pièce avait été jouée. Il me fit de grands complimens : jamais il ne se serait douté que j'eusse autant d'aisance et de talent; puis il me parla en enthousiaste du jeu de l'actrice qui avait joué la soubrette. C'était Thérèse. Il lui trouvait la figure la plus piquante, une

voix nette et mordante, beaucoup d'esprit, de grâce et de naturel. « Sais-tu la folle » idée qui m'a passé par la tête? ajouta-t-» il; j'ai envie de m'enrôler parmi vous. » Ce doit être un grand plaisir que celui » de jouer la comédie... quand on a du ta-» lent; et j'en ai. Oui, parbleu! sais-tu » qu'au collége j'ai joué, avec beaucoup de » succès, Dolabella dans *la mort de César?* » Alors, il se mit à me déclamer toute une tirade de tragédie. Suivant ma double habitude de penser comme les personnes qui me parlaient, et de chercher toujours à les flatter, je lui rendis tous les complimens qu'il venait de m'adresser. Je trouvais dans sa déclamation un ton d'homme de qualité qui m'enchantait. « Tu » crois donc, me dit-il, que je ne m'en » tire pas mal, et que je pourrai faire hon-» neur à la troupe? Allons, c'est décidé; » dès ce soir tu me présenteras à tes ca-» marades. Je n'y mets que deux condi-» tions. La première, c'est que tu ne me

» feras connaître à personne pour le marquis de Rinville. Je me nommerai.... » comment?... Silvestre; oui, M. Silvestre, » jeune homme très comme il faut, fils » d'un procureur de province, envoyé à » Paris par sa famille pour y étudier la » médecine, le droit ou la chirurgie. La » seconde, c'est que je ne serai pas forcé » de jouer dans vos horribles pièces pa- » triotiques. Oh! ne crains rien; cela ne » m'empêchera pas de faire le patriote, et » de passer pour l'un des vôtres; car vous » êtes tous sans doute des démocrates enra- » gés?... Patience, patience, messieurs... » ajouta-t-il, en soupirant, et mêlant à son soupir un petit ton de menace.

Nous convînmes de nos faits; le soir même il y avait une répétition et une assemblée générale. Le marquis fut présenté, admis dans la compagnie sous le nom de Silvestre. Il choisit l'emploi des valets; il était aisé de voir que ce choix était dicté par l'idée qu'il se trouverait en scène avec

la soubrette. Dès cette première soirée, tout le monde s'aperçut que le nouveau venu, M. Silvestre, regardait avec beaucoup d'intérêt et de sensibilité mademoiselle Thérèse Beaumont. Je m'en aperçus comme les autres; mais j'avoue que je ne m'en inquiétais pas beaucoup; je n'étais occupé que de ma belle Aglaé, près de laquelle je continuais de me montrer aux petits soins, et qui continuait d'être fort dédaigneuse avec moi. Une seule personne ne remarqua pas les regards très-significatifs de M. Silvestre; ce fut la bonne madame Lefèvre, qui ne manquait pas d'accompagner sa sœur à toutes les répétitions. Parmi tous ces jeunes gens, c'était surtout moi que cette digne femme craignait pour sa sœur. C'est sur moi, c'est contre moi qu'elle dirigeait toute sa surveillance. Elle ne pouvait croire qu'il y eût un aussi mauvais sujet que moi. Quant à M. Silvestre, elle ne fit attention qu'aux politeses qu'il lui adressa et à ses discours sages et sensés. Le

marquis n'était pas un aigle; mais il savait merveilleusement faire l'hypocrite et le sentimental auprès des dames; peut-être même madame Lefèvre conçut-elle dès ce moment l'idée que ce jeune homme serait un bon parti pour Thérèse. Après la répétition, M. Silvestre offrit à madame Lefèvre de la reconduire, et il avait déjà inspiré tant de confiance que son offre fut acceptée. Ce fut un coup d'œil fort divertissant pour moi de voir l'élégant marquis de Rinville transformé en jeune étudiant, donnant le bras droit à madame Lefèvre, le bras gauche à mademoiselle Thérèse, et reconduisant avec respect jusqu'à leur porte deux pauvres couturières.

Que j'eus à me féliciter de cette soirée! Dans cette pièce où M. Silvestre devait jouer le valet, et mademoiselle Thérèse la soubrette, on me donna le rôle d'amoureux; le rôle d'amoureuse appartenait de droit à mademoiselle Aglaé. Quel bonheur de pouvoir parler d'amour pendant les répé-

titions et la représentation à la femme que j'adorais! Quelles délices de recevoir en scène un tendre aveu de celle dont je voulais réellement obtenir un aveu! Mademoiselle Aglaé avait une passion prononcée pour les gens de qualité. Elle était la plus aristocrate de toutes nos dames. Par vanité, par caprice, tandis que la plupart des comédiens et des petits bourgeois se prononçaient en patriotes, beaucoup de comédiennes et de grisettes se prononçaient en aristocrates; elles se regardaient comme des femmes de qualité. Au surplus il y avait une cause à l'aristocratie de mademoiselle Aglaé. Elle avait pour bienfaiteur, pour ami, un riche patriote; pour le séduire elle avait commencé par afficher un grand patriotisme; depuis qu'elle le tenait, elle faisait l'aristocrate pour le contrarier. Je ne sais si elle fut touchée de quelques airs de petit maître que je m'avisai de prendre; mais pour la première fois, tandis que le marquis reconduisait madame Lefèvre et sa sœur,

j'obtins la faveur de reconduire mademoiselle Aglaé, qui venait toute seule à la répétition sans mère, sœur, ni cousine.

Ce soir-là même, je commençai à exécuter un grand et téméraire projet que le travestissement de M. le marquis m'avait inspiré. « Voilà un marquis, m'étais-je dit, » qui se transforme en élève en droit; » pourquoi ne me transformerais-je pas en » marquis? » D'abord, pour disposer en ma faveur mademoiselle Aglaé, je lançai deux ou trois mots bien aristocratiques; je vis qu'ils faisaient leur effet, qu'à mesure que je m'escrimais contre la révolution, le dédain diminuait et l'estime augmentait. Il ne fallait pas aller trop vite; j'attendis que nous fussions près de la rue de la Ferronnerie pour laisser échapper d'autres mots sur les dangers que couraient à Paris les hommes de qualité qui avaient eu l'imprudence de se prononcer dans leurs provinces, quelques autres sur la nécessité où se trouvaient plusieurs hommes très com-

me il faut de se cacher, de se déguiser, de passer pour des gens d'une qualité inférieure. Je vis que mes paroles donnaient beaucoup à penser à mademoiselle Aglaé. Elle me pressa vivement de m'expliquer, elle me dit qu'elle était capable plus que personne de garder un secret, surtout s'il intéressait une noble et malheureuse famille. J'eus l'air de me repentir d'avoir parlé; nous étions arrivés à sa porte; je la saluai respectueusement et en me donnant avec autant de grâce que d'aisance les airs importans d'un fat de bonne maison.

Le lendemain, mademoiselle Aglaé me dit qu'elle n'avait pu dormir de la nuit et qu'elle avait été rêveuse toute la journée, tant elle s'était sentie préoccupée de la confidence que j'avais commencée. Alors je lui révélai que j'étais le jeune marquis de Quissac; que j'avais été obligé de quitter le château de mes pères; que je m'étais réfugié à Paris où ma famille me faisait passer de nombreux secours; que mes

parens me laissaient le choix d'émigrer ou de rester caché dans la capitale; que d'abord j'avais pensé qu'il convenait à un gentilhomme comme moi d'émigrer, mais qu'ensuite, et depuis que, pour passer le temps agréablement, je m'étais agrégé à cette petite troupe de comédie bourgeoise, je me sentais retenu à Paris par un charme irrésistible et qui me fermait les yeux sur tous les dangers que j'y pouvais courir. « Car, ajoutai-je, en baissant les yeux et d'une voix tremblante, » « il est un autre » secret que vous ignorez, que je crains » et que je brûle de vous dévoiler. » L'orgueilleuse grisette ne devinait que trop cet autre secret. Par pudeur ou plutôt par coquetterie, elle ne me pressa pas de le lui confier; mais le jour suivant elle y revint avec adresse, adresse bien inutile, puisque je n'aspirais moi-même qu'à me déclarer; ce que je fis avec le plus d'âme et de bon ton qu'il me fut possible. Comme j'avais d'ailleurs des manières galantes et géné-

reuses, avant le jour de la belle représentation où devait débuter M. Silvestre, et où mademoiselle Aglaé devait jouer avec moi le rôle d'amoureuse, elle m'avait avoué qu'elle n'était pas insensible à mon amour.

Pendant que j'avançais ainsi mes affaires auprès de mademoiselle Aglaé, M. le marquis de Rinville, sous le nom de Silvestre continuait ses tendres œillades à mademoiselle Thérèse. Il cherchait à se donner l'air passionné en répétant les scènes du valet avec la soubrette ; il y mettait plutôt la tendresse d'un amant que l'effronterie d'un valet. Il n'y a pas de surveillance qui tienne dans une société de comédie bourgeoise; malgré toute la vigilance de madame Lefèvre, le marquis trouva plus d'une occasion de glisser quelques mots à mademoiselle Thérèse; et d'ailleurs la bonne madame Lefèvre, toujours abusée, pensait de plus en plus que ce monsieur Silvestre était un jeune homme honnête, rangé, et

elle se plaisait à voir en lui un bon parti pour sa sœur.

On est fort indiscret dans les coulisses sur les intrigues galantes qui s'y préparent; aussi comme on chuchotait, comme on jasait déjà sur les soins et les assiduités de M. Silvestre près de sa jeune soubrette ! mais on y est d'une discrétion admirable avec les pères, mères, tantes, frères, sœurs, maris, ou amans trompés. Rien ne vint aux oreilles de madame Lefèvre qui continua de rester dans la plus complète sécurité.

Cependant j'eus un mouvement d'honneur. Je ne pensai pas à éveiller l'attention de madame Lefèvre, ni à révéler à Thérèse le véritable nom du prétendu Silvestre. Fi donc ! c'eût été une trahison envers mon camarade ; mais je crus devoir m'adresser à lui ; je le suppliai d'épargner l'innocente, de ne pas chercher à la placer sur la liste des infortunées qu'il avait faites. J'avais mis beau-

coup de pathétique dans mon allocution. Le marquis me répondit tantôt avec légèreté, tantôt avec cette hypocrisie habituelle parmi les hommes qui, pour déguiser leurs prétentions, ne se font pas scrupule d'accumuler les protestations d'honneur et de vertu : « Eh! mon cher, me disait-il, quelle opinion » as-tu de moi? J'aime à causer avec » cette petite fille parce qu'elle est à la fois » innocente et maligne; mais voilà tout. » Va, va, tu peux songer à l'épouser quand » tu voudras; ce ne sont pas mes assiduités qui doivent mettre obstacle à votre » mariage. » Je ne me sentais que médiocrement rassuré par ces belles paroles; mais j'étais tellement occupé de mon intrigue avec mademoiselle Aglaé! je crus avoir rempli tout mon devoir d'amitié envers Thérèse en implorant pour elle la compassion du marquis.

La représentation de début de M. Silvestre alla fort bien, à l'exception toutefois du débutant. Cet homme qui, peu de

jours auparavant, était venu dans l'intention de se moquer de nous, et qui s'en était joliment acquitté, nous donna beau jeu pour prendre une complète revanche. Il fut tour à tour gauche et froid. Il ne manqua pas de mémoire; mais il avait l'air d'un écolier qui récite sa leçon, et il manqua toujours d'âme et d'esprit. Comme il aurait été sifflé si nous n'eussions pas joué devant des amis! On se moque sans pitié et même avec délices d'un pauvre comédien; et l'on ne sait pas combien il est difficile de se borner à n'être pas ridicule en jouant la comédie. Le marquis de Rinville, malgré son peu de prétention à bien jouer, malgré sa fatuité, ou peut-être même à cause de sa fatuité, souffrait cruellement. Se montrer aussi mauvais acteur devant sa chère petite Thérèse! Être presque hué d'un parterre composé de bourgeois et de gens du peuple! il affectait de rire, il ricanait en rentrant dans les coulisses, comme s'il se fût moqué des murmu-

res du public; mais il suait à grosses gouttes; son rouge ne tenait pas sur ses joues; on voyait que toute la machine était en souffrance. Peut-être eût-il été applaudi si l'on eût su que c'était M. le marquis de Rinville qui nous faisait l'honneur de jouer avec nous.

Heureusement pour lui, cet échec ne fit pas impression sur mademoiselle Thérèse. Le marquis, fort déconcerté sur le théâtre, continua d'être galant et passionné hors de la scène, et la pauvre jeune fille continuait de trouver M. Silvestre bien aimable.

CHAPITRE VIII.

GIFFARD EN BONNE FORTUNE.

Le jour du début malencontreux de M. le marquis, une circonstance contribua beaucoup à redoubler son dépit. Plus M. le marquis avait excité de murmures, plus son perruquier avait été applaudi. Jamais je n'avais si bien joué; mais aussi, jamais acteur n'avait été mieux secondé. Mademoiselle Aglaé Delbois se montra parfaite; nos scènes d'amour furent si brûlantes, nous nous sentions tellement électrisés que nous électrisâmes en même temps les loges et le parterre. Touchée de la chaleur avec laquelle je lui avais exprimé mes sentimens, mademoiselle Aglaé se laissa vaincre

à mes instances, et voulut bien me promettre de passer la journée du lendemain avec moi. Elle trouva le moyen d'obtenir un congé de sa marchande de modes, sous prétexte qu'elle était invitée à dîner chez une parente. Elle vint me joindre à un rendez-vous que je lui avais donné au coin de la rue aux Fers. Je l'attendais dans un fiacre où je m'empressai de la faire monter. Nous nous rendîmes chez un des traiteurs restaurateurs des nouveaux boulevards, à l'Arc-en-ciel. Nous demandâmes un cabinet particulier, j'ordonnai un dîner délicat. Nous nous proposions d'aller ensuite à l'Ambigu-Comique; après le spectacle je devais la reconduire en voiture au lieu de notre rendez-vous du matin, et delà, pour mettre en défaut la médisance, elle devait regagner à pied et seule, son magasin de modes.

Malheureusement, ce jour-là, il y avait à l'Arc-en-ciel un repas de douze ou quinze patriotes, membres de diverses sociétés po-

pulaires. Ils étaient à table quand nous arrivâmes ; ils parlaient très-haut et tous ensemble. La salle où ils étaient réunis n'était séparée de notre petit cabinet que par une légère cloison et une porte vitrée ; nous entendions leurs discours et leurs chants patriotiques. Ces discours et ces chants faisaient mal à une aristocrate aussi prononcée que mademoiselle Aglaé. En ma qualité de marquis de Quissac, aussi indigné qu'elle-même, plus d'une fois je parus tenté d'aller imposer silence à ces insolens chanteurs ; elle eut beaucoup de peine à me retenir.

Au milieu de ces voix confuses, il y en avait une qui de temps en temps, semblait donner des inquiétudes à mademoiselle Aglaé, mais bientôt elle se rassurait. Plusieurs de ces importuns voisins sortaient, rentraient, passaient devant notre cabinet ; nous recommandions au garçon qui nous servait de fermer notre porte, mais quelquefois il la laissait entr'ouverte. Il venait de nous apporter des huîtres, lorsque cette

porte laissée entr'ouverte est poussée avec fracas, et nous voyons entrer un des convives de la salle voisine, un gros homme, d'une forte taille, l'œil furieux, la serviette à la boutonnière, qui d'une voix colère s'écrie : « Ah ! je vous y prends, la belle! » » — « Dieu! c'est lui ! je suis perdue, » dit mademoiselle Aglaé. Et je la vois prête à se trouver mal. Je me lève, et me plaçant entre le gros homme et la belle à demi évanouie pour éviter les voies de fait auxquelles il semblait fort disposé à se porter : » Monsieur, lui dis-je, respectez madame. » » — « Qui! moi, que je respecte une per-» fide qui me trompe, et que je surprends » en tête-à-tête dans un cabinet de l'Arc-» en-ciel. » — « Monsieur, quels que » puissent être vos droits sur madame, » songez qu'elle est sous ma protection et » que je saurai vous empêcher de la mal-» traiter. » — « Arrêtez, monsieur Legris, » dit mademoiselle Aglaé qui avait recouvré ses sens, et qui voulut prendre un

haut ton, « suis-je votre esclave? suis-je
» votre femme, votre fille ou votre nièce?
» je suis libre, maîtresse de mes actions,
» et je vous déclare que dès ce moment
» tout est rompu entre nous. » — « C'est
» parbleu bien comme je l'entends, reprit
» M. Legris; mais ce ne sera pas sans avoir
» châtié le petit fat qui s'avise d'aller sur
» mes brisées. » — « Monsieur, prenez
» garde à ce que vous dites, répondis-je;
» savez-vous à qui vous parlez? » — « Par-
» bleu! à quelque clerc de procureur, quel-
» que faraud de garçon marchand. » —
« Ah Dieu! » s'écrie mademoiselle Aglaé,
« vous, garçon marchand, monsieur le mar-
» quis! » — « Marquis! » réplique Legris
étonné et encore plus furieux; « c'est un
» marquis! » — « Oui, dis-je, M. le marquis
» de Quissac qui saura vous faire repentir
» de votre insolence. » — « Eh quoi! c'est
» pour un ci-devant, pour un marquis que
» mademoiselle me trompe? Morbleu!
» Ventrebleu! » M. Legris, frangier-pas-

sementier de la rue Saint-Denis, mari d'une jolie femme qu'il négligeait pour les filles de modes de la rue de la Féronnerie, était d'ailleurs grand patriote, et l'un des plus furibonds orateurs de la section des Lombards ou de la section Mauconseil, je ne sais laquelle des deux. Tous les trois nous jouions un assez sot rôle; mademoiselle Aglaé était moins fâchée d'avoir été surprise que de m'avoir compromis en me nommant marquis devant M. Legris. Malgré mon effronterie, je ne laissais pas de craindre les suites de l'aventure. M. Legris écumait de colère. « Mon petit marquis, » me dit-il en me serrant la main avec force, « vous allez me faire le plaisir de » m'accompagner. J'ai dans la chambre » voisine plusieurs amis qui sont en uni- » forme; ils voudront bien nous prêter » leurs armes, nous servir de témoins, et » là, derrière le mur du jardin, je vous » prouverai qu'aujourd'hui les bourgeois » sont de force à se mesurer avec les mar

» quis. Vous pourrez ensuite, si vous n'en » mourez pas, en aller donner des nou- » velles à Coblentz. Ah! le temps est passé » où les marquis nous soufflaient impuné- » ment nos femmes et nos maîtresses. J'au- » rais pardonné, je crois, à mademoiselle » de me tromper pour un patriote, mais » pour un ci-devant!..... » Aux cris de M. Legris, les convives de la salle voisine, les gens de la maison et toutes les personnes qui se trouvaient à l'Arc-en-ciel étaient accourus; la scène devint bientôt un tapage où l'on ne pouvait s'entendre. La femme du traiteur reprochait aigrement à mademoiselle Aglaé d'être la cause d'un scandale qui allait perdre sa maison de réputation, M. Legris continuait de me presser de sortir. «Messieurs, mes amis, disait-il, » je vous prends tous à témoin de l'injure » qui m'est faite par mademoiselle et par » ce petit fat de marquis de Gissac,... de » Cuissac,... de Fissac; j'en veux avoir ven- » geance. » — « Oui, sans doute, répon-

» daient les autres; un marquis! un ci-de-
» vant! un noble! » Je commençais à me trouver fort mal à mon aise. Les garçons riaient au lieu de prendre ma défense. « Mais pourquoi vous battre avec lui, re-
» prirent les convives? » — « Fi donc! »
— « Il faut le battre bien plutôt. » Un des plus malins proposa de faire danser M. le marquis sur la couverture comme Sancho Pança. La proposition fut accueillie avec de grandes acclamations, ce qui me fit frémir. Nous étions dans un quartier presque désert. Qui pouvait venir à mon secours? quelques gardes nationaux du corps de garde le plus voisin. Que faisait mademoiselle Aglaé? depuis l'entrée tumultueuse de tous les convives qui pouvaient à peine tenir dans la chambre, elle était assise, pâle, tremblante, désolée de m'avoir livré au courroux de tous ces patriotes, recevant avec effroi et sans y répondre, les reproches de la maîtresse de la maison, respirant des sels qu'une servante

plus compatissante que sa maîtresse lui avait apportés. « Messieurs, mes amis, mes » camarades, » dis-je en élevant la voix, « je suis coupable envers M. Legris; c'est » vrai. Je suis prêt, s'il l'exige, à lui en » rendre raison ; mais suis-je coupable en- » vers vous? Je ne suis pas marquis, » criai-je avec force ; « je ne suis pas un ci- » devant. C'est un conte que j'avais in- » venté comme un moyen de plaire à ma- » demoiselle. » Ici mademoiselle Aglaé me jeta un coup d'œil incertain et déjà courroucé. Je continuai : « Je suis patriote, pa- » triote comme vous, roturier comme vous, » plus roturier que vous ; je suis un bour- » geois,... moins qu'un bourgeois. » — « A » d'autres, s'écrièrent-ils. » — « Tout mau- » vais cas est niable. » — « Il veut s'en » dédire pour nous apaiser. » — « Ils ne » sont plus si fiers de leur naissance à » présent. » — « Mais il y a trop de no- » blesse dans vos traits et dans vos ma- » nières pour que nous ajoutions foi à vos

» paroles, monsieur le marquis. » — « Nous » nous en tenons à votre première dé» claration, monsieur le marquis. » — « Et » vous allez être berné, monsieur le mar» quis. » Déjà l'un d'entre eux avait saisi une couverture et ils se disposaient à me faire descendre dans un petit jardin écarté. « Messieurs,... citoyens, leur dis» je, je vous le jure, je vous en donne » ma parole d'honneur, je suis Giffard ; » je suis perruquier, Giffard le perru» quier. » — « Eh! oui, » dit en fendant la foule, un homme qui jusque-là n'avait pu m'apercevoir, tant il y avait de monde dans la chambre, « c'est Giffard; c'est mon » perruquier. » Je reconnus le comédien Durosay qui me regardait en éclatant de rire. « Un perruquier ! » s'écrie mademoiselle Aglaé, avec le ton du plus dédaigneux dépit. — « Un perruquier! s'écrie M. Legris, » c'est un pareil homme que mademoiselle » me donne pour rival ! un coiffeur qui » se fait passer pour un marquis ! et il

» ose se dire patriote! je ne m'abaisserai
» pas à me battre contre lui; mais qu'on
» le berne. » Ils semblaient tous encore plus irrités contre le faux marquis qu'ils ne l'avaient été contre le véritable. « Un
» roturier! disaient-ils, un citoyen! se
» donner pour un ci-devant afin de plaire
» à une grisette aristocrate! quelle infa-
» mie! » Je ne sais comment la scène aurait fini si le généreux Durosay ne s'était interposé et n'eût demandé grâce pour moi. Après avoir démontré à ces messieurs qu'il y aurait peu de générosité à se venger si cruellement du tour que j'avais été sur le point de jouer à M. Legris, il ajouta que j'étais un bon enfant, un bon vivant et même un bon patriote. Ici M. Legris jeta des yeux de courroux tour à tour sur mademoiselle Aglaé et sur moi, puis un violent éclat de rire vint interrompre sa colère. « Parbleu! dit-il, je serais bien
» dupe de m'affliger d'un accident aussi
» commun. Après tout, ne dois-je pas me

» féliciter d'être éclairé sur le compte de » mademoiselle? je me rends justice; je ne » suis pas un assez grand seigneur pour » elle. Si vous m'en croyez, mes amis, » nous allons nous remettre gaiement » à table et laisser mademoiselle avec » M. le marquis. Quant à moi, je veux » achever de noyer mon chagrin : garçon, » du vin de champagne; vous le mettrez » sur la carte de monsieur le marquis. » Ils sortirent tous en nous accablant de mauvaises plaisanteries où ils cherchaient à mettre de l'esprit, et où ils parvenaient trop bien à mettre de la méchanceté; il n'y eut pas jusqu'à mon ami Durosay qui ne s'en mêlât pour se payer apparemment de m'avoir sauvé du traitement rigoureux qu'on me préparait. « Mon pauvre Giffard, » me dit-il, je ne vous conseille plus de » faire le marquis; c'est un rôle qui ne » vaut rien par le temps qui court. » Puis prenant un air tout à la fois goguenard et respectueux : « Madame la marquise, j'ai

» l'honneur de vous présenter mes très-
» humbles hommages. »

Nous nous trouvâmes tête à tête, mademoiselle Aglaé et moi ; nous étions debout près de la table, gardant le silence. Le garçon vint servir notre dîner. Ce drôle ne se permit aucune épigramme, mais il avait l'air presqu'aussi moqueur que les convives du grand salon qui venaient de nous quitter. Il nous avertit que notre dîner était servi ; mademoiselle Aglaé jeta sur lui un regard plein de fierté, un regard encore plus fier sur moi, commanda au garçon de lui faire avancer une voiture et sortit de la chambre pour aller l'attendre au rez-de-chaussée dans le vestibule, avec l'air digne et majestueux d'une reine de théâtre.

Je me disposais à manger solitairement le bon dîner que j'avais commandé pour la belle et pour moi ; mais ne voilà-t-il pas que le comédien Durosay et le gros passementier Legris, instruits que ma dame m'avait

quitté, entrent gaiement dans mon cabinet et que le passementier pour me prouver, dit-il, qu'il est tout-à fait sans rancune ainsi que tous les autres convives, m'invite à dîner avec eux. Bon gré, malgré, il fallut les suivre. On me fit asseoir au milieu de la table; on m'accabla de railleries; tantôt ils m'appelaient M. le marquis Giffard, tantôt M. le perruquier de Quissac; ils ne m'en voulaient plus, mais ils regrettaient de ne m'avoir pas vu sauter sur la couverture. J'avais le cœur gros; je ne me sentais pas d'appetit, mais ils me forcèrent tant à manger et à boire, que vers la fin du repas je repris un peu de gaieté et que je répondis d'assez bonne grâce à leurs plaisanteries. Cependant je m'échappai le plus tôt qu'il me fut possible, et je rentrai chez moi bien triste et bien honteux.

CHAPITRE IX.

LES PREMIERS MOIS DE 1792. — GIFFARD ABANDONNE LA CAUSE DU PEUPLE.

Le lendemain, je ne sortis que pour faire mes pratiques; j'en manquai plusieurs; contre mon usage je fus taciturne avec les personnes que je coiffai; je m'empressai de rentrer chez moi pour y cacher mon dépit. Le second jour, j'étais plus gai; le souvenir de mon aventure était presque effacé; j'avais repris ma suffisance, mon impertinence. J'allai à notre petite société de comédie. Je me préparais à braver effrontément les regards de mademoiselle Aglaé. Je n'y trouvai ni elle, ni Thérèse, ni M. Silvestre : mais tous mes autres

camarades étaient instruits de cette fatale aventure de l'Arc-en-ciel. J'ai toujours pensé que c'était par une indiscrétion de mon ami Durosay, qui m'avait pourtant bien promis de garder le secret. Dieu sait comme ces bons camarades s'égayèrent à mes dépens! soit qu'on eût brodé le fait soit qu'ils voulussent s'amuser à l'amplifier, ils prétendaient que les choses avaient été poussées à l'extrémité; il y en eut même un qui me soutint qu'en passant sur les Boulevards, il m'avait vu cabrioler en l'air par-dessus les murs du jardin de l'Arc-en-ciel. J'étais d'une colère..... Je ne conçois pas encore comment je ne demandai pas raison à cet impertinent railleur.... Oh! pour cette fois mon chagrin fut profond! Je jurai de ne plus mettre les pieds à notre société bourgeoise.

Mademoiselle Aglaé se réconcilia-t-elle avec M. Legris? resta-t-elle dans son magasin de modes? je ne sais; je ne la revis plus. Je tombai dans un accès de

misanthropie ; je haïssais les hommes ; je méprisais les femmes ; elles étaient toutes fausses, vaines, coquettes...... Je ne sortis de mon humeur noire que pour m'abandonner au regret de l'ancien régime. Jusqu'alors, je m'étais contenté d'abjurer mon civisme ; je devins un aristocrate exalté. J'étais si ulcéré, si révolté, si indigné du traitement que ces patriotes de l'Arc-en-ciel avaient voulu me faire subir ! j'avais tellement sur le cœur les mauvaises plaisanteries dont mes camarades m'avaient accablé..... ! « Morbleu ! me disais-je, « pourquoi ne suis-je pas réellement un » marquis ? pourquoi ne suis-je pas un » prince ? j'émigrerais ; j'irais à Coblentz ; » je reviendrais à la tête d'une armée de » cent mille hommes plus ou moins pour » mettre à la raison ces insolens, ces impertinens démocrates. Et d'ailleurs, qu'y » a-t-il à faire en France à présent ? plus » de goût, plus de lumières ! voilà qu'on » commence à retomber dans la barbarie ;

» il n'y aura bientôt plus de l'eau à boire
» pour un habile coiffeur ; les grandes
» perruques parlementaires ont disparu;
» à peine avons-nous encore à coiffer quel-
» ques brigadières; adieu les cheveux flot-
» tans de nos jeunes robins, les ronds
» élégans et poudrés à blanc de nos jeunes
» abbés et de nos riches prélats........»
J'entrevoyais un sinistre avenir; j'éprouvais comme un terrible pressentiment des coiffures sans poudre à la titus et à la caracalla, qui peu d'années après, devaient anéantir mon art. Que j'étais dans une belle veine pour philosopher et m'apitoyer sur ma position ! j'avais gagné beaucoup d'argent ; mais j'en avais encore plus dépensé, et je n'avais pas un sou devant moi.

Depuis son brillant début, M. de Rinville ne songeait plus à jouer la comédie ; mais, toujours sous le nom de Silvestre, il continuait de fréquenter cette petite société bourgeoise. Il assistait aux répétitions et aux représentations tout-à-fait en amateur

Comme il était aimable et grand dans ses manières, comme c'était lui qui faisait généreusement tous les frais des parties de plaisir, il était bien vu, bien reçu de tous ces jeunes gens. C'est lui qui faisait répéter les rôles à mademoiselle Beaumont. Souvent il était le souffleur aux répétitions et même aux réprésentations. La crédule et confiante madame Lefèvre continuait de plus en plus à le voir de bon œil; elle commençait même à s'étonner qu'il ne parlât pas de ses prétentions; elle le trouvait trop timide, et le plus adroitement qu'elle pouvait, elle cherchait à l'encourager à s'expliquer.

M. le marquis sut bientôt mon aventure de l'Arc-en-ciel dans tous ses détails. Combien ses éclats de rire et ses bruyans transports de gaieté étaient mortifians pour moi! mais le lendemain ce fut son tour d'être sombre et triste. Cet homme, qui la veille m'avait raillé cruellement, avait éprouvé lui-même dans la soirée, je ne sais quelle mystifi-

cation de la part de quelques patriotes. J'étais tenté de prendre ma revanche, et de lui demander si l'on avait aussi voulu le berner. Il se promenait fort irrité dans sa chambre. « Un homme comme moi ! » disait-il, humilié, molesté ! . . . . moi, le » marquis de Rinville ! Allons, allons, il » est temps que cela finisse ; il est temps » de prendre un parti. Qu'ils fassent des dé- » crets contre les émigrés, qu'ils ourdissent » des complots, qu'ils insultent les amis » de l'ordre et de l'ancien régime ; ils ne » font qu'encourager à partir les gens de » qualité qui sont encore en France. C'en » est fait, leur dernière heure a sonné ; » tout est prêt ; le signal va se donner ; » l'Europe entière va venir exterminer les » jacobins. Mon cher Giffard, à présent » que je suis sûr de tes sentimens, je peux » me confier à toi. Dans huit jours je pars » pour Coblentz. » — « Vous partez, » lui-dis-je consterné. Je lui exprimai combien j'étais affligé de perdre un protecteur qui

avait pour moi tant de bontés. « Ne te » désole pas, reprit-il, c'est une petite » promenade que je vais faire sur les bords » du Rhin, et nous viendrons ensuite faire » une autre promenade sur les bords de la » Seine pour châtier messieurs les Pari- » siens. »

Peut-on concevoir l'extravagante idée qui, à la nouvelle du prochain départ du marquis, me passa par la tête? « Les hon- » nêtes gens ne peuvent plus rester en » France, me disais-je. Ce ne sont pas » seulement les gentilshommes qui doi- » vent émigrer, ce sont tous les bons ci- » toyens du tiers état; d'ailleurs la cause » des patriotes n'est-elle pas perdue? Com- » ment pourraient-ils résister à toute l'Eu- » rope armée contre eux? » Sans réfléchir plus long-temps, je proposai au marquis de partir avec lui. « Toi? Giffard, me dit- » il. Eh bien, oui. Je te sais gré de ton » zèle chevaleresque; je t'emmène comme » valet de chambre. » Ce mot de valet de

chambre faillit refroidir tout à coup ce zèle chevaleresque dont M. de Rinville me faisait compliment; mais le marquis revint bien vite sur ses pas; il mit tant de chaleur, de sincérité, d'expansion à m'assurer qu'il n'y avait plus de distance de rang entre lui et moi; qu'il était l'ennemi de la philosophie, mais qu'il se sentait philosophe à mon égard; qu'il me regardait comme son égal, comme son ami; il me prouva si mathématiquement que tous les bourgeois qui se rendraient à Coblentz, à Spire ou ailleurs, ne pouvaient manquer d'en revenir avec de grands avantages, peut-être même avec des lettres de noblesse...! Cette perspective de richesses, de faveurs, de lettres de noblesse, acheva de me monter la tête, et je repris toute mon exaltation contre-révolutionnaire.

La guerre n'était pas encore déclarée, mais elle était imminente, et les patriotes se préparaient à une vigoureuse défense. Déjà le ci-devant abbé, le jeune Dérigny

était parti avec un des courageux bataillons de Paris, et moi, je faisais mes préparatifs pour ma ridicule émigration!

Je trouvai le moyen, en vendant tout ce que je possédais, de réunir une somme d'argent suffisante pour mon voyage. Le marquis venait d'atteindre sa majorité : il alla trouver M. Moreau Déristel, son intendant.

Cet honnête et scrupuleux homme d'affaires avait été d'abord un franc et furieux aristocrate; bientôt il était devenu patriote par peur; maintenant il avait des accès de patriotisme par intérêt. La révolution lui était déjà bien avantageuse, et il entrevoyait qu'elle lui deviendrait encore plus lucrative. Il poursuivait des liquidations dans les bureaux de la place Vendôme; il faisait de grandes et heureuses spéculations sur les assignats; il avait acquis plusieurs petits biens de moines, et déjà il jetait un œil de convoitise sur les biens des ducs, comtes ou marquis dont il avait

la confiance, et qu'il excitait à émigrer, tandis qu'il était loin d'y songer pour son compte. « Partez, triomphez, leur disait-» il; moi je reste, mais c'est pour vous; » c'est par suite de mon dévouement à votre » cause; c'est pour veiller à vos intérêts » avec le zèle et l'intégrité que vous me » connaissez. » Il fit signer au marquis des procurations, des quittances, moyennant lesquelles il lui compta de fortes avances en or.

Paris offrait alors un coup d'œil bien curieux pour un observateur. Les deux partis semblaient se mesurer des yeux. Il y avait des deux côtés de l'exaspération, de l'arrogance et une grande animosité : tous désiraient également la guerre. Les gentilshommes ne cachaient pas qu'ils émigraient, et comme les précautions n'étaient point encore prises sur les frontières ainsi qu'elles l'ont été par la suite, il n'y avait rien de si facile que de passer en pays étranger. Les émigrés rassemblés en grand

nombre sur la rive droite du Rhin avaient l'air de narguer ceux qui restaient en France. A combien de nobles qui hésitaient n'envoyèrent-ils pas l'ignominieuse quenouille, comme pour les avertir qu'on leur trouvait des habitudes trop efféminées! et combien se décidèrent à partir pour se soustraire aux railleries!

On ne m'avait pas envoyé de quenouille; c'était de mon propre mouvement, et bien volontairement, que je me préparais à quitter la France. Il est vrai que je devais être plus tranquille qu'un autre sur les suites. J'avais perdu mon père; il ne me restait que des parens éloignés : aucun lien ne me retenait. Je ne craignais pas qu'on me dénonçât. Qui aurait pu se douter qu'un perruquier chambrelan se donnât les airs d'émigrer?

Je ne voyais plus du tout Lefèvre, ni sa femme, ni sa jeune sœur. Dans les beaux rêves auxquels me livrait mon projet d'émigration, je regardais un pauvre

compositeur d'imprimerie, sa femme et sa sœur, comme de trop petites gens pour moi. Je les aimais encore cependant ; je me proposais à mon retour, quand je reparaîtrais à Paris en vainqueur, quand je serais devenu un personnage, de les protéger, de leur faire du bien. En attendant, je voulais partir sans leur dire adieu.

Je fus bien surpris lorsque, deux jours avant celui où je devais quitter Paris, je reçus un message de madame Lefèvre qui me suppliait de la venir voir à l'instant. Elle avait, disait-elle, à me parler d'une affaire bien importante.

CHAPITRE X.

CONFIDENCE DE THÉRÈSE. — CONDUITE DE M. ET Mme. LEFÈVRE.

Que s'était-il passé chez madame Lefèvre, qui lui fît désirer si ardemment ma présence ?

Quelques jours après cette représentation où M. le marquis avait été si ridicule, Thérèse avait eu de fréquentes inégalités d'humeur; elle querellait, elle boudait sa sœur; puis soudain, cette jeune fille jusque-là si vive, si gaie, si espiègle, paraissait atteinte d'une profonde tristesse qu'elle cherchait à déguiser. Il lui avait été facile d'y parvenir avec Lefèvre son tuteur qui passait loin d'elle, à son impri-

merie, presque tous les momens de la journée ; mais comment aurait-elle pu se cacher aux yeux de sa sœur ? elles travaillaient, elles étaient ensemble du matin au soir. Vainement, quand madame Lefèvre lui parlait, Thérèse essayait-elle de prendre cet air gai qu'elle affectait dès que Lefèvre paraissait ; elle retombait bientôt dans la rêverie, elle interrompait son ouvrage malgré elle. Madame Lefèvre, lorsqu'elle portait ses regards sur Thérèse, la voyait pensive, son aiguille immobile, l'œil fixe, et quelquefois elle surprenait des larmes roulant entre ses paupières. Madame Lefèvre, profondément affligée de la mélancolie de sa sœur, se gardait de la réveiller de cet état d'engourdissement. Elle n'osait l'interroger, elle n'osait parler à son mari de la tristesse ni des inégalités d'humeur de Thérèse, tant elle craignait d'être importune à sa sœur, tant elle craignait d'affliger le bon Lefèvre.

Depuis quelques jours, M. Silvestre ne

reparaissait plus ni aux répétitions, ni aux représentations de la petite société; la tristesse de Thérèse en était augmentée, et les inquiétudes de sa sœur s'accroissaient. Bientôt Thérèse dit à madame Lefèvre qu'elle désirait cesser de jouer la comédie; sa sœur l'approuva. Lefèvre, qui avait continué de prendre un grand plaisir aux succès de théâtre de sa belle-sœur, s'étonnait qu'elle ne jouât plus. Sa femme imagina des prétextes pour expliquer la conduite de Thérèse: tantôt elle était indisposée et ne pouvait s'occuper de ses rôles, tantôt elles avaient de l'ouvrage trop pressé pour qu'on se permît le moindre dérangement, et puis ce n'était pas pour toujours que Thérèse renonçait à la comédie. Cependant la mélancolie de la jeune fille ne diminuait point. Deux ou trois fois madame Lefèvre crut voir que sa sœur voulait lui faire une confidence; mais bientôt Thérèse s'arrêtait toute honteuse. Oh! alors avec quelle affection, quels tendres

ménagemens madame Lefèvre engagea sa sœur à verser ses chagrins dans le sein de sa meilleure amie! « Qui sait, lui disait-» elle, si mes consolations n'amèneront » pas la fin de tes peines, si je ne parvien-» drai pas à te rendre à la joie et au bon-» heur? » — « Jamais, jamais », s'écria Thérèse en fondant en larmes. » — « Pourquoi? » reprit madame Lefèvre, qui jugea qu'il fallait provoquer la confidence, et dire ce qu'elle soupçonnait. « Supposons que » parmi ces jeunes gens avec qui tu jouais » la comédie, il y en eût un qui eût trouvé » le moyen de toucher ton cœur. Suppo-» sons que ce fût.... Giffard. » — « Oh! » quelle idée! » — « Non, non; ce n'est » pas lui. Malgré toute l'amitié que nous » lui portons, je suis obligée de recon-» naître que Giffard est trop léger, trop » étourdi....... Mais si c'était... M. Silves-» tre. » — « Ah! ma sœur! » — « Il me » paraît honnête, rangé; je le crois sin-» cère; je crois qu'il ne peut avoir que des

» vues honorables sur une jeune person-
» ne. — « Je l'ai cru. » — « Eh bien !
» pourquoi ce mariage ne se ferait-il
» pas ? D'après ce qu'il nous a dit, sa for-
» tune et sa position dans le monde ne
» sont pas assez brillantes pour qu'il ne
» puisse songer à toi. En supposant qu'il
» y ait quelques obstacles du côté de ses
» parens, il peut les surmonter. » — « Ah !
» ma sœur, ce n'est pas du côté de ses
» parens que je crains des obstacles ! »
— « Comment ? » — « Voilà huit jours
» qu'il n'a paru à notre société et que je n'ai
» reçu de ses nouvelles. » — « Je conviens
» que c'est un peu singulier, mais peut-être
» y a-t-il des motifs..... Veux-tu que je
» le voie ? » — « Où le trouver ? les let-
» tres que je lui envoyais à l'adresse qu'il
» m'avait indiquée, me reviennent sans ré-
» ponse ; il n'habite plus cette maison ; on
» ne sait où il est. » — « Tu as eu l'im-
» prudence de lui écrire ? » — « C'est lui
» qui le premier m'a écrit ; j'ai eu la fai-

» blesse de lui répondre, et maintenant il
» semble vouloir profiter d'une légère que-
» relle que je lui ai faite pour rompre avec
» moi. » — « Pauvre Thérèse! Comment
» as-tu pu te permettre?.... Mais je ne
» veux pas te gronder; écoute: l'effort est
» pénible, mais à moins qu'il ne revienne
» de lui-même, il faut avoir le courage de
» surmonter ton amour pour un ingrat
» qui ne sait pas t'apprécier. » — « Ah!
» ma sœur,... si tu savais!... c'est impossi-
» ble. » Les larmes de Thérèse coulaient abondamment. Madame Lefèvre, désolée de l'état de sa sœur et la voyant si profondément éprise, ne chercha plus à combattre son amour. Elle se souvint que c'était moi qui avais introduit ce jeune homme dans la société. Elle pensa que je pourrais donner sur lui des renseignemens positifs et sûrs. C'était pour obtenir ces renseignemens qu'elle m'avait envoyé chercher.

Je trouvai madame Lefèvre seule. Elle

me reçut avec une civilité un peu grave mais affectueuse, et en vint bien vite à l'objet pour lequel elle avait désiré m'entretenir. « C'est de votre jeune ami M. Sil» vestre, me dit-elle, que je veux vous » parler. » A ce nom de Silvestre, je ne pus retenir un léger sourire; mais madame Lefèvre me parut si inquiète, si affligée en me confiant ses craintes et le grand intérêt qu'elle avait à connaître bien précisément la situation, la fortune et les intentions de M. Silvestre, que, mon amitié pour Lefèvre et pour les deux sœurs l'emportant sur mes mauvaises habitudes et sur toute autre considération, je crus devoir tout révéler à madame Lefèvre. « J'ai » bien à me reprocher, lui dis-je, de ne » pas vous avoir avertie qu'il fallait vous » défier de ce jeune homme; grâce au ciel, » il n'y a plus rien à craindre: dans deux » jours il aura quitté Paris. Sachez que » ce prétendu Silvestre n'est autre que le » marquis de Rinville..... » A peine avais-

je prononcé le nom du marquis que la malheureuse Thérèse s'élançant d'un cabinet d'où elle avait entendu l'entretien, les yeux hagards, et toute hors d'elle-même : « Ah ! ma sœur, ma sœur, s'écria-» t-elle, je suis perdue... perdue pour ja-» mais ! C'est le marquis de Rinville ! et » moi...... moi ! que devenir dans l'état » où je suis?... » Elle tombe sans connaissance dans les bras de sa sœur. Madame Lefèvre devient pâle et si tremblante qu'elle a peine à soutenir Thérèse ; elle ne comprenait que trop bien la terrible vérité. Elle jetait sur l'infortunée des regards où se peignaient la douleur et l'effroi ; elle la transporta elle-même sur son lit ; elle me conjura de les laisser seules ; elle me supplia de ne révéler à personne le fatal secret ; elle semblait avoir perdu la tête comme la pauvre Thérèse. J'étais pénétré de douleur, de compassion pour Thérèse, d'indignation contre le marquis.... Voilà bien les hommes ! Je ne me souvenais plus que ce

n'était pas ma faute si cette vertueuse et intéressante madame Lefèvre ne s'était pas trouvée dans le même cas que sa sœur.

Lorsque Thérèse reprit ses sens, elle se retrouva dans les bras d'Agathe. Pas un mot de reproche ne sortit de la bouche de madame Lefèvre, et mille mots de tendresse, d'affection, de consolation s'échappaient de son cœur. Elle s'accusait elle-même; elle s'accusait seule; elle se reprochait d'avoir été la première trompée, d'avoir semblé encourager les recherches et les prétentions du perfide marquis : elle ne pouvait donner aucun espoir à Thérèse; mais elle lui faisait entrevoir que sa faute pouvait être ignorée; elle lui disait que Dieu, touché de son repentir, lui pardonnerait, et lui réservait encore sur cette terre quelques doux et paisibles jours. « Ah! ma sœur, que tu es » bonne! » lui dit Thérèse. C'était surtout Lefèvre, son beau-frère, son tuteur, que la jeune fille redoutait. Elle aurait bien

voulu qu'on se cachât de lui ; mais madame Lefèvre fit sentir à sa sœur qu'elle ne pouvait se dispenser de tout dire à son mari, que sa prudence, ses soins, ses secours leur étaient nécessaires. Elle promit à Thérèse que ce serait elle qui, le soir même, révèlerait la funeste aventure à Lefèvre, que ce serait elle qui recevrait seule le premier feu de la colère du tuteur, et qu'elle aiderait sa sœur repentante à supporter cette colère dont Thérèse était si effrayée.

Le soir, quand Thérèse fut retirée dans sa petite chambre, quel était son désespoir! Ce qui la désolait, ce qui l'indignait contre elle-même, c'était de sentir encore de l'amour, des regrets pour le perfide qui l'avait trompée. Elle se rappelait avec un mélange de tristesse et d'amour combien il lui avait paru aimable, combien il lui avait été cher. A dix-sept ans, il est bien difficile qu'au milieu du plus grand chagrin, il ne survienne pas quelques instans de courage et d'espérance. Elle ne pouvait plus

se flatter d'épouser l'homme qu'elle avait aimé, qu'elle aimait encore. « Et cependant, n'a-t-on pas vu..... Mais non..... » jamais..... Eh bien! jamais je ne me marierai..... Oh! non, je ne voudrais ni » tromper, ni avilir l'honnête homme qui » me rechercherait, quand je ne pourrais » me cacher à moi-même..... Mais je vi- » vrai pour mon enfant..... Oui, il fera ma » consolation, mon bonheur, ma joie..... » Au milieu de toutes les idées qui l'agitaient, qui se succédaient dans sa tête, il lui vint quelques petits mouvemens de vanité; elle se sentait fière, elle simple et pauvre ouvrière, d'avoir attiré les regards d'un jeune marquis; elle pensait, non sans une secrète et involontaire satisfaction, que le père de son enfant était un homme de qualité. Ce fut au milieu de ces idées tour à tour affligeantes et douces, que vers le matin elle s'endormit. Mais lorsque bientôt elle se réveilla, un tremblement universel s'empara d'elle: il fallait paraître

devant son tuteur que sa sœur avait dû instruire, devant son tuteur qu'elle aimait, qu'elle respectait, qu'elle n'avait jamais tant redouté.

Après avoir long-temps hésité, Thérèse ouvrit doucement la porte de la chambre de sa sœur; son beau-frère vint à elle, l'embrassa en pleurant, la retint au moment où elle voulait se jeter à ses genoux, la fit asseoir auprès de lui, l'appela sa bonne et chère sœur, et ne lui parla de sa faute que pour l'assurer qu'il aimerait comme un père l'enfant de sa pupille. De quel poids énorme le cœur de Thérèse se trouva soulagé! Cet homme sévère la comblait de marques de tendresse. « Ah! mon cher tu-
» teur... mon ami... mon frère... pouvais-je
» m'attendre à cet excès d'indulgence? »
Ai-je besoin de dire combien madame Lefèvre était touchée, pénétrée de la généreuse conduite de son mari, et combien il lui devenait encore plus cher?

En sortant de chez madame Lefèvre,

j'avais couru chez M. de Rinville ; je ne l'avais pas trouvé. Le lendemain, au moment où j'entrai chez lui, il était dans un grand accès de gaieté. Il me reçut avec ce ton de persiflage et de plaisanterie qui n'abandonne presque jamais nos jeunes gens de qualité. Je pris un ton grave et lui révélai la scène de la veille. Il ignorait que son coupable amour eût eu des suites aussi fâcheuses. Tout à coup, je vis cet homme si léger, si fat, frappé de douleur et de repentir. « Juste ciel! s'écria-t-il; la pauvre » jeune fille! Elle aurait tant à gémir de ce » que j'ai eu la détestable pensée de son- » ger à elle! » Il resta quelques momens pensif, silencieux, et comme ayant l'air d'être livré aux plus graves méditations; puis, d'un ton extrêmement touché : « Mon » cher Giffard, me dit-il, il faut que tu » m'aides dans cette malheureuse circon- » stance. J'ai rassemblé, j'ai ramassé plus » d'argent qu'il ne m'en faut pour mon » voyage. Je veux que ni elle, ni son enfant

» ne soient dans la gêne; prends cet or, fais-
» le accepter à Thérèse ou à sa famille. Dis-
» leur que par la suite ils peuvent compter
» sur moi dans leurs momens de peine...,
» Attends,..... en supposant que je restasse
» en France, je ne sais s'il me serait per-
» mis de reconnaître l'enfant; je ne sais
» même si je pourrais me décider à le re-
» connaître publiquement; mais je veux
» au moins laisser aux mains de la pauvre
» jeune fille que j'ai trompée, un titre,
» une déclaration dont elle pourra faire
» tel usage qu'elle voudra. » Il s'était assis;
il écrivait rapidement. « Prends cet écrit,
» continua-t-il..... Écoute .... Je n'ose me
» présenter moi-même; mais si son tuteur,
» si son excellente sœur, si elle-même vou-
» laient me recevoir et accueillir de ma bou-
» che mes protestations d'égards, de soins,
» de repentir! Va, tâche de m'obtenir une
» dernière et bien triste entrevue. Pauvre
» Thérèse! elle était si bonne, si gaie, si
» innocente! Misérable que je suis d'avoir

» séduit cette jeune enfant! Va, cours,
» j'attends ton retour avec impatience. »

Quand j'arrivai chez Lefèvre, on me dit que les deux sœurs étaient sorties. Je courus à l'imprimerie où je savais que Lefèvre travaillait. Je m'empressai de remplir la mission dont le marquis m'avait chargé. Lefèvre m'écouta fort attentivement. « Giffard, me dit-il, ma pauvre sœur est hors
» d'état en ce moment de prendre une ré-
» solution; c'est à moi de répondre pour
» elle. La déclaration de M. de Rinville est
» conçue en termes honorables; je l'ac-
» cepte; je refuse l'argent. J'ignore ce qui
» arrivera par la suite, mais aujourd'hui
» cet argent me paraîtrait le prix de la
» honte de ma sœur. Elle saura se suffire;
» si elle a besoin de secours, c'est de moi,
» c'est de ma femme qu'elle doit en rece-
» voir. » Je fis de vains efforts pour changer la volonté de Lefèvre; il fut inébranlable dans son refus.

Le marquis, désolé du résultat de mon

message ne désespérait point encore de vaincre la résolution de Lefèvre. Il voulait se jeter aux pieds de Thérèse, l'attendrir... Il me pria de retourner le lendemain chez Lefèvre, mais d'attendre que celui-ci fût parti pour son imprimerie afin de ne trouver que les deux sœurs. Il voulut lui-même m'accompagner jusqu'à la porte, et m'attendre dans la rue.

Quel fut mon étonnement! quel fut mon chagrin lorsque j'appris que la veille, Lefèvre, sa femme et sa sœur avaient déménagé : les déménagemens du pauvre ne sont jamais longs. Lefèvre, regardant comme un acte de prudence de quitter le quartier, n'avait pas perdu un moment pour chercher, pour trouver un autre domicile. Personne ne put me dire où il était allé loger. J'allai à l'imprimerie : j'appris que, la veille, Lefèvre s'était proposé, et avait été admis pour travailler chez un autre imprimeur dont on ne voulut pas me dire le nom.

M. de Rinville était tout étonné qu'on refusât son argent. Il ne pouvait concevoir cette générosité qu'il appelait un fierté mal placée. Cependant les préparatifs de son voyage, ses idées aristocratiques, ses espérances de voir bientôt la noblesse reprendre en France ses titres, ses priviléges et son éclat, ne tardèrent pas à le distraire et à le rendre à toute la légèreté de son caractère. Il se proposait, à son retour, qui ne pouvait être éloigné, de chercher Thérèse, de la retrouver, de la combler de biens. Il se faisait une idée délicieuse du rôle brillant qu'il allait jouer sur les bords du Rhin et dans la campagne qui se préparait. Il me faisait entrevoir sous l'aspect le plus propre à flatter ma vanité, les belles destinées qui m'attendaient à notre rentrée triomphale. Pleins des plus belliqueuses et des plus riantes espérances, animés de la haine la plus prononcée contre la révolution, nous partîmes quelques jours avant la déclaration de guerre à l'Autriche.

Au moment où nous sortions des barrières, j'aperçus au milieu d'un groupe de peuple, ma pratique, le musicien des rues, Jérôme Grindat, avec son violon et son sac en velours d'Utrecht rouge.. Ce n'était plus la *Bourbonnaise* ni la *Catacoua* qu'il chantait. C'était le fameux air : *Ça ira.*
» Chante ! chante ! lui dis-je ; nous revien-
» drons bientôt t'apprendre d'autres chan-
» sons. »

FIN DU PREMIER LIVRE.

Ire. PARTIE.—IIe. LIVRE.

CHAPITRE PREMIER.

VOYAGE D'OUTRE-RHIN.

Nous vîmes les routes couvertes de volontaires qui se rendaient aux frontières. Tous étaient pleins d'ardeur et charmaient gaiement, par leurs chants patriotiques, les ennuis du voyage. Dans toutes les villes et tous les villages que nous traversâmes, nous vîmes l'opinion portée au plus haut point d'exaspération contre les ennemis de la révolution. La France entière semblait une seule et même famille, dont tous les membres se serraient entre eux pour se

défendre contre l'ennemi commun. Nous nous gardâmes de révéler que nous voyagions pour émigrer. Au contraire, nous parlions dans le sens du peuple et des volontaires. Ce tableau animé d'un patriotisme universel, cette effervescence de toute la population me donnaient bien un peu à réfléchir; mais le marquis était si persuadé que tout ce beau feu s'évaporerait en fumée, et que ces patriotes si courageux fuiraient à trente lieues dans les terres au premier coup de canon, qu'à sa voix je reprenais mes espérances. « Comment les » troupes de ligne, incertaines, mal com- » mandées, abandonnées de leurs officiers, » pourraient-elles résister aux troupes for- » midables et si bien disciplinées qui al- » laient marcher contre elles? »

Le marquis n'avait pas pris de valet. Pour me faire goûter d'avance l'égalité qui allait exister entre nous deux, il avait été convenu que pendant la route, nous nous aiderions, nous nous servirions mutuelle-

ment. J'exécutais scrupuleusement la convention ; M. le marquis n'y était pas tout-à-fait aussi fidèle. Accoutumé à ne considérer en moi que son perruquier, il était exigeant, absolu ; moi, j'étais complaisant et serviable. Mon zèle, autant que son exigence, me rendaient dupe ; il était le maître, j'étais le valet. Ceci n'était qu'un prélude de ce qui m'attendait.

Pour échapper aux exigences de mon compagnon de voyage, j'avais eu la fantaisie de faire quelques postes en courrier : dès le premier jour, j'étais accablé de fatigue, et bientôt il me fut impossible d'aller plus loin. Le marquis, fort pressé d'arriver, me donna rendez-vous à Coblentz, me recommanda comme un de ses gens, dans l'auberge où il me laissait, et poursuivit sa route.

Après le départ du marquis, n'étant plus environné que de patriotes, je me crus encore bien plus obligé de prendre leur langage et leurs manières. Je n'y étais pas no-

vice. Je criais : *vive la nation*; je buvais à la santé de la nation avec les gens du pays et avec les volontaires qui se succédaient sans interruption. Bien remis de ma fatigue, je pris place dans une voiture publique et je continuai de jouer le même rôle. J'allais rejoindre les émigrés, et toutes les fois que la diligence s'arrêtait, je m'enivrais en l'honneur de la révolution. A force de crier et de boire, j'avais par intervalles quelques retours de patriotisme. Au moment où par des routes de traverse, je me trouvai dans un village qui n'était séparé des pays étrangers que par un bras du Rhin, j'hésitai, je balançai.... mais poussé par la vanité, ne voulant point revenir sur mes pas, toujours avide de me mêler parmi les gens comme il faut, et reprenant tous mes ressentimens contre les patriotes, je me décidai ; je me jetai dans une barque, et je traversai le Rhin avec la même intrépidité que César en montra jadis en passant le Rubicon.

J'arrivai à Coblentz six jours après M. le marquis de Rinville. Je n'eus pas de peine à trouver sa demeure, et je me fis annoncer sous le nom de M. le chevalier de Quissac. Il eût été trop impudent de prendre le titre de marquis comme auprès de mademoiselle Aglaé ; je me contentai du titre modeste de chevalier.

« Qu'est-ce que c'est que le chevalier de » Quissac? dit le marquis fort étonné. Je ne » connais pas cela. » Il fut bien autrement surpris quand il vit que ce chevalier, c'était moi. Je me montrais à lui dans un mauvais moment : le marquis était parti avec des lettres de recommandation pour plusieurs des grands personnages qui organisaient la contre-révolution ; il avait retrouvé à Coblentz beaucoup de personnes de sa connaissance ; il en avait été très-bien reçu, comme un homme qu'on attendait et qui manquait à la fête ; mais il n'en avait pas moins été amèrement plaisanté et traité avec dédain par plusieurs

gentilshommes mutins, taquins, querelleurs, qui, tout fiers d'avoir émigré avant les autres, se faisaient un point d'honneur de molester les traînards. Le marquis avait eu déjà deux ou trois querelles dont heureusement il s'était fort bien tiré. Il avait beaucoup d'humeur; ma présence et mon titre de chevalier lui en donnèrent encore davantage. « Que signifie cette bouffon-
» nerie ? me dit-il, toi! chevalier de Quis-
» sac! Est-ce que tu te serais flatté que
» j'appuierais un pareil mensonge? Non,
» parbleu! On ne peut que te savoir gré
» des sentimens qui t'ont engagé à te join-
» dre à nous; mais il serait indigne d'un
» gentilhomme français comme moi de se
» prêter à ta ridicule fantaisie : et d'ail-
» leurs suis-je en état de te soutenir? Tous
» ces gens-ci m'ont regardé moi-même d'un
» mauvais œil parce que j'arrivais un peu
» tard. Il a fallu me battre pour mettre
» un frein à leur insolence; je ne me sou-
» cie pas de me battre pour leur faire

» croire à la noblesse de mon ancien per-
» ruquier. » Qu'on juge combien je fus déconcerté d'un semblable accueil ; je demandai à M. de Rinville ce que je devais faire : « Ma foi, mon cher, me dit-il, je n'en
» sais rien. Je t'avais proposé le seul parti
» convenable, celui d'être mon valet de
» chambre ; tu ne l'as pas voulu ; fais ce
» que tu voudras. » — « Ah ! monsieur le
» marquis, répondis-je, je vous en supplie,
» laissez-moi mon titre de chevalier ; je
» serais si content, ne fût-ce que pour
» quelques heures, de jouer le rôle d'hom-
» me de qualité ! » Le marquis se mit à rire : je le pressai, je le conjurai. « Allons,
» reprit-il, puisque tu le veux absolu-
» ment... je ne t'appuierai pas, mais je ne
» te trahirai pas ; fais-toi appeler le cheva-
» lier de Quissac. » — « C'est cela ; ne fai-
» tes pas semblant de me connaître. »

J'allai m'asseoir à la table d'hôte sous mon nouveau nom ; elle était composée de gentilshommes français aussi sûrs que

nous de leur rentrée en France; il y avait deux ou trois roturiers. Les roturiers n'étaient pas nombreux parmi les émigrés, et ceux qui se trouvaient à Coblentz n'avaient pas la satisfaction de voir leur dévouement à la noblesse récompensé comme il le méritait: il y avait entre les nobles et les bourgeois une ligne de démarcation encore plus marquée qu'elle ne le fut jamais à Paris et à Versailles. C'était donc une heureuse invention que ce titre de chevalier de Quissac. On me salua, on chuchota; on me demanda, on se demanda qui j'étais. Je soutins assez bien mon personnage; mais on ne manqua pas de me plaisanter sur ma tardive arrivée. Je répondis avec beaucoup de prudence, beaucoup de modération, et je n'eus pas de querelle. Quelques-uns m'interrogèrent sur la situation où j'avais laissé la France. Selon l'usage des hommes passionnés, sans trop vouloir les tromper, mais en m'abusant moi-même, je leur peignis les choses

comme nous désirions qu'elles fussent: je leur dis que toute la population attendait avec impatience les étrangers, et n'aspirait qu'à être délivrée des jacobins.

Ma patience à supporter les railleries ne donnait pas à ces messieurs une grande opinion de mon courage, et malgré ce beau nom de chevalier de Quissac, on était en doute de ma noblesse; on m'examinait avec défiance, et plusieurs me regardaient déjà comme un intrus. Ce fut bien pis lorsque, peu de jours après, par légèreté sans doute, et sans mauvaise intention, le marquis eut révélé sous le secret à deux ou trois que j'avais été son perruquier à Paris. Le secret circula bientôt parmi tous ces messieurs, et les railleries, les ricanemens me poursuivirent de tous les côtés. Quelques-uns avaient l'impertinence de quitter brusquement la table d'hôte lorsqu'ils m'y voyaient prendre place; quelques autres, se piquant d'un esprit plus philosophique, semblaient me faire grâce

en me faisant politesse. Le marquis tantôt se moquait de moi, tantôt m'encourageait à faire bonne contenance; mais déjà je me repentais du beau zèle qui m'avait engagé à l'accompagner. A peine étais-je en émigration que je redevenais patriote.

Je pris brusquement mon parti: beaucoup de ces messieurs tenaient à l'élégance de leur coiffure; je renonçai à mon titre, et voilà M. le chevalier redevenu perruquier.

CHAPITRE II.

SUITE DE L'ÉMIGRATION DE GIFFARD.

Je fis passablement mes affaires jusqu'au moment où on entra en campagne. Je les fis encore assez bien pendant le commencement de la campagne. Car de plus en plus certain que nous allions être vainqueurs, je n'avais pas hésité à me faire soldat dans un régiment où M. le marquis de Rinville, riche, très-noble, ancien officier de l'armée française, avait été nommé capitaine. J'avais pour camarades des personnages jadis hauts et puissans, d'anciens magistrats, d'anciens secrétaires du roi; de plus, j'étais le coiffeur de la compagnie.

On dit que, si brave qu'un homme soit de sa complexion, il est obligé de payer le tribut à la peur au premier coup de fusil qu'il entend. J'éprouvai ce sentiment dans toute sa plénitude, et il faut que je ne sois pas né pour la guerre, car je ne pus jamais me défaire de cette première frayeur. Le marquis de Rinville avait donné plus d'une preuve d'une bravoure non équivoque. A la première affaire que nous eûmes et où j'avais une si grande peur, je le vis lui-même pâlir et se troubler. J'osai lui en témoigner ma surprise. « Ah! mon cher Giffard, » me dit-il en me serrant la main, « quelle que » soit la différence des opinions, un Fran- » çais peut-il ne pas frémir quand il se » prépare à combattre des Français! »

Notre corps éprouva de grands revers; nous fûmes repoussés loin des frontières de France. Chacun des nôtres avait plus ou moins de ressources; mais les plus fortes furent bientôt épuisées; et déjà l'on vit des misères horribles parmi les émigrés. Je

n'étais pas accoutumé comme ces messieurs à toutes les douceurs de la vie, en sorte que je souffrais moins qu'un autre des privations que nous éprouvions.

Cependant, comme on le pense bien, je ne fus pas un des derniers à quitter le service militaire. Je me séparai du marquis; j'allai m'établir à Stuttgard. Là je repris mon ancien commerce de brocantage: il me fut assez favorable tant que les émigrés eurent quelque chose à vendre.

Les nouvelles que nous recevions de la France n'étaient pas propres à donner une couleur riante à nos idées. Nous apprenions en même temps les troubles, les malheurs, les horreurs, les crimes qui déchiraient notre patrie, et les grandes victoires des armées françaises sur tous les points où l'on faisait la guerre. A ces nouvelles, tous, malgré leur triste situation, se félicitaient d'avoir émigré; s'ils étaient restés en France, ils auraient été victimes. Mais moi! quelle folie j'avais faite! je ré-

pétais bien souvent ces deux grands mots de Molière que j'avais retenus du temps où je jouais la comédie : *Tu l'as voulu*, Laurent Giffard ! *Que diable allais-tu faire dans cette galère ?*

Au milieu de tous ces émigrés ruinés, réduits aux expédiens, quelques-uns avaient eu la précaution d'emporter avec eux leurs richesses ; mais les plus riches n'étaient pas toujours les plus compatissans.

Un monsieur Dervilé, ancien magistrat, ancien conseiller de grand'chambre dans je ne sais quel parlement, avait médité son émigration dès le commencement de la révolution. Il avait converti ses terres en capitaux. Établi à Stuttgard, il avait si avantageusement spéculé en plaçant ses fonds sur les banques de Vienne, de Londres et de Hambourg, qu'il se trouvait encore plus riche qu'il ne l'avait été en France, où long-temps on l'avait soupçonné d'être usurier : on disait qu'il l'était encore en Allemagne. Il n'était pas fier avec

moi comme les autres : j'étais son courtier, et nous nous étions réciproquement utiles. Plein de sensibilité, et profondément affligé des malheurs de ses compagnons, M. Dervilé avait toujours la larme à l'œil quand il parlait de la France et des pauvres émigrés.

Un jour je vis arriver à l'auberge où je logeais, un homme qui avait été simple soldat dans ma compagnie au commencement de la campagne. C'était M. Darnal, ancien conseiller au même parlement que M. Dervilé. Après avoir épuisé toutes ses ressources pour émigrer, après avoir vaillamment combattu, il allait à Vienne où il espérait trouver des ressources chez une parente de sa femme : de plus, ayant été un très-beau danseur de société, il se proposait de donner des leçons de danse. Je renouai connaissance avec M. Darnal. Il arrivait dans le plus absolu dénument, et ne savait comment continuer sa route. Dans la conversation je lui appris que M. Dervilé, le riche mon-

sieur Dervilé, était à Stuttgard. « Se peut-» il! mon ancien confrère! mon ancien » ami! » Toutes ses inquiétudes sont dissipées; il ne doute pas que M. Dervilé ne s'empresse de venir à son secours; je lui donne l'adresse de son riche confrère; il court le trouver.

« Eh! c'est vous, mon cher Darnal, mon » bon et véritable ami! » s'écrie M. Dervilé, en le serrant dans ses bras. « Qui jamais » aurait dit, quand nous siégions ensemble » sur les fleurs de lis, que nous nous re-» trouverions ainsi en Allemage, à Stutt-» gard, tous deux exilés! » Voilà le sensible M. Dervilé qui voue à l'exécration la révolution et les jacobins; il interroge avec le plus vif intérêt son ancien et bon ami sur sa situation. Celui-ci, ému, plein d'espérance, raconte ses aventures, explique les motifs qui le conduisent à Vienne, le dénument extrême où il se trouve, la reconnaissance qu'il éprouve du tendre accueil qu'il reçoit, et finit par hasarder la

demande d'un prêt de vingt-cinq louis pour la garantie duquel il ne peut offrir que sa parole et ses espérances. Pendant qu'il avait parlé, M. Dervilé avait levé les yeux au ciel, avait même laissé couler quelques larmes; il avait interrompu son ancien confrère par des exclamations qu'il continuait encore, long-temps après que M. Darnal se taisait. « Oh ciel! un conseil-
» ler au parlement! obligé de porter le
» mousquet! quelle horreur! quelle pitié! Et
» maintenant vous allez à Vienne implorer
» la pitié d'une parente? » — « Eh! mon
» Dieu, oui. » — « Et là, vous comptez don-
» ner des leçons? » — « Oui. » — « Un an-
» cien magistrat! obligé de courir le cachet!
» pour des leçons de danse! Et vous êtes
» dans le plus grand embarras pour conti-
» nuer votre route? » — « Oui. » — « Et vous
» voudriez que je vous prêtasse vingt-cinq
» louis? » — « Oui, six cents francs. » —
« Et vous ne pouvez m'offrir d'autre garan-
» tie que votre parole et vos espérances? »

— « Pas d'autre. » — « Ah ! je ne doute pas
» que si jamais vous vous trouviez dans un
» état plus heureux, vous ne fussiez em-
» pressé de me les rendre. Voilà pourtant
» où sont réduits aujourd'hui une foule de
» gentilshommes, de magistrats, de pré-
» lats, d'abbés, d'honnêtes gens, qui ont
» été forcés de quitter leurs châteaux, leurs
» tribunaux ou leurs diocèses ! Tenez,
» voyez, lisez, parcourez avec moi, mon
» cher ami, mon cher confrère, cette liste
» qui n'est malheureusement que trop au-
» thentique. » En parlant de la sorte, il
ouvrit un secrétaire, en tira un registre et
en fit lire le titre à M. Darnal. Ce titre était
ainsi conçu : *Liste des malheureux émi-
grés qui sont venus demander des secours
à M. le conseiller Dervilé.* « Voyez, voyez
» mon cher ami ; cela date de 1791, voyez :
» Monsieur le chevalier de ***, mille écus.
» Monseigneur l'évêque de ***, quatre mille
» francs. Monsieur le duc de ***, six
» mille francs. Monsieur le marquis de ***,

» douze cents francs ; et tant d'autres... Te-
» nez, voyez , voyez : les plus grands noms
» de France! obligés d'emprunter des som-
» mes misérables, comme des clercs de
» procureur! » M. Darnal respirait ; il admirait l'extrême obligeance et la prodigalité bienfaisante de ce bon M. Dervilé qu'on avait osé accuser d'avarice et d'usure. Déjà il lui adressait les plus vifs et les plus sincères remercîmens. « Attendez; voyez le
» total, dit M. Dervilé ; quatre-vingt-dix-
» huit mille quatre cents francs ; oui, quatre-
» vingt-dix-huit mille quatre cents francs.
» Eh bien! mon cher ami, » ajouta-t-il en prenant de nouveau les mains de M. Darnal, je vous demande un peu où j'en serais
» moi-même, si j'avais prêté à mes chers
» compatriotes cette somme de quatre-
» vingt-dix-huit mille quatre cents francs.
» J'ai gémi d'être obligé de les refuser; j'ai
cru devoir écrire leurs demandes afin de
» me prémunir, de m'armer contre la fai-
» blesse de mon cœur, contre les conseils

» imprudens de ma compassion, comme je » vais écrire la vôtre qui portera juste » le total à quatre-vingt-dix-neuf mille » francs. » Le malheureux Darnal était resté consterné, attéré. Pendant que M. Dervilé écrivait, il se leva, et, jetant sur lui un regard d'indignation, il le quitta sans proférer une parole.

Le soir, encore tout ému, M. Darnal raconta l'aventure à la table de notre auberge. Heureusement il trouva dans Stuttgard des hommes plus pitoyables que son riche confrère.

Lorsque Valenciennes et Condé furent pris, tandis que Lyon soutenait son siége, tandis que la Vendée résistait aux troupes républicaines, les émigrés regardèrent de nouveau la révolution comme perdue : ils reprirent leur joie. Cette joie dura peu, et de nouveau ils tombèrent dans le découragement.

Que le temps m'avait paru long depuis que j'avais émigré! toutes mes ressources

étaient épuisées, et je ne pouvais les renouveler. Tous mes petits talens pour le commerce de brocantage et d'agiotage ne pouvaient m'être que d'une bien médiocre utilité avec des gentilshommes d'une grande naissance sans doute, mais dont la plupart étaient aux expédiens.

Au risque de tout ce qui pouvait m'arriver, je résolus de rentrer en France.

CHAPITRE III.

GIFFARD RENTRE EN FRANCE.

Rentrer en France! Je n'ignorais pas les lois terribles portées contre les émigrés; mais aura-t-on pensé, a-t-on pu penser à un pauvre diable comme moi? En supposant que je sois inscrit sur la fatale liste, je ne puis y être que sous le nom de Quissac. Eh bien! en reprenant mon véritable nom de Giffard, qu'ai-je à craindre? Tels étaient les raisonnemens que je me faisais. Je croyais d'ailleurs obéir à des pensées plus généreuses: le mépris de tous ces nobles avait rallumé mon patriotisme: je me reprochais d'être armé contre mon pays. Malgré mon humeur pacifique, je me sen-

tais décidé, s'il le fallait, à expier ma faute en grossissant le nombre des défenseurs de la patrie. Je n'étais pas de la première réquisition, il s'en fallait de quelques jours; mais qu'importe? Les insolences des patriotes m'avaient porté à émigrer comme un aristocrate ; les impertinences des émigrés me portaient à rentrer en France comme patriote.

Ma sécurité, mes espérances, mes idées riantes disparaissaient à mesure que j'approchais de nos frontières, d'autant plus que ma bourse commençait à s'épuiser et que rien ne m'a jamais causé plus de mélancolie; ajoutez que je tremblais également d'être pris par les patrouilles allemandes ou par les patrouilles françaises qui couvraient la campagne. Courir le danger d'être traité par les uns comme déserteur, ou par les autres comme émigré! la belle perspective!

Il était nuit lorsque j'approchai du premier village français. Il me sembla re-

connaître à la lueur des feux un bivouac de hussards en avant du village, et dans la première maison, un corps de garde. D'après les nouvelles publiques et surtout d'après les commentaires que les émigrés faisaient sur les horreurs du régime révolutionnaire, je m'imaginais trouver un homme féroce dans chaque Français que je rencontrerais. Cependant j'étais accablé de fatigue, de faim et de froid; je me traînais plutôt que je ne marchais; mes pieds étaient en sang. Quand bien même j'aurais voulu éviter le bivouac des hussards, je ne l'aurais pas pu; car déjà j'avais été aperçu de la vedette. Au risque de tous les dangers auxquels je m'exposais, je demandai humblement à ces braves gens la permission d'approcher de leur feu : « Approche, » me répondit un lieutenant qui commandait le poste et qui fumait sa pipe. Poursuivi par mille terreurs et croyant voir que le lieutenant m'examinait avec défiance, je voulus prendre

un ton sans souci qui ne faisait qu'augmenter mon trouble. « Il ne faut pas, » lui dis-je, que vous ayez une mau- » vaise opinion de moi. Dieu merci, je » ne suis ni émigré ni suspect.... Vive la » nation!..... Je me nomme...... Laurent; » je n'ai ni passe-port ni autres papiers; » mais je suis du village qui est là-bas » derrière la colline à trois lieues... et je » vous prie de croire..... » — « Eh, mon » pauvre garçon, me dit le commandant du poste en souriant, je ne te demande » ni qui tu es, ni d'où tu viens. Garde tes » paroles pour les gens qui t'interrogeront. » Tu as faim, tu as froid, tu es fatigué; » chauffe-toi, mange et repose-toi. » Les hussards me firent une place au coin du feu; je soupai avec eux. Un vieux maréchal des logis me couvrit de son manteau, et je m'endormis profondément.

Au point du jour, je fus réveillé par ces mots: « Qui vive?» — « Ronde du colonel. » — « Rien de nouveau, » dit le colonel

au lieutenant? — « Non, mon colonel, » si ce n'est un pauvre diable qui est ar- » rivé au bivouac à la nuit tombante, » transi de froid, et qui dort là contre cet » arbre. » On me mena encore tout endormi à la tête du cheval du colonel. Il me regarda, et tout à coup : « Comment! » c'est toi, Giffard? » — « Il m'a dit qu'il » se nommait Laurent, » reprit le lieutenant. — « Eh bien! oui, Laurent Giffard, » répliqua le colonel. Je cherchais où j'avais vu ce colonel qui me reconnaissait si bien : deux épaisses moustaches, un large manteau qui lui cachait le menton, un grand schakos qui lui tombait sur les yeux, m'empêchaient de distinguer ses traits. « Eh quoi! continua-t-il, tu ne reconnais » pas une de tes anciennes pratiques? » Ce colonel était l'abbé Dérigny. C'était ce jeune abbé qui, abandonnant le petit collet dès les premiers jours de la révolution, s'était jeté dans le parti patriote. Il n'y avait pas quinze mois qu'il était arrivé à l'armée

sous-lieutenant : on voit qu'il n'avait pas perdu de temps pour avancer. Malgré tous les motifs d'inimitié qui pouvaient exister entre le colonel Dérigny et moi, je me sentis soulagé en me voyant à sa disposition. Je connaissais la générosité de son âme : il me sembla que je retrouvais un ami. « Mon cher Giffard, me dit-il, deux » anciennes connaissances ne peuvent pas » se retrouver sans éprouver le besoin de » causer ensemble. Je continue ma ronde; » va au village ; fais-toi indiquer mon lo- » gement, j'y serai dans deux heures. » Il partit au galop.

Les hussards, ayant vu que le colonel me parlait avec amitié, me comblèrent de politesses. Ils paraissaient tous fort attachés à leur colonel. Ils vantaient sa bravoure et son sang-froid, son patriotisme et sa bonté. Ils m'apprirent par quelles actions d'éclat il était parvenu en si peu de temps à un si haut grade.

Le colonel fut exact au rendez-vous.

Il m'interrogea, mais plutôt avec l'intérêt d'un ami qu'avec la défiance d'un supérieur qui cherche à pénétrer les desseins d'un inconnu. Encouragé par son air de bonhomie, de franchise et d'amitié, je lui confiai tout ce qui m'était arrivé. « Malheureux, me dit-il, garde-toi de révéler » à qui que ce soit que tu as émigré! » Comme il vit que cette exclamation m'avait fort effrayé : « Rassure-toi, continua-» t-il ; il n'est pas probable, il est impos-» sible même que tu aies été mis sur la » liste. Je sais par expérience que tu n'es » pas un homme dangereux, et d'ailleurs » mon métier n'est pas d'être délateur. » Écoute; non-seulement je ne veux pas » te perdre, mais je veux t'être utile. Que » prétends-tu faire? » Je lui expliquai le projet que j'avais formé d'aller exercer mon art dans quelque ville de province. « Pauvre ressource! ajoutai-je, d'autant » plus que la révolution qui a tout ren-» versé n'a pas épargné l'état de perru-

» quier. » Il se mit à sourire. « Eh bien! me » dit-il, prends une plus belle profession; » entre dans mon régiment. » — « Oui, » répondis-je, saisi d'un subit accès de courage.... Puis, soudain réfléchissant à mon antipathie pour la guerre : « Cependant, » continuai-je, je ne sais... J'ai peu d'am» bition.... Je ne me sens pas possédé de » l'amour de la gloire. Si vous pouviez me » procurer quelque part une petite place » bien obscure.... Je me crois plus propre » à manier la plume que l'épée. » Le colonel se mit à sourire de nouveau : « En » effet, dit-il, tu ne ferais jamais qu'un » assez mauvais soldat. » Il se souvint que j'avais une belle écriture. « Veux-tu » être placé dans les administrations mi» litaires? je peux te donner une lettre » de recommandation pour un des princi» paux employés; il faut que tu ailles le » chercher à trente lieues d'ici environ; » mais il n'y a peut-être pas de mal que, » revenant d'émigration, tu t'éloignes de

» cette frontière. Dans l'intérieur on aura
» moins de soupçons sur ton compte. Tu
» n'as pas de papiers ; je me charge de te faire
» avoir un passe-port de la municipalité de
» ce village. Tu n'as pas d'argent ? tiens,
» voilà de quoi faire ta route. » En même
temps il me remit plusieurs assignats. « Con-
» duis-toi en homme d'honneur, en bon
» patriote ; j'apprendrai avec plaisir que
» l'homme recommandé par moi est bien vu
» dans son administration. » J'étais touché
jusqu'aux larmes ; j'exprimai avec chaleur
ma reconnaissance. Il m'interrompit comme
s'il avait eu de l'humeur de mes remercî-
mens. L'abbé Dérigny avait déjà pris dans
les camps une habitude de brusquerie qui
contrastait avec le ton modeste et timide
que je lui avais vu lorsque j'avais commencé
à le coiffer. Il me demanda des nouvelles
de Lefèvre, de sa femme qu'il estimait
beaucoup ; il me demanda si Thérèse, la
jeune sœur de madame Lefèvre, était ma-
riée. Je lui dis que j'avais quitté ces braves

gens bien peu de temps après lui, et que depuis je n'en avais pas entendu parler. Malgré ma rage de babiller et ma propension à la médisance, je sus contenir ma langue, et ne pas lui révéler l'état où j'avais laissé la pauvre Thérèse.

Nous en vînmes à causer des affaires publiques. Il était toujours enthousiaste des principes de la révolution. Déjà un peu d'amour pour la gloire militaire se mêlait à son amour pour l'indépendance de la patrie; mais comme il ne s'agissait alors pour nos soldats que de défendre nos frontières, cet amour de la gloire militaire semblait rehausser encore son patriotisme. Je lui parlai de ce qui se passait dans l'intérieur de la France. Nous étions dans la plus forte crise de la terreur; je vis le colonel pâlir, frémir : « Ne me parle pas de ces » horreurs, me dit-il; elles pèsent sur mon » âme; elles la froissent. Les misérables! » comme ils déshonorent, comme ils ren- » dent odieuse la plus belle des causes! »

Il fit quelques pas en silence dans sa chambre, puis, s'arrêtant, il me dit d'un ton exalté : « Je ne veux porter mes regards » qu'en avant. Là, s'offre à moi un spec- » tacle que je considère avec plaisir, avec » orgueil : mes braves soldats à guider à » la victoire, et les ennemis de mon pays » à combattre. Il serait affreux pour moi » de jeter les yeux en arrière. Qu'y ver- » rais-je? des bourreaux et des victimes. »

Le lendemain je me mis en route. Je sais, grâce au ciel, supporter avec courage les momens difficiles. Mais toutes les fois que je me suis senti de l'argent dans ma poche, je n'ai jamais pu m'empêcher de le dépenser. J'eus bientôt épuisé ce que je tenais de la libéralité du colonel ; il m'avait donné beaucoup pour sa situation, mais la somme n'était pas forte : les militaires français n'étaient pas riches à cette époque. Il ne me restait qu'un de ces petits assignats de cinq francs, vulgairement appelés des *corsets*, lorsque j'arri-

vai dans un village, ou plutôt dans un hameau, composé tout au plus de huit à dix maisons, où il y avait cependant une auberge et une municipalité.

CHAPITRE IV.

MÉPRISES.

Ce village était situé dans un fond, entre deux collines; la route le traversait en ligne droite, en sorte que le voyageur qui arrivait pouvait voir de loin le voyageur qui partait. Au moment où j'y descendais, j'aperçus des gendarmes qui remontaient la côte opposée : cela me fit plaisir. J'étais plein de sécurité, grâce au passe-port que le colonel Dérigny m'avait fait obtenir; toutefois, j'aimais mieux voir partir les gendarmes que de les voir arriver.

J'entrai dans l'auberge. C'est un usage presque immémorial qu'en tout pays les voyageurs à pied sont mal reçus, peu ou

point servis par les aubergistes. Je fus donc agréablement surpris lorsque je vis l'hôte, sa femme et leur servante m'accueillir, me regarder avec intérêt, je dirai presque avec compassion. Il n'y eut pas jusqu'au garçon d'écurie qui, regrettant que je ne lui donnasse pas de cheval à soigner, ne s'empressât auprès de moi. Fort reconnaissant du zèle de ces braves gens, regaillardi par le feu, reprenant ma gaieté, mon humeur causeuse : « Parbleu, leur dis-je, on ca-
» lomnie bien les aubergistes quand on
» les accuse d'être durs, sans pitié pour
» les pauvres voyageurs. » — « Ah! mon-
» sieur, répondit l'hôtesse....., citoyen,
» veux-je dire, depuis vingt ans que je
» tiens cette maison avec feu mon homme
» et mon homme que voilà, je peux dire
» que nous avons toujours été bons et pré-
» venans pour les voyageurs à pied; mais
» à présent je me sens portée à leur donner
» la préférence sur les autres. Il y en a tant
» qui courent la poste, et qui mériteraient

» d'aller à pied; qui sait si parmi ceux qui » vont à pied, il n'y en pas plus d'un qui » mériteraient d'aller en carrosse. » — « Paix donc, madame Thomas, reprit le » mari, vous êtes d'une imprudence!.... Il » faut savoir devant qui l'on parle. » — « Oh! je ne crains rien, répliqua madame » Thomas. Dussent les jacobins me faire un » mauvais parti, je leur dirai toujours que » j'ai un faible pour les gens comme il » faut, et que j'en sauverai de leurs griffes » le plus que je pourrai. » Je ne sais quelle bouffée de vanité me passa par la tête. « Vous avez raison, » répondis-je en affectant de soupirer; « combien y a-t-il aujourd'hui d'honnêtes gens sous les cou- » leurs de la misère, quand ce ne serait que » par prudence! » Je dis ces derniers mots de manière à persuader à mes hôtes qu'on pouvait m'en faire l'application. Aussitôt, l'aubergiste, sa femme, la servante et le garçon d'écurie me regardèrent encore plus attentivement, et je les vis chuchoter entre

eux. Cette attention, ces chuchotemens me causèrent un moment d'inquiétude; je craignais que mon mouvement de vanité ne m'attirât quelque fâcheuse enquête. Tout en ayant l'air de ne songer qu'à me chauffer, je tâchais de saisir ce qu'ils se disaient; j'entendis des mots entrecoupés : « Ah ! » Dieu! si c'était !... oui c'est lui... voilà » comme ils nous l'ont dépeint :.... une » figure noble, les yeux noirs... un grand » nez... C'est lui. » Il s'en fallait que je me trouvasse à mon àise; mais je fus bientôt rassuré. « Je ne m'étais pas trompée, me » dit madame Thomas; j'étais sûre que le » citoyen était un monsieur. Quel bonheur » pour moi de recevoir un homme,... un » homme!... Ah! monsieur, que vous avez » bien fait de ne pas arriver plus tôt, pen- » dant que ces méchans gendarmes étaient » ici; car vous êtes l'homme qu'ils cher- » chent. » — « Et qui donc? » — « Que » sais-je? Un pauvre grand seigneur... un » prince, je crois,... déguisé, voyageant à

» pied, sans suite, sans un seul valet. » Ma vanité reprit le dessus, et je conçus quelque désir de me faire passer pour le pauvre grand seigneur. « Soyez tranquille, continua l'hô-» tesse; vous êtes tombé chez de braves » gens. » — « Oui, me dit l'hôte en confidence, d'une voix basse et presque dans l'oreille, nous sommes tous aristocrates » dans ce village. » — « Ah! mes amis, » m'écriai-je, emporté par ma vanité, « protégez-moi, sauvez-moi. » — « Mon-» seigneur peut être sans crainte, » me dit madame Thomas en me faisant une profonde révérence; et l'hôte, la servante et le garçon me saluèrent respectueusement. Oh! comme mon cœur se sentit agréablement touché de ce mot de monseigneur! « Oui, continua Thomas, nous avons une » société populaire; mais elle n'est pas » méchante; le maire, le maire lui-même » est pour la bonne cause. » Je venais tout récemment d'entendre les hussards me dire qu'ils combattaient pour la bonne cause :

dans les troubles civils chacun dit que sa cause est la bonne.

On me servit un dîner où l'hôte avait épuisé tout son savoir; les politesses et les révérences continuaient. Quelque temps avant le dessert, l'hôte était sorti; comme je me levais de table, la porte de la chambre s'ouvre, et l'hôte annonce d'un ton grave : « Le citoyen maire. » A ce nom, saisi d'effroi, je crois que mes hôtes sont des perfides qui ont trahi le prince; je tremble autant que si j'étais le prince lui-même; mais le maire, s'inclinant profondément, supplia mon altesse de vouloir bien agréer ses sincères et respectueux hommages. Quoiqu'un peu revenu de ma frayeur, je pensai qu'il était temps de finir cette dangereuse plaisanterie. Je leur dis que je n'étais pas un prince, que je n'étais pas même un gentilhomme, mais un pauvre diable qui courait après une chétive place, et n'avait pas de quoi continuer sa route: il me fut impossible de

les tirer d'erreur. Ils étaient persuadés que je tenais ce langage par un reste d'inquiétude ; ils cherchaient à la dissiper par toutes les protestations de dévouement à la bonne cause, et d'attachement à ma personne. Dès la première vue, disaient-ils, ils avaient été frappés de mon air de noblesse, d'affabilité, de bon prince. Il fallut bien me laisser faire, et, ma foi, je m'y prêtai de la meilleure grâce du monde. Je calculai que j'avais peu d'heures à rester dans ce village, que je partirais le lendemain au point du jour, et qu'à moins d'un événement extraordinaire, la méprise ne pouvait m'être fatale. Après avoir cherché vainement à les détromper, je leur fis sentir combien il était important que mon secret ne fût pas découvert; ils me promirent d'être discrets. Alors tout en faisant le réservé, je leur laissai entendre que j'allais me jeter de ma personne dans la Vendée.

Malgré leurs belles promesses de discrétion, je vis bientôt arriver la femme

du maire et deux ou trois gros bonnets de l'endroit, qui tout en ayant l'air d'ignorer, ou de vouloir ignorer ma qualité, se confondirent en politesses et en hommages; ils entraient en admiration de chaque phrase qui sortait de ma bouche; ils entraient en attendrissement de mes projets aussi nobles que bienfaisans. Vers le soir, le maire me prit à part. De toutes les paroles par lesquelles j'avais cherché à le désabuser, il n'avait voulu rien croire sinon que j'étais dans le plus absolu dénûment. « Un seigneur! un prince comme » vous, me dit-il, n'ayant pas de quoi » voyager! Quelle honte pour la France » et pour le siècle! » Il me força de prendre un portefeuille assez gros rempli d'assignats. J'avoue que dans la position où j'étais, n'ayant pas un sou, et me proposant de rembourser ce brave homme dès que je le pourrais, je ne me fis pas scrupule de retenir le portefeuille. L'honnête magistrat pleurait de plaisir en voyant que

j'avais la bonté de prendre son argent. Ce ne fut pas tout; l'aubergiste avait sous sa remise une chaise de poste encore assez bonne; on s'était d'abord montré fort inquiet de ma sûreté; on voulait me tenir caché dans le village; mais lorsque je leur avais dit que je ne craignais rien, lorsque je leur avais montré mon passe-port qui, sous le nom de Laurent Giffard, mettait le prince à l'abri de la police révolutionnaire et des gendarmes, ils ne virent plus d'inconvénient à ce que je continuasse mon voyage; et, tant pour me faire voyager selon mon rang que pour m'épargner de la fatigue, l'aubergiste voulut à toute force me prêter sa chaise. Jean, son garçon d'écurie, me conduirait jusqu'à la poste voisine avec les deux chevaux de labour de monsieur le maire. Tous me supplièrent de ne pas refuser la voiture de M. Thomas. Je me fis un peu prier, et j'acceptai. Le maire s'empressa de viser mon passe-port qu'il regardait comme une excellente précaution.

Je n'ai pas besoin de dire que parmi toutes les personnes qui vinrent me voir dans la soirée, il y en eut bien peu qui ne m'adressèrent pas des demandes, des placets, des pétitions pour valoir ce que de raison lorsque les choses seraient rétablies sur l'ancien pied ; que le maire lui-même me recommanda de me souvenir de lui lorsque j'aurais repris la place à laquelle m'appelait ma naissance ; que j'accueillis toutes les demandes avec bonté; que je fis à tous les plus belles promesses, et que je donnai d'avance de beaux emplois dans ma maison au maire et à l'aubergiste. Enfin fatigué du rôle que je jouais, et répétant que je voulais partir le lendemain de très-bonne heure, je les priai de vouloir bien me permettre de me retirer. Ils craignirent de se rendre importuns. L'hôte et sa femme voulurent m'éclairer eux-mêmes jusqu'à ma chambre en grande cérémonie.

Je dormis peu ; malgré tout l'éclat du rôle qu'on m'avait fait jouer et que je m'étais

prêté à jouer, je tremblais qu'il n'y eût quelques faux frères parmi tous ces paysans aristocrates. Dès que le jour parut, je me levai. Toute la maison était déjà sur pied; les chevaux de labour étaient attelés à la chaise; Jean, le garçon d'écurie, était botté, le fouet à la main; l'aubergiste, sa femme et la servante me firent les adieux les plus touchans; le citoyen maire s'était arraché aux douceurs de la couche conjugale pour venir souhaiter un bon voyage à mon altesse. Je partis en renouvelant avec dignité à ces braves gens mes remercîmens et mes promesses de services. Arrivé à la première poste, je crus devoir gratifier Jean par un pour-boire de prince. Il emmena les chevaux, et me laissa la chaise.

Me voilà donc dans une bonne chaise de poste, un portefeuille bien plein d'assignats dans ma poche. Je fus tenté un moment de changer de direction et d'aller à Paris; mais, d'après toutes les nouvelles qui étaient parvenues jusqu'à moi, je réfléchis qu'il s'en

fallait que Paris fût un séjour de plaisirs et de ressources comme autrefois; que probablement j'y serais plus en danger qu'ailleurs; qu'après tout, je ferais peut-être bien de commencer par occuper une petite place dans l'administration des vivres, et qu'avec mon talent, mon activité et la protection du colonel Dérigny, je ne pouvais manquer d'y faire promptement mon chemin. Je continuai donc ma route.

Par suite de cette vanité qui ne me quittait pas, le matin, en déjeunant dans je ne sais quel endroit, je faisais l'homme d'importance, j'affectais un ton brusque, impérieux. Je me plaignais de ce que le valet qui courait devant moi avait été retenu par la fatigue à la dernière ville où j'avais couché. A peine avais-je prononcé ces mots que la servante de l'auberge sort et revient bientôt avec un gros garçon auquel elle paraît prendre un grand intérêt, qu'elle me propose pour remplacer le valet qui me manque, et dont elle répond, at-

tendu qu'il est son beau-frère. « Eh! pour-
» quoi ne me donnerais-je pas un domes-
» tique, me dis-je? Il ne m'est pas encore
» arrivé une seule fois dans ma vie de me
» faire servir; il faut que j'en essaie.» J'interrogeai Joseph; c'était le nom du beau-frère de la servante. Il me parut un garçon simple, crédule, un peu curieux et bavard. Je lui offris des gages dont il sembla tout émerveillé; il fut convenu qu'il courrait devant ma chaise, et je lui donnai de l'argent sans compter pour payer les chevaux, Mes libéralités, le peu de cas que je semblais faire des assignats, mon air capable et mes brusqueries inspirèrent une grande estime à mon valet; à chaque relais où il m'attendait je voyais croître son respect pour moi.

Le soir, j'arrivai vers quatre heures dans un village où il y avait une poste. J'avais trois chevaux à ma chaise, un courrier; je m'étais fait descendre à la principale auberge, où Joseph avait ordonné pour moi

un bon dîner. Je n'avais pas été surpris de voir tous les habitans se mettre sur le pas de leurs portes lorsqu'ils avaient entendu le fouet de mon postillon; c'est assez l'usage dans tous les villages de France, quand on y voit passer un équipage de quelque importance; mais quel fut mon étonnement, lorsque l'aubergiste qui m'avait accompagné jusqu'à la porte de la chambre qu'il me destinait, avec les plus grands témoignages de considération, revint quelques minutes, après m'annoncer que le citoyen maire demandait l'honneur de m'être présenté : « Eh! bon Dieu! me » dis-je, dois-je donc avoir affaire à tous » les maires des endroits par où je passe? » Va-t-on encore ici me prendre pour un » prince? »

C'était bien autre chose : on était instruit qu'un représentant du peuple en mission devait traverser incessamment le village. Mon nigaud de valet, de plus en plus frappé de mes grands airs, ne s'était-il pas

mis dans la tête que j'étais le représentant. Dans l'autre commune, en me voyant à pied, sans le sou et dans un piètre accoutrement, on m'avait pris pour un prince; dans celle-ci, en me voyant une chaise de poste, un courrier, on me prenait pour un député. Le citoyen maire m'adressa une espèce de harangue, et me supplia de vouloir bien m'arrêter quelques momens dans la commune. Il savait que le représentant auquel il avait l'honneur de parler était un patriote aussi juste qu'énergique, un républicain à la fois sévère et clément: « Citoyen » représentant, me dit-il, restez avec nous » jusqu'à demain; en peu de temps vous » pouvez faire un grand bien. » Je m'étais si bien trouvé de faire le prince! Jeune, étourdi, ne doutant de rien, j'étais tenté de faire le député, et de ne pas détromper le citoyen maire. Cependant je me bornai à lui dire que j'étais pressé; que le service de la république réclamait ma présence ailleurs; que je ne m'arrêtais que

pour dîner en toute hâte et poursuivre ma route. Tout à coup un grand bruit de mousqueterie se fait entendre sous mes fenêtres; c'étaient les habitans qui brûlaient leur poudre en l'honneur du représentant. Un moment après, on introduit près de moi une députation de jeunes filles; elles apportaient des fleurs au citoyen représentant. Le moyen de résister? Je me laissai faire comme dans l'autre village. Je me montrai aimable et galant pour les jeunes filles. Je pris un ton affable et protecteur avec le maire, dont les principes me paraissaient purs et raisonnables; et je consentis à passer le reste du jour dans sa commune. Mais presque aussitôt, à la députation des jeunes filles, succède une députation du comité révolutionnaire. A ce terrible nom, je frissonne; je sens tous les dangers du personnage qu'on me fait jouer. Cependant je rassemble mon courage; je ne pouvais plus reculer; je me décide à payer d'effronterie et à bien sou-

tenir mon rôle. Le citoyen maire, à l'annonce de la députation, était presque aussi tremblant que moi; et avant qu'on introduisît les honorables membres, il eut le temps de me dire que c'étaient de vrais démagogues, des forcenés qui avaient déjà fait emprisonner comme suspects cinq à six des plus honnêtes gens et des meilleurs patriotes du pays.

La députation entra. Après quelques politesses plutôt brusques que cordiales, je vis tous les honorables membres jeter sur le maire des regards sévères et même courroucés. Toujours, pour bien jouer mon rôle, je fis à tous les citoyens présens un discours plein d'énergie; je dis que j'entendais qu'à l'instant même le maire me rendît compte de son administration, et le comité de ses opérations. Tandis que le maire envoyait chercher son greffier et qu'un des membres de la députation était allé chercher les registres du comité, le président me prit à part et me dit que le maire était un

fédéraliste, un feuillant et un modéré; que le comité n'avait osé prendre sur lui aucune mesure contre un fonctionnaire public, mais qu'il attendait avec impatience mon arrivée pour obtenir la destitution et même l'incarcération d'un magistrat aussi anti-civique. « Bonne justice sera rendue à » tout le monde, » lui répondis-je.

Je me fis gravement présenter tous les comptes que j'avais demandés. J'appris que les femmes et les parens des suspects incarcérés me demandaient audience. Nonobstant les objections du président du comité, je déclarai que j'étais prêt à les entendre. Je passai dans une chambre voisine; je donnai à tous ces pauvres gens des paroles d'espoir et de consolation; je pris leurs pétitions et je les congédiai en leur promettant que je ne perdrais pas un instant pour les examiner. Je rentrai; je demandai des détails sur chacun des détenus aux membres du comité; j'en demandai également au maire. Ce brave homme intimidé

n'osait pas dire tout ce qu'il avait dans l'âme. Je l'encourageai ; alors il me révéla toutes les gentillesses des citoyens révolutionnaires ; ils voulurent répondre, j'encourageai le maire à répliquer. Lorsque je me crus suffisamment instruit, je les renvoyai tous en annonçant que j'irais présider la séance de la société populaire, ainsi que le maire m'y avait engagé.

Je fis monter Joseph qui par bonheur savait écrire, et je l'instituai mon secrétaire par *interim*. Je pris un arrêté par lequel le représentant du peuple D***, en mission dans le département, ordonnait la mise en liberté de tels et tels citoyens : je n'oubliai aucun des suspects que m'avait désignés l'honnête homme de maire. De plus j'ordonnai l'incarcération de tels et tels citoyens pour avoir prévariqué dans leurs fonctions; et je n'oubliai aucun des membres du comité révolutionnaire. Je finis par charger le citoyen maire de l'exécution immédiate du présent arrêté, et je signai

impudemment du nom que j'avais pris en tête.

Le maire, à qui j'avais envoyé mon arrêté, ne perdit pas un instant pour le faire exécuter. Il rassembla promptement la force armée qui n'était composée que de citoyens du pays. Ces bons citoyens mirent autant de zèle à conduire en prison les terribles membres du comité qu'à reconduire en triomphe dans leurs familles les pauvres suspects qu'ils venaient de délivrer. Ceux qui se souviennent du désordre et de la confusion de pouvoirs qui existaient en 1793, ne s'étonneront pas que les choses se soient passées de la sorte dans un petit village de la Flandre.

Après ce bel exploit, j'aurais bien voulu quitter sur-le-champ le pays; mais il me fallut recevoir les remercîmens et les complimens du maire et des suspects que j'avais fait mettre en liberté. Il me fallut, suivant ma promesse, présider la société populaire. J'y parlai sur les vertus qui devaient ca-

ractériser le vrai républicain. Suivant moi, il était du devoir de tout bon citoyen d'allier au patriotisme la justice et l'humanité. Mon discours fit fondre en larmes tout l'auditoire. Il me fallut accepter à mon auberge un grand souper que le maire et les principaux habitans de l'endroit s'étaient fait un honneur de me donner. Dans l'effervescence de mon accès d'humanité, je n'avais pas pensé à toutes les conséquences de l'action bonne en elle-même, mais très-vicieuse dans la forme, que je m'étais permise. Toutes ces conséquences se présentèrent en foule à mon esprit au moment où je me mis à table. Cependant je ne fis pas trop mauvaise contenance; je portai plusieurs toasts, tous plus patriotiques les uns que les autres, et qui furent reçus avec de grandes acclamations. Vers le milieu du repas je recommandai à Joseph de m'avoir des chevaux de poste à trois heures du matin. « Un représentant du peuple ne doit jamais » se reposer, » dis-je à tous les convives;

» je ne me repens pas, je me félicite » même d'avoir cédé à vos instances ; mais » il faut que je parte avant le jour. » Ils se récrièrent ; « Ne vous désolez pas ; » je reviendrai....... oui, je reviendrai » sous peu visiter votre intéressante commune. » Je leur fis mes adieux, et je me retirai.

Je dormis encore moins que dans l'autre village. Il me semblait qu'il y avait plus de danger à faire le député dans un pays patriote qu'à faire le prince dans un village aristocrate. Les convives restèrent longtemps à table après moi. Je les entendis long-temps rire et chanter; enfin ils se séparèrent et bientôt tout fut calme dans l'auberge.

Deux heures venaient de sonner ; je respirais. Dans moins d'une heure je serais loin de ce pays où je courais tant de périls. Tout à coup, au milieu du silence de la nuit, il me semble entendre dans le lointain le claquement d'un fouet de poste,

et bientôt après le galop d'un cheval. Le cheval s'arrête à la porte de l'auberge ; on frappe à coups redoublés, et, par le dialogue qui s'établit entre les gens de la maison et les gens du dehors, j'apprends que c'est le courrier du véritable représentant, et que le représentant lui-même va bientôt arriver. Ah! grand Dieu! Je saute en bas de mon lit; je m'habille à la hâte, à tâtons. On continue long-temps de disputer avant d'ouvrir; on ouvre enfin et une nouvelle dispute commence. Bientôt mon valet vient à moi, et tout effaré m'apprend qu'il y a en bas un imposteur qui se prétend courrier du représentant. Il me demande ce que cela signifie. Au lieu de lui répondre, je lui ordonne d'aller vite à la poste, d'amener les chevaux et de les faire promptement atteler à ma chaise. Il m'obéit; je descends; je trouve tous les gens de l'auberge à moitié endormis et toutefois disputant vivement contre le courrier qui lui-même, ayant dormi apparemment

sur son cheval, est à peine éveillé et ne peut rien concevoir aux discours de tout ce monde qui l'entoure et qui lui soutient que le véritable représentant est arrivé de la veille et dort paisiblement dans la grande chambre du premier étage. A ma vue il se fait un grand silence. Tous s'inclinent; le pauvre courrier lui-même paraît saisi de respect et de frayeur; je l'interroge avec autant d'effronterie que d'importance. Il balbutie, il ne peut répondre; cependant mon alerte valet a parfaitement exécuté mes ordres et vient m'avertir que les chevaux sont attelés. J'ordonne aux gens de l'auberge de s'assurer de la personne du prétendu courrier ainsi que de celle du maître dont il se dit suivi quand celui-ci se présentera. Je recommande à l'aubergiste d'aller dès le grand matin faire son rapport au citoyen maire, à qui je le prie d'ailleurs de faire agréer mes complimens bien sincères et bien patriotiques. Je monte dans ma chaise; par précaution,

je fais placer mon valet à côté de moi ; et me voilà parti.

J'ai appris depuis que le représentant dont j'avais pris la place et qui venait prendre la mienne était heureusement un homme assez modéré, qu'il se fâcha un moment, et qu'il finit par rire de ce qui était arrivé ; que le maire et les suspects que j'avais fait mettre en liberté ne furent point inquiétés, et que toutes les dispositions de mon arrêté furent confirmées, en sorte que les membres du comité révolutionnaire demeurèrent en prison pendant tout le reste de la terreur, et ne purent faire emprisonner personne.

CHAPITRE V.

GIFFARD EMPLOYÉ DANS LES VIVRES.

Les gens de l'auberge que je quittais durent sans doute être bien ébahis de mon départ précipité : ils ne purent l'être plus que Joseph, mon honnête valet, lorsqu'il se trouva seul avec moi, assis à mes côtés au lieu de courir la poste devant ma voiture. Il ne savait que penser de son maître. « Eh! mais,... citoyen, me dit-il, ... ci-» toyen représentant,... est-ce que vous » ne seriez pas...? est-ce que ce serait en » effet cet autre qu'on attend qui se-» rait....? » — « Qui sait, mon pauvre Joseph? » lui dis-je en riant, et me croyant déjà en sûreté grâce à la rapidité avec

laquelle les chevaux m'emportaient. — « Diable! me dit-il, s'il en est ainsi, vous » avez joué là un gros jeu. C'est qu'ils ne » plaisantent pas nos représentans. » — « Je le sais parbleu bien; aussi j'ai compté » que tu ne me dénoncerais pas. » — « Ah! » citoyen, pouvez-vous me croire capa- » ble.....? » — « Capable ou non, j'espère » que tu as assez d'esprit pour sentir que » tu es au moins mon complice, si même » tu n'es l'auteur de toute l'aventure, puis- » que c'est toi qui as le premier annoncé » à tous les autres que j'étais un député. » » — « C'est vrai; c'est moi... Diable!... » Ah! mon Dieu! et moi qui vous ai » servi de greffier, de secrétaire, pour » la mise en liberté de ces pauvres sus- » pects! Ah! citoyen, c'est bien mal à » vous d'avoir abusé de la simplicité d'un » pauvre garçon comme moi. » — « T'en » repents-tu? Avons-nous fait du mal? » » — « Non, sans doute; on ne peut pas » dire....., et il serait bien à désirer que

» tous les autres représentans ressemblas-
» sent à celui que j'ai l'honneur de servir;
» mais cela n'empêche pas que je n'aie
» une grande peur. » A chaque instant il regardait par la petite lucarne du fond de la chaise de poste pour voir si on ne nous poursuivait pas. Il tremblait de tous ses membres quand il apercevait quelque voiture ou quelque cavalier derrière nous; il tremblait encore plus fort, lorsqu'en traversant quelque commune, on nous demandait nos passe-ports; il ne reprit un peu d'assurance qu'après la seconde poste.

Pendant les doléances et les frayeurs de Joseph, je me livrais à de sérieuses réflexions. Après avoir fait la sottise d'émigrer, je venais d'échapper aux dangers que devaient m'attirer deux grandes étourderies. Je pris la résolution de me conduire désormais en homme sage et prudent.

Arrivé à ma destination, je m'empressai de porter au chef des administrations mi-

litaires la lettre de recommandation du colonel Dérigny. Je jugeai que cet homme attachait un grand prix à être agréable au colonel; il me reçut à merveille; il me dit de revenir le lendemain; il espérait d'ici là trouver le moyen d'être utile au protégé de son cher ami le citoyen Dérigny. Le lendemain en effet, il m'annonça qu'il pouvait m'employer dans ses bureaux. Il me demanda si cela me convenait; cela me convenait beaucoup, et j'entrai sur-le-champ en fonctions.

Pour commencer à exécuter mes sages résolutions, je pensai qu'un simple employé dans les vivres ne devait pas garder un domestique. J'étais fort embarrassé d'ailleurs de cette chaise de poste qui m'avait été si généreusement prêtée. Je comptai avec Joseph; je lui payai ses gages; j'y joignis une bonne petite gratification; je lui donnai un certificat, et je le chargeai de reconduire la chaise de poste chez l'aubergiste du village où l'on m'avait traité

d'altesse et de monseigneur. Je lui remis en même temps une lettre de remercîmens pour le maire, et une reconnaissance de l'argent que ce brave homme m'avait forcé d'accepter; j'espérais pouvoir bientôt m'acquitter sur les appointemens de ma place.

Mon chef, le citoyen Rimbault, était un bon vivant qui riait toujours, et qui tout en riant faisait d'excellentes affaires. Il appelait tout le monde son cher concitoyen. Tout en traitant ses employés de chers concitoyens, il était, sinon sévère, au moins très-exigeant avec eux. Il gagnait beaucoup d'argent et le dépensait joyeusement; il avait des maîtresses parmi les actrices, et leur prodiguait les assignats; il était bien venu des généraux et des représentans qu'il traitait magnifiquement, et devant lesquels il marchait droit; il donnait de grands dîners, il jouait un jeu d'enfer et perdait beaucoup sans sourciller, bien sûr de regagner plus qu'il ne perdait au pre-

mier marché qu'il aurait à passer avec la république.

Je me trouvai employé avec plusieurs citoyens qui me firent beaucoup de politesses. Fidèle à mon projet de me conduire avec autant de sagesse que de probité, j'apportais la plus scrupuleuse exactitude dans mes comptes et mes rapports. Je n'avais pas lieu de croire que mes collègues se conduisissent autrement que moi. Cependant tandis que mes appointemens suffisaient à peine à mon existence, et que je ne comptais pour être mieux que sur une place supérieure à la mienne, je les voyais faire une dépense bien au-dessus de leurs moyens connus. Quand je m'étonnais de ces dépenses excessives, quand je leur demandais avec bonhomie comment ils pouvaient y suffire, l'un me répondait qu'il recevait de l'argent de sa famille; un autre me disait qu'il était heureux au jeu; un troisieme, au lieu de me répondre, me riait au nez. Je ne pouvais pas me plaindre; ils

me mettaient de toutes leurs parties de plaisir, ils m'invitaient, me régalaient ; je souffrais de ne pouvoir reconnaître leurs prévenances ; quelquefois je me gênais pour les régaler à mon tour. Tous professaient le patriotisme le plus exalté, tous travaillaient le bonnet rouge sur la tête. Cela ne me gênait pas ; il m'était facile de faire le patriote.

Il y en avait un qui se nommait Niquet, et qui pour se donner une physionomie plus républicaine avait pris le surnom de Brutus. Brutus avait une place au-dessous de la mienne ; j'avais une espèce de contrôle à exercer sur lui. Un jour je crus m'apercevoir que Brutus n'était pas fort exact dans ses additions. Attribuant son mécompte à un défaut d'attention, je lui fis voir son erreur. Il me regarda d'un air surpris ; il me dit qu'étant tout occupé des intérêts de la chose publique, il était possible qu'il se fût trompé ; mais bientôt je découvris de nouvelles erreurs dans ses

comptes; il en résulta un nouvel avertissement de ma part. Cette fois il se fâcha et fort en colère m'enjoignit de ne pas être si sévère à contrôler ses comptes, sinon qu'il pourrait bien de son côté contrôler les miens. Je l'entendis murmurer assez impudemment entre ses dents : « Mais » c'est un aristocrate que cet homme-là ! » S'imagine-t-il que je suis venu à l'armée » pour prendre l'air? » Comme je ne craignais pas les contrôles qu'on pouvait exercer sur moi, je me moquai des menaces de Niquet, et je ne me lassai pas de relever sans pitié les erreurs que Brutus ne se lassait pas de commettre.

Le citoyen Rimbault m'avait pris en grande amitié. J'avais tellement contracté l'habitude, en allant coiffer mes pratiques, de flatter tous ceux auxquels j'avais à faire, qu'il ne m'avait pas été difficile de trouver en lui le côté le plus sensible à la flatterie. « Mon cher concitoyen, » me dit-il un matin, « vous êtes vraiment un bon

» employé ; j'ai beaucoup à remercier le
» brave colonel Dérigny de m'avoir pro-
» curé un brave garçon comme vous; mais
» prenez garde; je crains que votre civis-
» me ne soit pas très-pur. C'est qu'en fait
» de civisme, il ne faut pas plaisanter
» dans nos administrations. J'entends que
» tous nos commis soient au pas et à la
» hauteur. » Cette interpellation de mon chef me fit trembler. Je ne pouvais oublier que j'avais émigré. Je protestai que j'étais animé du patriotisme le plus ardent; et, tout alarmé, je cherchais d'où pouvaient lui venir ces soupçons contre moi. Il ne se fit pas presser pour m'avouer que c'était Brutus Niquet qui lui avait insinué que je n'étais qu'un patriote tiède, si même je n'étais tout-à-fait un mauvais patriote. « Oh ! le traître! m'écriai-je, par-
» ce que je l'empêche d'être un fripon, il
» m'accuse d'être un aristocrate. » —
« Comment? fripon ! » reprit Rimbault avec vivacité. « Qu'est-ce que cela veut dire ?

» Expliquez-vous, je l'exige. » Il fallut bien révéler à mon chef les petites friponneries dans lesquelles je contrariais mon camarade. « Quoi! n'est-ce que cela? » me dit le citoyen Rimbault en s'apaisant tout à coup, et voyant que ce n'était pas lui, mais la république qu'on volait. « Quoi! vraiment? Niquet se permettrait » de ces espiégleries? le rusé! je ne lui » aurais pas cru tant d'esprit. Au surplus, » mon cher concitoyen, » ajouta-t-il d'un air sérieux, « je vous approuve, je vous » approuve beaucoup; continuez de sur- » veiller Niquet... sans trop le chagriner » pourtant: c'est un commis fort intelli- » gent, et un excellent patriote. »

Quelques jours se passèrent; malgré la singulière conversation de mon chef, je continuai de contrôler sévèrement Brutus Niquet. Mais voilà qu'un soir, en rentrant pour souper à la maison où j'étais en pension, je trouve un message de mon cher concitoyen Rimbault qui me recommande

de me rendre chez lui à quelqu'heure de la nuit que je rentre : j'y cours. Quelle est mon indignation quand il m'apprend que le soir même j'ai été dénoncé à un nouveau représentant du peuple en mission, comme un suspect, comme un freluquet de Paris qui s'est glissé dans l'administration des vivres pour échapper à la réquisition ; de plus, comme ayant signé les pétitions liberticides des huit mille et des vingt mille. « Mon cher concitoyen, con-
» tinua Rimbault, le représentant m'a
» donné ordre de lui faire demain un rap-
» port sur vos principes et votre conduite.
» Je vous aime de tout mon cœur; mais
» vous entendez bien que je ne peux pas
» me perdre pour vous. Si demain je
» m'avisais de vouloir vous faire passer
» pour un bon patriote, moi-même je de-
» viendrais suspect. Je n'ai donc qu'une
» ressource, c'est de rendre le plus mau-
» vais témoignage de votre civisme; et
» vous, vous n'en avez qu'une, c'est de

» quitter la ville avant que j'aie appuyé » la dénonciation. Vous avez un passe- » port ; voilà ce qui vous revient de vos » appointemens. Bon voyage, bonne » chance. Nous ne nous disons peut- » être pas un éternel adieu. »

A ce discours de mon cher concitoyen, je restai confondu. Cependant, d'après ce que je connaissais des mœurs révolutionnaires, je ne crus devoir lui faire aucune observation ; je crus même devoir le remercier de ce qu'il avait le bon procédé de m'avertir. La diligence de Paris partait le soir même ; j'y trouvai une place ; je ne savais où je devais aller ; mais ce que je savais bien, c'est qu'il me fallait quitter la ville sans perdre un seul instant.

« Ainsi donc, me disais-je, pour avoi » voulu empêcher un commis aux vivre » de voler la république, me voilà dénoncé » C'est égal, je n'en demeurerai pas moin » invariable dans mes principes. » A ce m d'invariable, je ne pus m'empêcher de so

rire et de compter sur mes doigts combien de fois, depuis le commencement de la révolution, j'avais été patriote, et combien de fois j'avais été aristocrate.

Cependant j'étais fort embarrassé de ce que j'allais devenir. En arrivant dans la première ville, j'aperçus une affiche de comédie. Soudain il me vint comme une inspiration. « Eh! pourquoi, moi qui me » suis amusé à jouer la comédie en société, » ne me ferais-je pas comédien? C'est un » état agréable, indépendant, et où l'on » peut se dispenser d'avoir une opinion » politique. »

J'allai sur-le-champ me présenter aux comédiens qui étaient en répétition. Ils me trouvèrent un joli physique, une jolie voix, je fus agréé; et peu de jours après je débutai avec grand succès par un rôle de Colin dans un opéra patriotique.

CHAPITRE VI.

GIFFARD JOUE LA COMÉDIE DANS PLUSIEURS DÉPARTEMENS.

Depuis que j'avais quitté Paris pour suivre le marquis de Rinville en émigration, j'avais mené une vie de véritable aventurier. C'était encore une vie d'aventurier que celle de comédien ambulant. Malgré la misère générale, le maximum, les arrestations et les émigrations, nous faisions d'excellentes affaires. Dans toutes les villes où nous nous arrêtions, il y avait une garnison nombreuse; tous les militaires, depuis le général jusqu'au simple soldat, se précipitaient pour ainsi dire dan les salles de spectacle. Il est vrai que no

recettes se faisaient en assignats, sorte de monnaie qui diminuait et fondait rapidement entre les mains de ceux qui la possédaient : aussi comme nous étions empressés de nous en défaire!

Que de bonnes aubaines pour nos dames! Les officiers de tout grade se faisaient un point d'honneur de courtiser les actrices. Pour nous, à nos tables d'hôte, dans les cafés, dans les billards, nous parvenions facilement à nous lier avec les sous-lieutenans, les lieutenans, même les capitaines; les jeunes officiers n'étaient plus, comme sous l'ancien régime, des gentilshommes vains de leur fortune et de leur naissance.

Je m'étais trompé en croyant qu'un comédien pouvait se dispenser d'avoir une opinion politique. Dans quelle profession alors n'était-il pas nécessaire de se prononcer? Si l'on veut envisager le caractère spécial de chacun des membres d'une troupe de comédie en temps ordi-

naire, on reconnaîtra qu'habituellement, le père noble est un philosophe, le rôle à manteau un ivrogne, le premier rôle un glorieux, le jeune premier un fat, le valet un railleur, et toutes les dames des coquettes plus ou moins adroites, les unes passionnées, les autres intéressées. Eh bien! dans la troupe où je m'étais enrôlé, le père noble se félicitait gravement qu'on eût aboli le préjugé qui flétrissait l'état de comédien; le rôle à manteau buvait avec les membres des sociétés populaires; le premier rôle discutait de son art avec les généraux et les représentans; le valet allait pérorer au club en factieux; toutes nos dames étaient des patriotes exaltées ou d'imprudentes aristocrates selon la personne qui leur faisait la cour; et moi qui jouais les jeunes premiers et chantais les hautes-contre, je philosophais avec le père noble, j'allais au café avec le rôle à manteau, j'admirais le talent du premier rôle, j'allais au club avec le valet, et je re-

cevais les confidences amoureuses de nos dames. Du reste nous étions tous des patriotes, des patriotes plus ou moins sincères, mais tous fort exaltés.

En peu de mois, nous parcourûmes une grande partie de la France. Je ne sais quel mauvais génie nous éloigna des frontières. Plus de garnisons, plus de militaires : plus de recettes. Tant que nos affaires avaient été brillantes, nous avions vécu de bon accord ; à peine fûmes-nous dans la détresse qu'il y eut parmi nous des cabales et des haines. Nos dames regrettaient amèrement les galanteries et les politesses des états majors.

Notre premier rôle, le citoyen Montalte, grand patriote en apparence, avait au fond du cœur un levain d'aristocratie. Nous ne pouvions jouer que des pièces patriotiques, et il pleurait presque de ne plus porter ni talons rouges ni habits brodés. Il avait un cousin dans la Vendée. Les correspondances étaient difficiles;

mais enfin il recevait quelques lettres de son cousin, valet de chambre de confiance d'un général de l'armée royale et catholique. Le cousin pressait Montalte de venir jouer la comédie à Chollet dont les Vendéens avaient fait leur chef-lieu, un petit Paris pour les plaisirs et le bon ton. Montalte était un bon enfant; mais cet homme qui jouait les héros avec une grande énergie, qui savait sur la scène résister aux dangers, aux séductions, aux menaces, qui tous les soirs sur le théâtre accomplissait au péril de sa vie, avec un grand caractère, les entreprises les plus hasardeuses et les plus rapidement conçues, était faible, timide, irrésolu, lent à prendre un parti dans toutes les actions de sa vie.

Ce n'est qu'à moi qu'il ouvrait son cœur, et qu'il confiait ses regrets de l'ancien régime; il se gardait de les laisser échapper devant nos autres camarades, surtout devant un nouveau venu qui jouait les

niais, et qui était un féroce jacobin. Un jour, Montalte vint m'apporter une lettre de son cousin le valet de chambre. Le cousin lui offrait un engagement superbe dans la Vendée et des avances en numéraire. Montalte était fort embarrassé. Son inclination le portait vers la Vendée ; la peur le retenait parmi les patriotes : que faire ? Je calculai sur-le-champ que la désertion de Montalte serait très-nuisible à nos intérêts, que nos affaires iraient encore bien plus mal quand notre premier rôle nous aurait abandonnés. J'employai toute ma rhétorique à lui faire sentir les dangers auxquels il allait s'exposer en se jetant au milieu d'une guerre civile bien plus terrible pour les gens qui ne faisaient pas métier de se battre que la guerre qui avait lieu sur nos frontières. Mes raisonnemens l'ébranlèrent, et je le vis presque décidé à refuser les offres du cousin. Dans la conversation il me dit qu'il était d'autant plus fâché de renoncer à tous les avantages

qu'on lui proposait qu'il avait songé à me les faire partager. « Comment? lui dis-» je. » — « Oui; moi, je suis naturelle-» ment timide; je ne sais me présenter » nulle part, si ce n'est au théâtre, et » j'avais pensé que je ferais bien de pren-» dre pour compagnon un garçon résolu » et courageux comme toi, sans compter » que j'aurais été bien aise de procurer à » un ami une partie des bénéfices qui me » sont offerts. » Ces derniers mots éveillèrent mon attention, et me firent faire de nouvelles réflexions. Je calculai qu'il me serait bien doux d'aller recueillir de l'or dans la Vendée, de l'or si rare à cette époque dans les autres parties de la France. Je dis à Montalte qu'après tout, il ne fallait pas s'exagérer les dangers qu'on avait à courir en se hasardant parmi les Vendéens; que peut-être ils étaient inférieurs à ceux que les honnêtes gens couraient dans les autres départemens où un mot, une imprudence pouvaient les faire em-

prisonner comme suspects. Enfin je tournai ma rhétorique dans un sens tout opposé au premier. Je diminuai si bien les périls, j'exagérai tellement les avantages de la proposition du cousin que l'honnête Montalte résolut de l'accepter, mais sous la condition que je partirais avec lui, et que je partagerais les avances en numéraire qui l'attendaient. Je me fis un peu presser; je parus ne céder que pour ne pas abandonner mon ami. Montalte était tout attendri de mon dévouement; nous nous jurâmes une amitié à toute éprenve; nous nous jurâmes de ne jamais nous séparer.

Une fois notre résolution bien prise, nous parvînmes, malgré les oppositions de quelques-uns de nos camarades, à diriger notre troupe vers l'Anjou. Nous donnâmes, suivant l'usage, et comme on ne pouvait s'en dispenser, une pièce patriotique pour notre ouverture à Angers; c'était *la Mort de César*. Montalte joua Brutus avec plus

de force, avec plus de véhémence que jamais. Je le secondais vigoureusement dans Cassius. Je me rappelle surtout la chaleur avec laquelle il prononça ce vers :

Je périrai, Romains, ou vous serez sans maître.

« Vraiment, disait-on dans le parterre, » pour exprimer avec autant d'énergie ces » sentimens patriotiques, il faut que ce » jeune homme soit un fier républicain. » La pièce finit au milieu d'acclamations frénétiques, et à peine étions-nous débarrassés de la toge républicaine, que sans nous inquiéter de nos camarades ni du public d'Angers, nous étions furtivement en route pour la Vendée.

Grâce à nos intelligences avec le cousin de Montalte, nous arrivâmes sans accident à Chollet. C'est là que s'étaient établis tous les vieux seigneurs, toutes les dames des châteaux des environs ; c'est là que ve-

naient se délasser un moment des fatigues de la guerre tous les jeunes officiers vendéens. Il y avait des équipages, des spectacles, des concerts, des cérémonies religieuses, des intrigues galantes, des écoles de bon ton et d'esprit chevaleresque. La troupe de comédie était incomplète, et nous lui apportions un grand renfort. Deux jours après notre arrivée, Montalte joua le fils de Mérope avec autant de force et d'énergie qu'il venait de jouer à Angers le meurtrier de César; et l'on ne doutait pas plus de ses sentimens monarchiques qu'on n'avait douté précédemment de ses sentimens républicains. Il enleva tous les suffrages quand il s'écria :

Je me sens né des rois, je me sens votre fils.

Le lendemain, je fis couler des larmes de tous les yeux en jouant le troubadour Blondel dans le fameux opéra de *Richard-Cœur-de-Lion*.

Je fus très-heureux pendant mon séjour à Chollet. Il y avait parmi tous ces seigneurs, ces gentilhommes poitevins, angevins ou bretons, moins de morgue que parmi les émigrés de Coblentz. Ils nous faisaient venir dans leurs cercles pour y chanter des romances monarchiques. Je me croyais à Paris dans le bon temps de l'ancien régime, où l'on ne pensait qu'à s'amuser. Nous avions bien parfois quelques alertes; souvent les jeunes officiers étaient obligés de quitter le spectacle pour aller se battre; mais, comme il n'arrive que trop dans les âmes françaises, les défaites mêmes ne pouvaient les distraire de leurs plaisirs.

Lorsque les chefs eurent résolu de faire passer la Loire à la grande armée, et que cette résolution fut connue de la troupe de comédiens, nous nous assemblâmes pour délibérer sur ce qu'il convenait de faire. Suivant l'usage de beaucoup d'assemblées, nous nous séparâmes sans avoir pu tomber

d'accord sur aucun point, sinon sur ce qu'il nous paraissait démontré que les chefs vendéens ne pouvaient plus soutenir une troupe de comédie. Ainsi donc, nous nous dispersâmes; je ne sais ce que devint Montalte. Pour moi, je passai la Loire; mais, après le passage, je laissai l'armée royale s'avancer vers la Normandie, je suivis la levée; j'avais conservé mon ancien passeport, que j'avais eu soin de faire viser à Angers. En le présentant à la municipalité d'Amboise, j'arrangeai un petit roman bien intéressant, aussi vraisemblable que je pus, et me voilà redevenu républicain.

J'arrivai à Orléans vers l'heure du spectacle. J'y entrai sans avoir lu bien attentivement l'affiche. On leva le rideau, et je vis paraître en scène une figure de ma connaissance; c'était celle du comédien Durosay. Je ne sais si le citoyen Durosay avait fait beaucoup de progrès dans son art, mais il y avait acquis une grande ré-

putation. Admis dans un des principaux théâtres lyriques de Paris, ayant une très-belle voix de basse-taille, lié avec beaucoup de personnages influens, il avait obtenu, ou plutôt, vu son grand crédit, il avait pris un congé tant pour remplir une mission dont il était chargé par le gouvernement, que pour donner des représentations dans les pays qu'il avait à parcourir. Voilà ce qui l'avait arrêté quelques jours à Orléans. Il y jouait pour la dernière fois avant de retourner à Paris. Il fut applaudi, redemandé; on lui jeta des complimens, des vers, et... non pas des couronnes, mais des palmes; en un mot, il eut tous les succès ordinaires des acteurs de Paris qui vont donner des représentations en province.

Après la pièce, j'allai le voir dans sa loge. Il apprit avec plaisir que j'avais embrassé sa profession. Il se souvenait que j'avais montré des dispositions en jouant en société. Bientôt Durosay me plaisanta

sur mon aristocratie, sur ce que j'avais quitté Paris en même temps que le ci-devant marquis de Rinville. A ces mots je frémis ; je me repentis de m'être fait reconnaître étourdiment d'un homme jadis fort bon garçon, mais aujourd'hui chargé d'une mission, et ne pouvant manquer d'avoir de fâcheux soupçons sur mon compte. Tout à coup, je vois entrer dans la loge du citoyen Durosay le directeur du théâtre, et les membres des principales autorités d'Orléans. Après lui avoir exprimé leurs regrets de ce qu'il les quittait si promptement, ils l'invitèrent pour le lendemain à un grand déjeuner qu'ils voulaient lui donner avant son départ. Il accepta ; puis soudain il me présenta aux citoyens comme un joyeux convive, comme un camarade plein de talens, surtout comme un excellent patriote ; je respirai.

Lorsque nous fûmes seuls, Durosay me

demanda ce que je comptais faire; je lui exprimai à la fois mon désir de retourner à Paris, et la crainte que j'avais de m'y montrer après mon brusque départ. Il me rassura en me disant que les pauvres diables comme moi pouvaient paraître, disparaître et reparaître sans conséquence. Il offrit de me faire engager à l'un des petits théâtres des boulevards où il se rendrait garant de mon talent et de mon civisme. J'acceptai vivement cette offre généreuse, et il fut convenu que le lendemain je partirais avec lui.

Le déjeuner auquel Durosay m'avait fait inviter fut très-brillant et très-gai. Les convives à qui mon camarade avait dit que j'avais une très-belle voix de haute-contre, me pressèrent de chanter. Je me fis prier en alléguant avec modestie que je n'osais pas chanter après le citoyen Durosay; il fallut céder. Par étourderie, par habitude, j'allais chanter : *ô Richard! ô mon*

Roi!.... heureusement je me retins. Heureusement, mon séjour dans la Vendée ne m'avait fait oublier ni *la Marseillaise* ni *le Chant du Départ.*

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE

DES

CHAPITRES DU PREMIER VOLUME.

PREMIÈRE PARTIE.

LIVRE PREMIER.

LIVRE SECOND.

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.


a39003 002133410b

